



JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

D'UNE POSITION SOCIALE

ET POLITIQUE.



III

PARIS
PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 33.

1843

JÉROME PATUROT.

Imprimerie de J. BELIN-LEPRIEUR fils, rue de la Monnaie, 11.

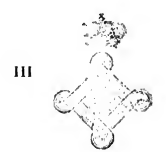
JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

D'UNE POSITION SOCIALE

ET POLITIQUE.

III



PARIS
PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 33.

—

1845

I

La haute politique. — Candidature parlementaire de Paturot

— Oui, M. Paturot, nous manquons surtout à la chambre d'hommes comme vous, fermes dans leurs principes, fidèles au roi et aux institutions.

— Monsieur, répondis-je, vous me faites trop d'honneur : je n'oserai jamais viser aussi haut. Il faut pour cela plus de lumières et d'études que je n'en ai.

— Eh! M. Paturot, vous n'en conviendriez que mieux. Les députés raisonneurs abondent; ce qui devient rare, ce sont les députés fidèles, et vous seriez de ceux-là.

— Je m'en flatte, monsieur.

— L'esprit nous perd, voyez-vous; la démangeaison de la parole fait des ravages effrayants. Tout le monde veut avoir un avis et prononcer un discours. Si l'on n'y prend garde, ce gouvernement-ci périra par les dialecticiens et les bavards. Vous ne donneriez pas dans ces excès, monsieur!

— J'ose le croire.

— Vous aimez le roi, vous ne raisonneriez pas votre dévouement.

— Si je l'aime, mon souverain! c'est me faire injure que d'en douter. Vive le roi, monsieur, vive le roi!

— Contenez-vous, monsieur Paturot, on nous observe.

— Ah ! mais, c'est comme ça ! Quand on touche cette corde, ça me part, voyez-vous. Vive le roi !

— Quel dommage qu'il n'y ait rien de libre pour le moment, pas le moindre coin ! Voyez, cherchez vous-même, M. Paturot ; nous vous appuierons.

Celui qui me parlait ainsi était un tout jeune homme, blond et chevelu, d'une figure heureuse et expressive, secrétaire intime d'un ministre, et faisant de la politique en artiste. Cet aplomb avec lequel il semblait disposer d'un siége au parlement cadrait mal avec un extérieur à la fois trop mondain et trop imberbe. Il était difficile de croire qu'un tel pouvoir fût tombé en de telles mains, et que les destinées du pays se trouvassent à la merci d'une maturité aussi précoce. Comme manières et comme tenue, on ne pouvait rien désirer de mieux ; mais la science du gouver-

nement ne réside pas toute dans la coupe du frac et dans la plastique du pantalon. On ne sauve pas les empires avec des gilets irréprochables et le culte exclusif du cuir verni; il est plus aisé de changer de gants que de régir les états. Aussi se prenait-on involontairement à douter, en voyant ce jeune homme d'état, qu'il eût réellement l'influence qu'il s'attribuait et jouât le rôle dont il avait la conscience.

Rien n'était cependant plus réel : l'adolescent si parfaitement ganté et chaussé gouvernait le ministre, et le ministre gouvernait le conseil, le tout dans le cercle de la fiction et de la responsabilité représentatives. On sait qu'à toutes les époques il y eut de ces fortunes de contre-coup. Sous Louis XV, les maîtresses du roi disposaient des faveurs et de l'argent du trésor; sous Louis XI, le compère Tristan et le barbier Olivier-le-Daim furent les agents

et les inspirateurs de la royauté; Henri III eut des menins influents, comme Élisabeth d'Angleterre eut des favoris impérieux. Toujours et partout, derrière les pouvoirs apparents se cachèrent des puissances décisives, quoiqu'effacées. Le mécanisme du gouvernement ressemble à tous les mécanismes : ce qui se voit le moins, c'est le moteur. Le jeune homme d'état, sans avoir précisément cette importance, était un rouage essentiel du gouvernement : quand il parlait de faire un député, il ne se targuait pas de plus d'autorité qu'il n'en avait, et usait seulement d'une situation acquise.

Aussi fus-je touché de l'ouverture qu'il venait de me faire. Nous étions alors dans les salons de la princesse palatine, ouverts, comme l'on sait, à des visiteurs de tous les rangs et de toutes les positions. L'une des fonctions du secrétaire intime du ministre

consistait principalement dans ce voyage pittoresque à travers les réunions de la capitale. On le trouvait, on le voyait partout, au théâtre et au bal, dans les concerts et dans les cercles : il avait un pied dans toutes les maisons considérables, une oreille à toutes les portes. Il n'est point, ici-bas, de force qui n'ait une raison d'être : la force du secrétaire intime était là, dans cette surveillance attentive de l'opinion, dans cette étude vigilante des habitudes, des mœurs, des faiblesses individuelles. C'était un homme du monde, sachant causer, sachant écouter, faculté plus rare encore. Dans la maison du ministre, dont il était à la fois l'ami et le confident, personne ne donnait un avis qui valût le sien, soit pour l'ameublement, soit pour la toilette. S'agissait-il d'un bal à la cour, on le consultait pour le costume, on l'initiait aux moindres fantaisies, aux moindres caprices, bien

plus graves que les affaires de l'état. Il avait ainsi mille occasions d'assurer son empire, de se rendre essentiel, indispensable. Le service public se compliquait d'une foule d'attentions privées, et ces dernières entraient pour beaucoup dans les titres administratifs du jeune Sully et dans le maintien de son influence.

J'avais donc dans les régions officielles un puissant protecteur. Un entretien avait suffi à l'ami du ministre pour entrevoir le parti que l'on pouvait tirer d'un dévouement comme le mien. En matière politique, je n'ai jamais su me contenir. Quand je parlais des factieux, mes yeux lançaient des éclairs; quand il était question de la dynastie, des larmes venaient mouiller mes paupières. On me citait dans la garde nationale comme le chef de bataillon le plus ardent, et les salons avaient plus d'une fois retenti de mes dolé-

ances contre la liberté illimitée de la presse. Qui entretient dans la société cet état de trouble et de division qui la dévore? La presse. Qui nous empêche de reprendre en Europe le rang qui nous appartient, par exemple, la frontière du Rhin et de la Belgique? La presse, en effrayant les souverains absolus. Qui occasionne les débordements périodiques des fleuves et des rivières? La presse, en blâmant le culte de l'intérêt matériel et en détournant l'administration des travaux d'endiguement. Qui attaque constamment le travail national? La presse, en appelant les produits étrangers sur le marché national. Voilà le thème que je développais de mille manières et avec un succès toujours nouveau. Ma haine contre la presse composait toute ma politique, et quand j'étais dans mes bons jours, mes sorties allaient jusqu'à l'éloquence.

— On a parlé des sept plaies de l'Egypte,

disais-je; la France n'a qu'une plaie, le journalisme. Sans les journaux, il n'y aurait plus dans notre beau pays ni misère, ni gastrites, ni émeutes, ni affections de poitrine. Les trois premières pages d'un journal sont l'origine de tous les troubles; la quatrième page est l'origine de toutes les maladies, sans compter les cosmétiques. D'un côté, on fait appel aux révolutions; de l'autre, aux toux, aux crampes d'estomac, à la calvitie et à la phthisie. Le journal empire les unes et les autres, et ne guérit pas plus les souffrances populaires que les cors aux pieds. Telle est ma manière de voir.

Cette attitude délibérée, ces airs méprisants vis-à-vis du quatrième pouvoir faisaient presque toujours sensation dans les salons et dans les corps-de-garde. J'étais noté désormais comme un homme sûr, et les avances du secrétaire intime n'étaient pas placées au

hasard. Il ne restait donc plus qu'à chercher un collége propice à ma candidature. Des élections générales allaient avoir lieu : de tous les côtés on s'y préparait. Impossible de songer à Paris, sur lequel trop d'horlogers, banquiers, marchands de bois et de nouveautés avaient jeté leur dévolu. Il n'y restait plus de place pour un bonnetier, même comme assortiment. La province seule offrait quelques chances, et encore fallait-il choisir dans la province un arrondissement vacant et accessible. Le hasard me servit au delà de mes vœux. J'ai déjà dit que les Paturot étaient originaires du centre de la France et de la zône pauvre et montagneuse d'où s'échappent chaque année tant d'émigrants. J'avais conservé là bas une tribu de cousins qui excellaient dans la fabrication des fromages, et s'étaient acquis un rang distingué dans l'éducation des bestiaux. Une ferme ou deux, partie de l'hé-

ritage de mon oncle, m'y assuraient un cens suffisant pour y transporter mon droit électoral : une déclaration, faite en temps utile, devait régulariser cette position. Tout, d'ailleurs, concourait à me faire choisir ce terrain comme propice à une lutte politique. Le député de l'arrondissement était un avocat célèbre sur les bancs de l'opposition. Le ministère redoutait sa dialectique pressante et l'inflexible énergie qu'il déployait dans ses attaques. L'évincer pour me faire élire offrait donc un double avantage, celui de remplacer un vote hostile par un vote favorable, un raisonneur par un homme incapable de raisonner.

Quand mon choix fut fait, je me rendis chez le secrétaire intime, qui me reçut avec une politesse extrême.

— Eh ! c'est ce cher M. Paturot ! Quel bon vent vous amène, M. Paturot ! Sommes-nous

toujours furieux contre la liberté illimitée de la presse?

— Toujours, monsieur! le plus beau moment de ma vie sera celui où j'aurai vu un folliculaire monter sur l'échafaud. La France n'aura de récoltes suivies qu'à ce prix. Ces gens-là troublent l'ordre des saisons.

— Vous croyez!

— C'est comme je vous le dis : ils portent atteinte au travail national; ils faussent le bon sens national.

— Excellent monsieur Paturot! je comprend votre exaspération. L'industrie a besoin de sécurité, d'avenir... Voyons maintenant ce qui vous concerne.

Je fis part alors au secrétaire intime de l'idée qui m'était venue, et lui racontai avec détail sur quoi je fondais mes espérances. A mesure que j'avançais dans cette confidence, je voyais le visage de mon interlocu-

teur s'épanouir; il semblait heureux, rayonnant.

— L'arrondissement qui nomme***, disait-il comme s'il se fût parlé à lui-même ! Quelle victoire si nous laissions ce puritain sur le champ de bataille!

— Oui, lui dis-je en répondant à la pensée du secrétaire, nous le mettrons hors de combat, ce bavard de l'opposition, ce Don Quichotte des économies. J'ai là bas une légion de Paturot, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, Paturot-Gros-Jean, Paturot-Guillaume. Les Paturot ont peuplé l'arrondissement : ils sont aussi vieux que nos montagnes. Vous verrez !

— Si cela est ainsi, monsieur Paturot, croyez bien que le gouvernement du roi suivra avec le plus grand intérêt les progrès de votre candidature. Préparez-la d'avance; le temps est pour beaucoup dans des entreprises

semblables. Ne ménagez rien de votre côté : quant à l'administration, elle fera son devoir. Dès aujourd'hui j'en parlerai au ministre. Evincer *** ! quel triomphe !

— Je le ferai lapider par nos bergers, dis-je avec chaleur.

— Point de sévices, monsieur Paturot; le gouvernement du roi repousse de tels moyens. C'est par la persuasion qu'il faut ramener vos montagnards. L'arrondissement est aujourd'hui dans une très bonne condition pour revenir à un meilleur choix. Depuis six ans qu'il persiste à élire un orateur de l'opposition, on n'a rien fait pour lui. Cela s'appelle prendre les localités par la famine.

— Oh ! science du gouvernement, que je te reconnais là ! m'écriai-je transporté.

— Il y a donc, dans les diverses communes, bien des clochers à réparer, bien des routes à remettre en état. Quelques semaines avant

l'élection, nous verrons à prendre nos mesures. Nous débarrasser de *** ! savez-vous que c'est une idée ingénieuse que vous avez eue là monsieur Paturot ?

— Oui, un diamant brut; mais comme vous le taillez, comme vous en tirez parti ! Parole d'honneur, je vous admire, M. le secrétaire.

— De grâce !

— Non, voyez-vous, cela déborde ! Je nourris certainement pour Napoléon un culte particulier; je fais profession de croire que le premier venu ne gagnerait pas la bataille d'Austerlitz : l'opinion peut être hasardée, mais elle est consciencieuse.

— Elle est juste aussi.

— Eh bien ! ma passion pour la mémoire du grand homme ne m'empêche pas de reconnaître tout ce qu'il y a d'impérial dans la manière dont vous avez sur-le-champ compris

notre bataille électorale. C'est de la haute stratégie, monsieur. Napoléon n'aurait pas mieux tracé un plan de campagne. Coup d'œil d'aigle ! vraiment !

— Vous me flattez!

— Je suis de votre école, monsieur; c'est comme cela que je comprends le gouvernement. La force du lion...

— Et la prudence du serpent, n'est-ce pas, monsieur Paturot? Eh bien ! ayons l'une et l'autre. Mûrissez votre affaire, et surtout évitez de l'ébruiter. Votre concurrent est populaire dans le pays, il est actif, il est adroit.

— Ne m'en parlez pas, monsieur, je ne l'ai jamais vu, mais je le déteste. Un homme vendu au parti factieux; cela m'exaspère. Je commence à comprendre le crime.

Un huissier entra et coupa court à notre entretien. Il fut convenu que je me prépare-

rais de longue main à la lutte électorale sur le terrain que j'avais choisi. Plusieurs mois nous séparaient encore de la dissolution de la chambre, ce qui me laissait une grande latitude d'action. J'eus le temps nécessaire pour me faire porter sur les listes de l'arrondissement. Un vieux château était à vendre dans la contrée; je le fis pousser aux enchères par un tiers, et m'en rendis adjudicataire. Comme revenu, c'était une acquisition détestable; les champs se trouvaient en mauvais état de rapport, et les constructions étaient fort délabrées. Mais peu importait! Il s'agissait d'avoir un pied-à-terre seigneurial, un manoir qui relevât, aux yeux de ces enfants des montagnes, le nom peu aristocratique de Paturot. Avec cent mille francs, j'obtins la propriété et toutes les attenances et dépendances. Je devins ainsi Paturot de Valombreuse : j'eus des fermiers, des troupeaux, une bergerie-

modèle, un petit haras dans lequel je distribuai généreusement les saillies et dont les sujets demi-sang firent un grand bruit dans toute la zone environnante. Avant de paraître en personne dans le pays, je préparai la popularité de mon nom et le succès de ma candidature.

Ces préliminaires électoraux n'eurent pas lieu, comme on le pense, sans porter une certaine atteinte à ma caisse. L'argent et les billets de banque commençaient à disparaître plus vite qu'ils ne rentraient. La maison en construction absorbait des sommes considérables; le château en province, outre le prix d'achat, ne coûtait pas moins en réparations et améliorations. Les dépenses de toilette et de maison ne faisaient qu'augmenter chaque jour, et le peintre ordinaire de S. M., escorté de sa légion d'artistes, se livrait à un système d'emprunts forcés et interminables. Par une

coïncidence déplorable, une nouvelle brèche fut bientôt pratiquée dans mes finances. Le feld-maréchal Tapanowich devenait de plus en plus farouche : il ne pouvait pas s'habituer à mon intimité avec la princesse. Celle-ci avait beau le prendre tantôt par la violence, tantôt par la douceur, gronder le Tartare ou le caresser : il se montrait inflexible, intraitable. J'avais pardonné au Moscovite ; mais le Moscovite ne me pardonnait pas. Toutes les fois que je paraissais à la porte de l'hôtel, j'étais sûr de le trouver là comme un remords accusateur ; son œil fauve semblait clouer sur moi un poignard, et ses grognements m'accompagnaient jusqu'au boudoir de ma Dulcinée. Enfin, la catastrophe éclata. Un jour, je trouvai la princesse palatine en larmes. A peine m'eut-elle aperçu, qu'elle se précipita dans mes bras :

— Mon ami, s'écria-t-elle, nous sommes

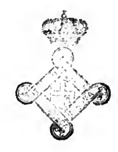
perdus : Tapanowich nous a dénoncés, et l'empereur Nicolas me foudroie ; je suis en disgrâce.

— Eh bien ! dis-je un peu légèrement, qu'importe, si je vous reste ?

— Excellent Jérôme ! j'étais bien sûre qu'il ne me renierait pas ! Mon ami, vous êtes un grand cœur !

J'étais enlacé ; il n'y avait plus à s'en dédire. La palatine me raconta comment Tapanowich lui avait fait supprimer ses revenus, ce qui la plaçait dans une situation assez embarrassante. Les trois cent vingt-deux mille moutons allaient être tondus au profit du fisc russe, procédé fort gênant pour les vingt-quatre heures. Impossible de reculer : la botte était trop directe, et je m'étais enferré avec trop de maladresse pour pouvoir me tirer de là sans blessure. J'offris dix mille francs ; la princesse en accepta vingt, en me proposant

en retour une délégation sur son intendant de l'Ukraine. C'est ainsi que je disséminais mon or dans tout l'univers, sur les montagnes et dans les plaines. Mais j'avais, comme perspective et comme garantie, un siége au parlement et une hypothèque en première ligne sur les bords fortunés du Don.



II

Une élection dans les montagnes.

Le moment des élections générales arriva. Dans des occasions semblables, il règne toujours un peu de fièvre à la surface du pays ; les ambitions s'inquiètent et s'agitent, l'effervescence des intérêts se mêle à l'activité des amours-propres, le calcul à la passion. Pour un ministère, il s'agit de l'existence; pour un candidat, il s'agit d'une influence à

acquérir ou à maintenir. Dans un pays d'égalité, ce sont encore les moyens de domination que l'on se dispute. L'homme est ainsi fait : il s'accommode difficilement de ce qui est au-dessus de lui, parfaitement de ce qui est au-dessous. Obéir lui est intolérable, commander lui paraît doux. Ceux qui rêvent un régime où tout le monde commandera, sans que personne soit tenu d'obéir, sont sur le chemin du problème le plus difficile qu'ait pu agiter l'esprit humain. La transmutation des métaux et la quadrature du cercle sont des passe-temps moins agréables que l'égalité et la communauté prises d'un point de vue absolu.

J'étais dans le foyer même de la grande ébullition et acteur de ce drame mêlé de comédie. Il en est du combat électoral comme de tous les combats : l'assurance croît en raison du temps de service; l'expérience ne vient

qu'avec les chevrons. J'en étais à ma campagne de début; j'allais au feu pour la première fois : un peu d'hésitation et de crainte m'était permis. Candidat avéré du ministère, je croyais d'ailleurs que des mains puissantes me soutiendraient à mon insu, et qu'il ne me resterait qu'à modérer les écarts de zèle. J'avais peur d'être comblé de moyens de séduction, et je me disposais à montrer, dans l'emploi des faveurs administratives, une réserve, une dignité qui devaient me réconcilier avec ma conscience. Que je connaissais peu cette grande curée que l'on nomme une élection, cette chasse *au courre* contre les crédits ordinaires, extraordinaires et supplémentaires, contre les objets d'art, encouragements, subventions, souscriptions et autres allocations! De tous côtés s'agitaient déjà les vétérans de la chambre, procureurs et avocats généraux, légion d'un appétit proverbial, les

députés qui ont des enfants à nourrir ou des chemins de fer à placer, enfin tous ceux qu'une candidature manquée précipiterait de leurs positions et foudroierait comme des Titans. Il faut voir quel ressort donne à l'activité humaine une réélection qui se complique de pot-au-feu et réagit sur toute l'économie domestique. La candidature s'élève alors aux proportions d'une œuvre de génie : elle a un prologue, une exposition, des péripéties et un dénouement. C'est l'idéal du genre !

Ce spectacle me tira de ma torpeur : je vis que, pour réussir, il fallait s'aider soi-même, *manipuler* l'élection comme on l'a dit fort agréablement. Depuis longtemps, le premier employé conduisait la maison de détail; je pouvais m'absenter sans que les affaires en souffrissent. Il fut donc convenu que nous irions passer une partie de la belle saison dans mon château de Valombreuse : les en-

fants, Malvina, tout le ménage, gens et maîtres, devaient être du voyage; c'était une émigration complète. Oscar nous suivait ; le peintre ordinaire de S. M. faisait désormais partie intégrante du mobilier. Il devait, d'ailleurs, m'être d'un grand secours auprès des enfants des montagnes natales. Son imperturbable assurance, sa fécondité d'expédients étaient de précieux auxiliaires: il avait un sang-froid et des ressources d'artiste qui manquaient rarement leur effet sur des imaginations naïves. Notre départ en commun fut donc résolu : comme Jacob, j'allais porter mes tentes en terre électorale, et je marchais avec ma famille, mes amis et mes richesses.

Cependant, avant de quitter Paris, il était très essentiel de s'assurer de quelques moyens d'influence. A mon arrivée dans l'arrondissement, les curés des communes ne pouvaient pas manquer de me demander quelques sub-

ventions pour leurs églises, tantôt une réparation de clocher, tantôt un tableau pour le maître-autel; tous les percepteurs du lieu songeaient déjà à leur avancement, tous les pères de famille à des bourses dans les colléges, enfin chacun devait avoir nécessairement sa petite requête à présenter, et c'eût été mal débuter que de se présenter les mains entièrement vides. Armé de ma candidature, je parcourus donc les divers ministères afin de m'assurer quelques-unes des largesses dont ils disposent. Hélas! j'arrivai trop tard; le gros de la moisson était fait; à peine restait-il à glaner quelques misérables épis. Aux Cultes, je trouvai un directeur général qui avait disposé pour lui-même de toutes les réparations de clocher, de tous les tableaux de maître-autel, de toutes les chasubles et de toutes les dalmatiques. A l'Instruction Publique, un autre direc-

teur s'était attribué le monopole de l'avancement universitaire, des souscriptions de livres, des dons aux bibliothèques. Au Commerce, un troisième directeur poussait à sa propre élection à grands renforts de bergeries-modèles, d'étalons, d'écoles vétérinaires, de subventions aux eaux minérales. A la Marine, un quatrième directeur en faisait autant pour les objets de son ressort; à la Justice, un cinquième directeur exploitait le chapitre des grâces et des commutations de peine; à la Guerre, aux Finances, partout, des directeurs s'inquiétaient beaucoup plus d'eux-mêmes que des autres. Soins touchants! naïve sollicitude!

Que faire? Prendre ce qui restait, faute de mieux. Ce fut mon premier calcul. Sans choisir, sans hésiter, j'exécutai une rafle générale : je ramassais quelques plâtres et quelques tableaux, des livres de marine destinés

à charmer les loisirs des habitants de cette zone centrale, des ouvrages scientifiques, des instruments de physique, tout le bric-à-brac des ministères.

— Prends, me disait le peintre ordinaire de S. M., prends tout ce qui se présentera. Prends les paragrêles, les plans de bergerie, les modèles de bateaux insubmersibles : c'est très utile à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. La société générale des naufrages est bien située rue Taranne, au cinquième au-dessus de l'entresol, près du 49e degré de latitude. Arrivons avec des monceaux d'objets, cela flattera les indigènes. S'ils n'en usent pas, ils les mettront sous cloche. Procure-toi surtout des animaux empaillés, cela réussit ordinairement dans les montagnes.

Je fis ce que me conseillait Oscar; j'acceptai ce qui me fut offert. Pour le reste, je

me contentai de lettres flatteuses, conçues à peu près dans les termes suivants :

Ministère des... — 3e division. — 4e bureau.

Paris, le...

« Monsieur,

« Je regrette de ne pouvoir satisfaire sur-« le-champ à la demande que vous m'avez « faite de quatre places de gardes-champê-« tres. Les cadres malheureusement sont « pleins, et il est impossible d'introduire dans « ces fonctions importantes de nouveaux ti-« tulaires sans dépasser les allocations du « budget et nuire à l'économie du service.

« Cependant, monsieur, j'ai pris note de « votre réclamation, et il suffit qu'elle vous « intéresse pour que les quatre premières va-« cances vous soient réservées. Croyez qu'une

« nécessité absolue et les prescriptions im-
« périeuses de la loi ont seules empêché qu'il
« ne fût fait droit sur-le-champ à votre re-
« quête. Vous apprécierez, je l'espère, les
« motifs qui me privent du plaisir de vous
« donner une satisfaction immédiate.

« J'attendrai l'indication des noms que
« vous me promettez pour les porter sur la
« liste des candidats au poste de garde-cham-
« pêtre. Il n'en sera point nommé d'autres
« avant ceux-là.

« Agréez, etc.

« Le ministre des...

*« A M. Paturot de Valombreuse, candidat du
« collége de... »*

Sur ce libellé, j'eus vingt lettres environ, les unes pour des perceptions, les autres pour des bourses de séminaires. Les Travaux Publics me promettaient quatre ponts avec désignation certaine, six ponts au choix, trois

routes, un petit canal, deux chemins de fer, trois monuments publics. Le Commerce me promettait un haras du gouvernement; la Guerre, un régiment de cavalerie; l'Instruction publique, un grand séminaire; les Finances, une foule de places de comptables. J'eus, dans ces mêmes conditions de perspective, beaucoup de concessions de mines, un évêché, quatre églises, quinze clochers tout neufs, soixante dalmatiques pour mes curés, vingt-quatre ostensoirs, quinze dais et un maître-autel façon moyen âge, avec des colonnes torses et une gloire de la plus grande beauté. Bref, j'emportais avec moi la fortune de l'arrondissement; j'arrivais les mains pleines de merveilles.

A ces préparatifs, d'après les conseils d'Oscar, j'en joignis d'autres. Le peintre ordinaire de S. M. connaissait le cœur humain; il savait par quels points il est vulnérable.

— Jérôme, me dit-il, ces paysans doivent être généralement arriérés au point de vue gastronomique. C'est par la nouveauté, par l'imprévu que tu en tireras parti. Ayons des vins fins et des conserves délicates : on n'a pas travaillé les estomacs du pays ; là est le succès. Règle générale : les estomacs ne restent dans l'opposition que lorsque la cuisine du gouvernement méconnaît ses devoirs. Crois cela et inonde-les de champagne.

Nous eûmes donc un fourgon de vivres comme nous avions un fourgon de plâtres et autres articles d'art. La caravane marchait avec un accompagnement de plus en plus formidable. L'appui du sexe de la contrée n'était point à dédaigner; Malvina se pourvut de caisses de modes, de cartons de chapeaux, de nouveautés, de dentelles, de rubans, enfin de mille brimborions de toilette.

— Des objets voyants, madame Paturot,

disait notre conseiller; du jaune surtout! La province raffole du jaune. Allez jusqu'au citron, vous ne risquez rien; plus c'est foncé de nuance, mieux ça réussit.

Pendant que ces soins accessoires occupaient ma femme et le rapin, un plus grand souci me dominait. Il était impossible de se présenter aux électeurs sans un titre qui me signalât comme écrivain et comme administrateur. La profession de bonnetier était honorable sans doute, elle ne pouvait que me placer très haut dans l'estime d'un peuple qui consommait généralement mes articles. Cependant cela ne suffisait pas; il fallait aider à ces bonnes dispositions par une œuvre de plume. Pour un homme littéraire comme moi, écrire n'était pas une tâche malaisée: j'avais rimé la *Cité des hommes* et les *Fleurs du Sahara*, dont le lyrisme, quoique méconnu, n'en était pas moins le fait d'une

inspiration élevée. Mais de pareils titres se trouvaient malheureusement au-dessus de la portée de ces enfants des montagnes. Il fallait choisir un sujet plus approprié à leurs mœurs, à leur intelligence et à leurs moutons. C'est vers cette intéressante famille de quadrupèdes que je tournai mes efforts. On a vu quelle était pour elle ma sympathie et quels liens industriels m'unissaient au bétail qui est l'origine du gilet de flanelle. Un pareil sujet me touchait à la fois par les souvenirs de la vente et les besoins de la candidature. Je dirigeai de ce côté mes travaux.

Il était alors question d'un remède singulier pour la guérison des maux qui affectent cette classe ingénue de quadrupèdes. On sait que le mouton n'est pas immortel et qu'il paie, comme l'homme, un tribut à la maladie et à la destruction. La clavelée, puisqu'il faut l'appeler par son nom, exerce surtout des

ravages dans les rangs des bêtes à laine : elle a fait jusqu'ici le désespoir de la science et le malheur du berger. C'est à l'occasion de cette épizootie qu'un savant venait de faire la découverte d'un merveilleux topique. Pour empêcher les moutons de mourir de la clavelée, il n'avait pas recours au remède du pâtre de l'*Avocat Patelin;* il ne tuait pas la bête, mais il l'empoisonnait. Pour guérir l'animal de la clavelée, il lui administrait l'acide prussique. L'Académie des sciences venait d'être saisie de l'innovation, et pour devenir tout à fait populaire, il ne lui restait plus qu'à être mise en commandite. Je résolus de m'en emparer au moment où elle se trouvait encore dans cet état de transition, et de la livrer à mes montagnards revêtue de tous les charmes du style et parée du prestige de la nouveauté. Oscar m'approuva et j'écrivis sous sa dictée :

PLUS DE CLAVELÉE!!! IMMORTALITÉ DU MOUTON!!!

« Bergers et bergères,

« Tarissez la source de vos larmes et espé-« rez dans l'avenir. Le ciel, touché de vos « plaintes, vient de vous envoyer un bien-« fait réparateur. Décimés chaque année par « un fléau cruel, vos troupeaux semblaient « ne tondre de l'herbe qu'à regret : la cla-« velée se cachait sous le tapis des prairies, « elle corrompait le cytise fleuri et répandait « du fiel jusque sur l'humble paquerette.

« Désormais, plus de clavelée; la science « a parlé : elle a fait reculer le fléau. Il faut « vous dire, bergers, que depuis quelques « années on a inventé un remède souverain « pour toutes les affections maladives. La « recette est des plus simples. Quand un

« homme jouit d'un mal quelconque, on lui « administre un mal plus fort qui le gué- « rit du premier, après quoi le médecin guérit « facilement le second, puisque c'est lui qui « l'a administré. Quand on pense qu'il a fallu « cinquante siècles pour découvrir cette re- « cette si naturelle, on se fait une idée de « la candeur et de la médiocrité humaines. « C'est le hasard seul qui nous livre les se- « crets de la nature, nous passons à côté sans « les voir. O infirmité !

« Mais, revenons à nos moutons. Un agri- « culteur distingué, chimiste décoré de plu- « sieurs ordres, membre de l'Institut... his- « torique, de la Société royale de Tombouc- « tou, d'Otaïti, des Marquises et autres lieux, « correspondant de la Société de statistique « universelle et membre de la Société formée « pour l'exploitation du cratère du Vésuve, « cet agriculteur, comme on n'en voit guère,

« a pensé que la clavelée n'était un mal in-
« curable, fatal, désastreux, que parce que
« jusqu'à ce jour personne n'avait eu l'idée
« de lui opposer un mal plus désastreux,
« plus fatal, plus incurable. Cette idée une
« fois adoptée, il ne s'agissait plus que de
« trouver une substance qui eût des proprié-
« tés plus malfaisantes que la clavelée. Gué-
« rir le mal par le mal, telle est la théorie.
« Elle a conduit directement le chimiste dis-
« tingué à l'acide prussique.

« Mais revenons de nouveau à nos mou-
« tons. Bergers, vous avez, je suppose, un
« troupeau; vous en auriez deux que ce serait
« exactement la même chose. Mettons un
« troupeau : qui peut le moins peut le plus.
« Vous avez donc un troupeau qui dépérit in-
« sensiblement; vous vous dites : « J'ai la
« clavelée. » Un bon berger s'identifie tou-
« jours avec son troupeau. Que faites-vous

« alors? Plutôt que de laisser mourir vos bêtes
« une à une, vous achetez une vingtaine de
« kilogrammes d'acide prussique que vous
« mettez en topettes, en calculant la dose que
« peuvent supporter vos animaux. C'est là
« une opération qui doit être faite avec beau-
« coup de soin, et sur laquelle vous consulte-
« rez avec avantage un peintre qui m'a ac-
« compagné dans mon voyage, et qui a fait
« de nombreuses études sur les prairies, où
« paissent les bêtes à laine. Il est artiste en
« paysages. On le nomme Oscar, nom cher
« aux troupeaux.

« Revenons à nos moutons.. Quand vous
« avez disposé votre acide prussique dans les
« fioles dont je viens de parler, vous vous
« placez à la porte de votre parc, et vous ap-
« pelez un à un vos administrés. Surtout gar-
« dez-vous bien de leur parler politique et de
« leur confier la nature du remède que vous

« méditez à leur égard, car il faut craindre
« les préjugés. Introduisez-leur hardiment et
« silencieusement l'acide prussique dans l'œ-
« sophage, et vous m'en direz des nouvelles.
« Si ces bêtes-là meurent de la clavelée, c'est
« que la chimie moderne aura donné sa dé-
« mission.

« Revenons à nos moutons. L'expérience
« dont je viens de vous entretenir, bergers,
« a été faite en divers lieux et sous l'empire
« d'une infinité de circonstances. Je vais faire
« un peu de statistique; ne vous effrayez
« pas. A force de prouver trop de choses, la
« statistique a fini par ne rien prouver. Donc,
« d'après la statistique, science infaillible, il
« se trouve que dans un troupeau qui comp-
« tait quatre-vingt-deux bêtes attaquées de
« la clavelée, l'acide prussique, administré
« à temps, en a sauvé quatre-vingt-trois. Si
« ce n'est pas là un résultat prodigieux, c'est

« que rien ici-bas ne mérite cette épithète.
« L'acide prussique est donc réhabilité ; si
« vous en doutez, vous n'avez qu'à en boire !
« Il est aussi innocent que l'agneau qui vient
« de naître. »

Mon factum continuait ainsi pendant vingt-deux pages ; j'y rendais compte de l'autopsie de quatre ou cinq moutons à qui le chimiste n'avait pas pardonné d'avoir guéri par son remède, puis je prouvais victorieusement que les os du mouton n'étaient pas perméables comme ceux du canard à toutes les substances indigérées. L'acide prussique avait été absorbé, résorbé ; il n'en restait pas de traces, ce qui prouve qu'un bienfait est quelquefois perdu. Je terminais ainsi ma brochure :

« Le châtelain du manoir de Valombreuse,
« pensant que les bergers des montagnes en-
« vironnantes peuvent être bien aises d'es-

« sayer du traitement qu'il indique, a cru « devoir apporter avec lui des doses d'acide « prussique, préparées par le chimiste in- « venteur et l'agriculteur modèle : il les déli- « vrera gratuitement à tous les bergers qui « lui feront l'honneur de lui en demander. « M. Oscar, peintre ordinaire de S. M., est « chargé de la distribution. »

Telle était cette pièce, où nous avions chargé sciemment l'effet afin d'agir plus vivement sur la crédulité proverbiale de nos pâtres montagnards. Il faut dire qu'Oscar y avait mis la main et s'était volontairement attribué un rôle dans cette petite scène de charlatanisme. Où ne s'en glisse-t-il pas un peu?

Mes préparatifs étaient terminés ; il ne me restait plus qu'à rouler vers le théâtre de l'entreprise. Avant mon départ, j'allai présenter mes devoirs au ministre; il m'accueillit

de la manière la plus affable et la plus cordiale. Les ordres étaient donnés pour qu'on me reçut là-bas avec tous les honneurs dus à ma candidature. Les cloches devaient se mettre en branle ; la gendarmerie brossait déjà ses uniformes ; le télégraphe se préparait à jouer en mon honneur. Quand je pris congé, le secrétaire intime m'accompagna jusque sur l'escalier :

— Monsieur Paturot, me dit-il, menez le préfet rondement. Il est mou, il a besoin d'être réveillé. Si vous avez à vous en plaindre, écrivez-nous. Quant au sous-préfet, c'est votre esclave : disposez-en. Les sous-préfets ne sont bons qu'à cela.

III

Suite du chapitre précédent.

Le château de Valombreuse était situé à peu de distance du chef-lieu, dans une des mille ondulations que forment ces chaînes de montagnes. Une pelouse circulaire, qui régnait devant l'habitation, et de sombres châtaigneraies lui servaient à la fois d'abri et de rideau. On sait quel éclat et quel lustre la verdure garde à ces hauteurs ; Oscar n'avait

jamais rencontré sous sa palette une nuance pareille. La feuille conservait pendant toute la belle saison on ne saurait dire quel éclat métallique, et en se découpant sur un ciel d'une transparence parfaite, les arbres avaient presque le port et l'apparence d'une décoration de théâtre. Là où cessait la forêt, commençait la prairie : des tapis naturels couvraient les versants et allaient baigner leurs dernières graminées dans les eaux froides du ruisseau. Bois et prés, voilà de quoi se composait mon domaine : sur quelques terrains moins humides poussaient l'orge, le seigle, le blé, et de loin en loin quelques plantes fourragères. Des groupes de vaches, paissant en liberté, complétaient le paysage et lui donnaient de la vie sans rien lui enlever de sa sérénité.

Toute la famille demeura ravie à l'aspect de ce site pittoresque. Citadins de Paris, c'é-

tait la première fois que nos poitrines s'ouvraient à cet air pur qui n'appartient qu'aux zones élevées. Il me semblait que je respirais plus librement; Malvina se baignait avec délices dans cette atmosphère limpide, elle courait sans chapeau dans les bois et gazouillait comme la fauvette sur la cime du peuplier; mes enfants se roulaient dans les prés et bondissaient à côté des agneaux, blancs et folâtres comme eux. J'étais venu pour conduire une intrigue; je débutais par une idylle. A vrai dire, l'aspect de cette nature remuait profondément mon cœur et le remplissait d'un sentiment nouveau. Ces hauts sommets que couronnaient des sapins, ce calme imposant qui ressemblait à un défi jeté à la turbulence des hommes, ces chaînes de montagnes qui fuyaient à l'horizon comme de grandes vagues bleues, ce lointain vaporeux perdu dans l'immensité, ce petit vallon plein

de parfums agrestes et de bruits charmants, tout cela formait une diversion à mes plans ambitieux et m'entraînait vers des impressions plus pastorales que politiques. Pendant trois jours entiers j'oubliai que j'étais candidat, pour mener la vie du campagnard ; j'inspectais mes troupeaux, je visitais mes bois et mes pièces de terre, j'allais de ferme en ferme et de prairie en prairie. Le château, convenablement réparé, était fort habitable ; mais déjà je songeais à des dispositions nouvelles, à des agrandissements. Bref, je jouais avec une grande sincérité et un plaisir réel le rôle de seigneur et de propriétaire.

Une visite du sous-préfet put seule me rendre au sentiment de ma situation. Ce fonctionnaire venait se mettre à mes ordres et me demander quel était mon plan de campagne. Aux premières paroles de l'homme qui re-

présentait dans l'arrondissement le pouvoir exécutif, je vis que le secrétaire du ministre ne m'avait point trompé. Un sous-préfet est l'esclave du candidat du gouvernement, et à plus forte raison du député. J'aurais demandé à celui qui m'était échu en partage des tours de force stratégiques, une voltige électorale sur la corde raide, qu'en employé pénétré de ses devoirs, il eût essayé de me satisfaire. Je le ménageai : je ne lui fis point avaler des lames de sabre ni de l'étoupe enflammée, et je m'aperçus qu'il me savait quelque gré de ne pas appesantir sa chaîne. Nous nous entretînmes de l'élection; elle était difficile; mais, bien conduite, elle devait réussir. Mon adversaire jouissait dans l'arrondissement de l'estime générale; seulement, il avait le tort de s'endormir sur l'oreiller de ses succès antérieurs. Il fallait profiter de ce sommeil, miner sourdement le ter-

rain sur lequel le député de l'opposition se croyait solidement assis.

Le premier travail porta sur les listes électorales : je les compulsai, assisté du sous-préfet. L'arrondissement était pauvre : il n'offrait que cent trois censitaires à 200 fr. et au-dessus. Pour compléter le nombre de cent cinquante électeurs exigé par la loi, il avait fallu faire une adjonction de quarante-sept noms choisis parmi les cotes inférieures, et descendre jusqu'à 83 fr. 75 c. Moyennant cette contribution, un homme était électeur dans ces montagnes, tandis que, dans les grands et riches bassins de la France, 199 fr. 95 c. ne suffisent pas pour conférer ce droit. C'est là une des mille anomalies d'un régime qui en compte tant. En voici une autre plus saillante. Sur les cent cinquante électeurs dont se composait le collége dont je briguais les suffrages se trouvaient vingt légitimistes,

opulents propriétaires du pays, qui ne paraissaient jamais à l'élection, et vingt autres noms qui, pour des motifs divers, ne devaient pas répondre à l'appel. Restaient cent dix votans. Cinquante-six suffrages, dont plusieurs provenant de cotes au dessous de 100 fr., allaient suffire pour envoyer à la chambre un député; tandis qu'on a vu dans un collége de Paris onze cents suffrages au dessus de 200 francs demeurer frappés d'impuissance. La loi consacre donc un privilége; elle blesse le principe de l'égalité, et en faveur de qui? des arrondissements les plus pauvres de la France, par conséquent les plus arriérés. La voix d'un censitaire montagnard vaut, au dépouillement du scrutin, vingt-cinq voix de censitaires parisiens. Tout en profitant de cette singulière combinaison, je conservais des doutes sur son mérite, et en me promettant de l'exploi-

ter de mon mieux, je n'en admettais pas la justice.

Nous dépouillâmes la liste : elle comprenait vingt-deux fonctionnaires publics, âme et base de mon parti. Le maire, les adjoints, le procureur du roi, le receveur, le directeur, les percepteurs des contributions directes ou indirectes, le directeur de l'enregistrement, le conservateur des hypothèques, le président et les juges du tribunal, formaient comme une pléïade dont l'influence n'était pas sans rayonnement. Par l'achat du château de Valombreuse et ma générosité en matière d'honoraires, j'avais fait passer dans mon camp le notaire du chef-lieu. Madame Paturot devait achever la conquête en s'emparant des bonnes grâces de sa femme, jeune encore et sensible aux raffinements de la toilette parisienne. Le médecin de l'arrondissement était l'ami intime du sous-préfet : il

avait promis son concours ; l'évêque, fort ébranlé, ne devait pas résister aux perspectives éblouissantes que j'allais dérouler devant lui, et aux pompes du culte promises à son diocèse. Par ces divers moyens, quarante-deux voix sûres m'étaient acquises : il ne restait plus qu'à agir vivement sur les quatorze qui formaient l'appoint de la majorité. Mon adversaire avait rendu dans tout le ressort des services personnels : son désintéressement égalait sa probité. Sa fortune n'était pas considérable, mais il la gouvernait avec tant d'ordre, qu'il trouvait toujours le moyen de faire la part du pauvre. Si la ville était pour moi, la campagne était pour lui, et notre effort devait principalement se diriger de ce côté.

J'avais apporté de Paris un grand nombre d'exemplaires de ma brochure, à laquelle était jointe une profession de foi courte,

mais significative. Des gendarmes se chargèrent de la distribution de ces deux factums. Dans ma déclaration de principes, j'insistai principalement sur l'économie en matière de finances ; il n'y a rien qui flatte autant les êtres habitués à vivre de coquilles de noix. Je touchai un mot de la réduction des impôts. corde non moins sympathique, des encouragements à accorder à l'agriculture des montagnes, à l'élève des bestiaux, des remises de contribution pour toute souffrance constatée, dans les cas de grèles, incendies, inondations et avalanches. Je me posais comme une providence armée du pouvoir de sécher les larmes et de calmer les douleurs ; je me prévalais d'une sorte de blanc-séing qui me rendait le souverain de l'arrondissement durant la crise électorale. Cet appel ne réussit que trop bien : pendant huit jours, le château de Valombreuse ne désemplit pas de visiteurs.

C'étaient des légionnaires qui demandaient l'arriéré de leurs croix, des mères qui voulaient sauver leurs enfants du recrutement militaire, des veuves qui rêvaient une liquidation de pension hors des conditions légales; enfin, le cortége des réclamations fantastiques et insoutenables. A cette phalange de solliciteurs se joignit celle des demandeurs de places. On ne se fait pas d'idée de l'affluence des pétitionnaires de cet ordre. L'arrondissement avait été tenu, depuis six ans, à une diète sévère; quand on sut que j'apportais de la manne du budget, une population famélique fondit sur mon château. Je crus un instant que ces gens-là me dévoreraient. Dans le cours d'une semaine, on me remit plus de cinq cents pétitions qui se distribuaient de la manière suivante :

Soixante-dix bureaux de poste.

Cinquante bureaux de tabac,

Vingt-neuf perceptions,

Douze places de péagers,

Quinze places de ponts à bascules,

Seize places d'agents voyers,

Quarante-deux places de gardes-champêtres,

Cent vingt-deux places de gendarmes, etc.

Je ne parle pas des prétentions élevées dans la hiérarchie : celles-là étaient plus rares et plus réfléchies. Je reçus toutes ces paperasses, j'écoutai toutes ces plaintes, et je distribuai à la ronde plus de promesses que la mémoire d'un homme ne peut en contenir. Les pauvres diables, qui se rendaient à Valombreuse de dix lieues à la ronde, se retiraient enchantés ; ils emportaient le plus précieux des biens, l'espérance.

Dans ce mouvement de solliciteurs, je vis avec peine que les électeurs n'étaient pas nombreux. A la veille d'un scrutin, l'élec-

teur est toujours fort réservé, il ne se livre pas, il aime à faire sentir sa puissance. Le dernier bottier prend alors un air d'importance incroyable; il jette sur son candidat un regard froid et soupçonneux; il s'imagine tenir dans sa main le bonheur et la fortune de cet homme. Les habitants des champs sont surtout implacables : ils ne pardonnent pas à un mortel de briguer leurs suffrages, et se creusent la tête pour savoir ce que cela peut lui rapporter. Dans les pays primitifs et montagneux, ce système de défiance est poussé jusqu'aux dernières limites ; moins les voix sont nombreuses, plus elles font les renchéries. Au bout de quelques jours d'attente, je compris qu'avec des paysans aussi madrés il fallait faire le calcul de Mahomet : la montagne ne voulait pas marcher vers moi, je résolus de marcher vers la montagne. Une grande tournée électorale fut organisée :

le sous-préfet et le notaire du chef-lieu devaient m'accompagner, le peintre ordinaire de S. M. était de la partie.

Parmi les fermiers des environs, on en citait un qui jouissait d'une certaine influence dans la contrée. Riche et considéré, il conduisait à sa suite un troupeau de dix voix qui jusqu'alors avait constamment voté pour le député de l'opposition. Détacher cet homme était un coup de partie : sa défection anéantissait les chances de mon concurrent. Le père Gérard (c'était le nom de cet électeur) passait d'ailleurs pour un esprit sceptique dont les convictions ne devaient pas résister à une attaque dans les règles. Le notaire s'était offert pour ouvrir le feu ; le sous-préfet se chargeait d'élargir la brèche, et, par un dernier assaut, je me réservais d'eutrer dans la place. Oscar était là pour juger des coups. Nous arrivâmes devant la ferme en trois voi-

tures, afin d'éblouir le villageois par un peu d'appareil. Il était à déjeuner, en habit de travail et prêt à retourner aux champs. Au lieu de venir à notre rencontre, il attendit patiemment, les pieds sous la table, qu'on lui expliquât le but de cette visite. Le notaire parla, tandis que le sous-préfet et moi, fort décontenancés de cet accueil, nous restions sur le seuil de la porte. Les chiens de la ferme, peu tolérants pour des visages nouveaux, venaient gronder autour de nos gras de jambe, et les valets nous regardaient en passant avec des yeux ébahis ou ricaneurs. Malgré ces diversions inquiétantes, nous suivions avec quelque attention la marche de l'entretien engagé entre le notaire et l'agriculteur. Le notaire exposa l'affaire et parla de ma candidature dans les termes les plus pompeux ; à quoi le père Gérard, aux prises avec une rouelle de veau froid, se contentait de ré-

pondre : « Oui-dà, oui ! » Notre truchement revint à la charge, poussa des arguments directs, multiplia les promesses ; mais le fermier ne semblait pas s'en émouvoir, et ne sortait pas de son « oui-dà, oui ! » Nous intervînmes. Le père Gérard salua le sous-préfet et le candidat avec politesse, sans qu'il fût possible de le tirer de sa rouelle de veau et de son « oui-dà, oui ! » Nous étions fort embarrassés.

— Laissez-moi faire, dit alors Oscar, je me charge de travailler cet enfant de la nature. Voici une allée d'ormes ; allez m'y attendre sous l'orme. Ce mortel rustique me pique au jeu ; je vais l'opérer.

Nous quittâmes la ferme en laissant une voiture à Oscar. Quand il se vit seul, il alla se mettre à côté du père Gérard et lui frappa familièrement sur l'épaule.

— Homme des champs, lui dit-il, c'est

donc ainsi que vous pratiquez l'hospitalité, vous autres, montagnards peu écossais. Pas seulement offrir un verre de vin ; fi donc !

— Oui-dà, oui ! répliqua le fermier, ouvrant de grands yeux.

— Pas seulement une tranche de veau au voyageur affamé! C'est peu patriarcal, homme de la nature !

— Oui dà, oui ! ah ! ch'est comme cha, fichtra ! Nanette, un verre et une assiette.

— A la bonne heure, cultivateur! on reconnaît-là les vertus de l'âge d'or, dit Oscar, pratiquant une profonde entaille dans le veau froid et se servant un grand verre d'un détestable vin! A votre santé, laboureur et à celle du grand empereur Napoléon !

— Ah! pour cha, oui, fichtra! s'écria le père Gérard en se levant : Vive l'empereur!

— Bon, se dit Oscar, j'ai trouvé le joint. L'empereur, ça réussit neuf fois sur dix.

Grand homme! tu dois être content de ce succès dans ta demeure dernière.

— Ah! oui, fichtra! l'empereur! dit le père Gérard en posant son verre sur la table.

Le fermier s'était déboutonné : désormais le peintre ordinaire de S. M. se sentait maître de son homme; il n'avait plus qu'à le manier avec précaution :

— Mortel agreste, lui dit-il, en se penchant vers son oreille; renvoyez vos domestiques; j'ai à causer avec vous du vainqueur d'Austerlitz.

Le fermier obéit machinalement : peu à peu la pièce se vida. Pendant ce temps, Oscar, après avoir tiré un crayon et du papier de sa poche, semblait achever un dessin. Quand il ne resta plus dans la salle que le fermier et le peintre, ce dernier lui présenta un croquis :

— Le voici au naturel, cultivateur; je

vous en fais hommage. C'est peint d'après les trente-deux tableaux de Steuben, représentant Napoléon dans des poses différentes. Vous voyez que vous n'avez pas prodigué les vins fins et le veau froid à un ingrat.

— Ah! oui-dà, ah! fichtra! dit le villageois, émerveillé du chef-d'œuvre.

— Maintenant que nous sommes seuls, homme rustique, je vais verser dans votre oreille une confidence. Jurez-moi, par l'ombre de Napoléon, que vous n'en parlerez à âme qui vive.

— Ah! oui dà, oui, s'écria le père Gérard se remettant sur ses gardes.

— Pasteur, ce que je vais vous dire est solennel. Écoutez. Le candidat Paturot, ajouta-t-il en se penchant vers l'oreille de son interlocuteur, est le général de ce nom qui a accompagné le grand homme à Sainte-Hélène.

— Oui dà!

— Et de plus, il est couché sur le testament de Napoléon pour huit millions cinq cent mille francs qui ne lui seront jamais comptés. Il a l'ordre exprès de les distribuer aux Français restés fidèles à la mémoire de l'empereur. Vive l'empereur! ajouta le peintre, en vidant de nouveau son verre.

— Vive l'empereur, fichtra! reprit le fermier en remplissant le sien.

Une fois monté sur ce ton, l'entretien prit un caractère d'intimité. Oscar ne tarit pas sur mon compte; il parla de mes campagnes, du cas que l'illustre guerrier faisait de moi; il refit d'autres croquis de Napoléon en buste, en pied, en face et de profil. Bref, il travailla son homme de telle façon qu'en nous rejoignant il me dit :

— J'ai conquis cet enfant de la nature; il te suivra comme l'agneau suit sa mère, Jérôme.

— Ne vous y fiez pas, observa le notaire, nos montagnards ne sont simples que sur l'écorce.

Nous achevâmes notre tournée. Trois Paturot, les seuls qui fussent électeurs, grossirent la liste des votes sur lesquels on pouvait compter avec certitude. Il ne restait plus qu'à en détacher onze du parti opposé. Quarante avaient promis ; mais il eût été imprudent de se fier à des promesses. Cependant, nous nous étions prodigués. En allant d'une ferme à l'autre, il avait fallu s'asseoir à la table des cultivateurs, boire avec eux de grands verres de piquette, écouter des digressions sur le bétail, sur les récoltes, sur les foins, sur les coupes de bois; recueillir des plaintes contre le percepteur, contre les droits réunis, contre l'enregistrement, contre les agents forestiers; se charger de toutes les réclamations bonnes ou mauvaises; garantir à celui-ci un dégrè-

vement d'impôts, à celui-là une remise d'amendes encourues; en un mot, se mettre soimême et mettre le gouvernement à la merci des électeurs, alors souverains et despotes.

Le travail de la campagne était achevé: il ne restait plus qu'à agir sur le chef-lieu. Le sous-préfet donna un bal dans lequel il déploya toutes les séductions que comportait la localité, c'est-à-dire les sirops et le punch. Madame Paturot se montra admirable de tactique. Après avoir distribué aux élégantes de l'arrondissement ce qu'elle avait apporté d'objets de toilette, en les leur cédant à 75 pour cent au-dessous du prix, elle alla au bal administratif le plus simplement du monde, en robe blanche, avec une fleur dans les cheveux. Les dames du pays qui avaient peur d'être éclipsées furent enchantées de l'attention de ma femme. A l'envi, on la proclama adorable, charmante, pleine de goût et de

grâce : cette soirée me rallia définitivement quatre voix de la ville qui s'étaient tenues jusque-là sur la réserve. Malvina entreprit les récalcitrants dans la personne de leur moitié, et les ramena dans mon camp à l'aide d'un ascendant qui n'a point d'égal, celui de l'alcôve. Les femmes qui tenaient à l'administration furent aussi gagnées, réchauffées, et le vote silencieux des maris se changea dès lors en adhésion chaleureuse et en propagande ouverte. Cette fête fit le plus grand bien à ma cause. On n'a pas encore compris tout le parti que l'on peut tirer des femmes en matière d'élections. Si l'homme a inventé la grande intrigue, la femme a gardé le secret de la petite : c'est celle qui frappe le plus sûrement et éprouve le moins de mécomptes.

Le jour décisif approchait, et mon adversaire, s'effrayant de mon activité, commençait à se mettre en mesure. A son tour, il fit à la



ronde des visites et eut ainsi sur moi l'avantage du dernier mot. Je frappai alors le grand coup, celui qui devait m'assurer la victoire. La localité ne possédait qu'un certain nombre de véhicules, depuis la calèche jusqu'à la carriole en osier : je mis tout en réquisition et m'assurai le monopole des moyens de transport. Chacune des voitures eut un itinéraire tracé : elle devait ramasser dans un rayon donné tous les électeurs qui n'étaient pas notoirement hostiles et les conduire directement à Valombreuse. Là, je fis disposer des lits pour trente personnes, pendant qu'on se livrait dans la cuisine du château à des préparatifs qui rappelaient ceux des noces de Gamache. On abattait des bœufs, on saignait des moutons, on dévastait les viviers, on exécutait dans les basses-cours un massacre général. Tous les gardes étaient en campagne : les perdrix, les lièvres, les lapins, les géli-

nottes, les chevreuils, les sangliers arrivaient de mille côtés dans l'office. Les précieux fourgons, venus de Paris, furent déballés avec soin. On en tira les pâtés de foies gras, les terrines de Nérac, les rillettes de Tours, les langues fumées, les jambons de Mayence et de Bayonne, les truffes en roche, les dindes en galantine; enfin, tout l'assortiment de la gastronomie raffinée. Les vins furent aussi classés et étiquetés : à côté du Champagne et du Bourgogne, espèces dominantes dans l'arsenal électoral, j'avais eu soin de ménager une place aux qualités corsées que réchauffe le soleil du Midi, le Châteauneuf, la Côte-Rôtie, l'Hermitage, le La Nerthe, le Lamalgue; puis, des vins liquoreux ou secs comme le Madère, le Malvoisie, le Xérès, l'Alicante et le Rancio. Il fallait frapper mes gens au cerveau ; et, pour émouvoir ces enfants de la nature, les crus distingués de la Gironde

n'eussent été qu'un moyen insuffisant et ruineux. L'approvisionnement de l'alcool fut complété par le cognac, le rhum, le tafia, le kirschenwasser, l'absinthe, le curaçao, le gin et l'eau d'or de Hambourg. Point de liqueurs sucrées : elles n'agissent pas à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Les organisations pastorales aiment ce qui s'empare fortement du gosier.

Ainsi, je m'exécutais en plein : j'allais voiturer, nourrir, abreuver, loger, héberger mes électeurs ; je devenais leur hôte, leur Automédon, leur Amphytrion. Mon adversaire avait des amis ardents qui ne reculaient pas devant les dépenses du transport et du séjour; moi, je m'adressais aux bourses rétives et aux panses sensibles; j'offrais un bon gîte et d'excellents repas à ces hommes des champs, élevés dans une atmosphère apéritive. Mon concurrent avait affaire aux dévoués; j'avais

affaire aux calculateurs. Comme moyen de tactique, j'avais résolu de m'effacer devant le premier scrutin. Les voix de l'avocat étaient toutes arrivées au chef-lieu dès l'avant-veille; les miennes étaient encore disséminées dans la campagne. Je laissai composer le bureau par la minorité : c'était sans danger et sans intérêt. Un rendez-vous général fut assigné à mes gens, pour le jour même de l'élection, au château de Valombreuse. De huit à onze heures du matin, on devait y servir un déjeûner homérique, puis partir de là en masse pour aller au scrutin. C'était un précieux moyen de faire le dénombrement de mes troupes avant la bataille, de s'assurer des dispositions de chaque électeur, de lui donner des instructions, de l'engager par l'estomac et de le conduire par le champagne.

Les choses se passèrent comme je l'avais prévu. Dès sept heures du matin, les pre-

mières voitures arrivèrent : chacune d'elles amenait trois, quatre, cinq et jusqu'à six électeurs. Les distances avaient été calculées de manière à ce que tout le monde fût rendu à Valombreuse à huit heures du matin. Les électeurs de la ville, plus voisins du château, devaient s'y rendre dans une promenade matinale. Il s'agissait d'un gala : les convives furent ponctuels. A neuf heures, je tenais soixante-seize électeurs dans ma salle à manger ; j'allais nourrir et désaltérer la majorité. L'ambigu fut servi ; c'était un beau spectacle. D'énormes pièces de venaison, des aloyaux monstrueux, des volailles magnifiques, du gibier de toute espèce, des truites, des ombres-chevaliers, poisson exquis que nourrissent les eaux limpides des montagnes, accompagnaient les pièces apportées de Paris, les pâtés de foies, les terrines, les truffes, les langues, les jambons glacés, enfin tous les

hors-d'œuvres qui ont une célébrité gastronomique. A l'aspect de cette table chargée de mets, il se fit un silence général : l'admiration domina l'appétit. Mais cette abdication de l'estomac ne dura qu'un moment, et bientôt on put voir la majorité à l'œuvre. Des montagnes de foies gras disparaissaient de dessus les assiettes : mes partisans en mangèrent de quoi indigérer deux régiments de cavalerie; ils dévorèrent jusqu'aux croûtes des pâtés d'Amiens, les malheureux! Les vins capiteux ruisselaient dans les verres; on ne voyait que des coudes en l'air. Des plats énormes disparaissaient comme par magie; on n'entendait que des mâchoires en mouvement. Pendant le premier feu, il fut impossible de tirer une parole de convives aussi consciencieusement pénétrés de leurs devoirs. Oscar seul alimentait la conversation. Il s'était placé à côté du père Gérard, à qui il ver-

sait des rasades d'un certain Rivesaltes capable d'étourdir un bœuf. Le fermier n'en paraissait pas seulement ébranlé : à chaque sommation du peintre ordinaire de S. M., il tendait le verre d'un air narquois et le vidait sans sourciller, comme un héros d'Homère.

— A la santé de l'empereur! père Gérard, lui disait le peintre.

— Ah ! oui dà, oui ! répondait le fermier, vive l'empereur!

Oscar se ménageait ; mais notre Rivesaltes ne respectait que les athlètes : le rapin fut bientôt en pointe de gaieté. Alors il se lança dans toutes les surprises de l'imitation et de la ventriloquie : il se mit à braire, à hennir, à contrefaire le chant du coq, le miaulement du chat, l'aboiement du chien, le coassement de la grenouille ; il fit partir des voix différentes du conduit de la cheminée, du plafond, de dessous la chaise du père Gérard.

La représentation eut un succès fou : elle parvint à distraire nos montagnards de la guerre acharnée qu'ils livraient à mes comestibles. Si Oscar eût été éligible, il m'eût peut-être fait du tort : ses talents de société éclipsaient les miens ; il devenait le héros de la fête. Pour empêcher qu'il n'abusât de son triomphe, j'ordonnai que l'on versât le champagne, et sur ce préliminaire mousseux, j'improvisai un discours qui ne l'était pas moins. La majorité me salua par des acclamations universelles : c'était un concert de voix bien nourries et un assaut de gosiers échauffés. Je vis que je pouvais conduire mes guerriers vers la brèche : ces gens-là me portaient tous dans leurs estomacs. L'enthousiasme devait durer au moins autant que la digestion.

Nous nous disposâmes à partir : l'ordre fut donné d'atteler les voitures. Pour éviter les méprises, on remit à chaque électeur une

carte sur laquelle mon nom était tracé en énormes caractères; on confia les illettrés à des hommes sûrs qui devaient écrire leurs bulletins. La file des véhicules s'ébranla; on en comptait vingt à la suite les uns des autres. C'est dans cet ordre que nous abordâmes le scrutin. Trente-cinq votes seulement avaient été déposés : j'arrivais avec soixante-seize. Aussi mon entrée dans la salle de la mairie où se passaient les opérations fut-elle celle d'un conquérant. Mon adversaire se tenait dans un coin avec quelques amis; je le regardai d'un air souverainement dédaigneux. On fit un réappel; mes convives votèrent tous, ce qui porta à cent onze le nombre des suffrages émis. Trois partisans du candidat de l'opposition, venus des confins de l'arrondissement, arrivèrent au moment où le scrutin allait se fermer, ce qui éleva le nombre des votes à cent quatorze. Majorité,

cinquante-huit. Le dépouillement eut lieu, opération décisive et critique ! Mes amis pointaient un à un les suffrages : quand j'arrivai à soixante, la respiration me revint. Je réunis soixante-six voix : dix voix du déjeûner avaient passé à l'ennemi. C'était le père Gérard et les siens. Le vieux sournois avait pris des forces à Valombreuse afin de mieux voter contre moi.

— Je suis volé ! s'écria Oscar en apprenant la défection du fermier, cet enfant de la nature m'a refait.

Peu m'importait d'ailleurs, j'étais député. Mes partisans, sous la double émotion du champagne et de la victoire, remplissaient la salle de leurs cris ; ils voulaient dételer les chevaux de ma voiture et me ramener ainsi vers le château dont je leur avais fait si loyalement les honneurs. Je résistai à cet excès de zèle.

— Soit, mes amis, leur dis-je, allons à Valombreuse! Nous y reprendrons les choses où nous les avons laissées.

L'invitation fut accueillie avec enthousiasme : le père Gérard s'éclipsa seul avec sa petite phalange. Pendant notre courte absence, le couvert avait été renouvelé, les vins aussi. Avec cet appétit sans limites, qui est l'apanage de l'homme des champs, mes commettants se précipitèrent de nouveau sur les vivres et achevèrent les blessés du matin. Ce fut un carnage épouvantable : on eût dit que ces gaillards-là mangeaient pour les huit jours passés et pour les huit jours à venir. C'est seulement quand on a assisté à un pareil spectacle que l'on peut se faire une idée exacte de la capacité d'un estomac humain. Ce duel contre mes comestibles et mes spiritueux se prolongea encore pendant huit heures. Le lendemain, au point du jour, on

ramassa les vaincus gisants sous la table, et on les emballa pour leurs destinations. Il était temps : les nuées de sauterelles ne laissent pas plus de traces dans les steppes asiatiques qu'un passage d'électeurs au sein d'une maison. Une semaine entière ne nous suffit pas pour réparer les ravages qu'y avaient causés ceux que le peintre ordinaire de S. M. nommait des enfants de la nature. De la nature, soit; mais je me promis de laisser désormais à cette bonne mère le soin onéreux de les abreuver et de les nourrir.

IV

Paturot député. — L'instructeur parlementaire. — La leçon de politique.

J'étais député !!! Voilà un titre qui remplit bien la bouche et résonne agréablement à l'oreille. La prédiction de mon pauvre oncle se réalisait : l'excellent homme avait été le dernier bonnetier de la famille ; j'en étais le premier député. Quel chemin en peu de temps ! Rien qu'à y songer, j'éprouvais du vertige, je me croyais sous le poids d'un rêve. L'humble

industriel qui, dans ce moment encore, débitait des chaussettes et confectionnait des maillots pour les dames du chœur de l'Opéra, ce même homme, ce pur et simple Paturot était à la fois commandant de la garde civique, favori d'une princesse, décoré et député!!! On est fier d'être du commerce quand on arrive à ces fortunes-là. Avec les honneurs, les charges étaient venues. Je me devais à mes commettants; je me mis à leurs ordres. Je prodiguai les audiences, je promenai dans le chef-lieu mes épaulettes et ma croix, je devins l'idole de ces montagnes. Le physique du rôle fut promptement acquis : après trois jours d'exercice, je posais fort agréablement, j'avais un air de suffisance éminemment parlementaire.

Cependant les premières heures de mon élévation ne se passèrent pas sans quelques troubles de conscience; l'honneur qu'on venait de

me conférer ne m'apparaissait encore qu'au travers des nuages d'une responsabilité sans bornes. Tout est grave chez un député, les paroles, les actes, les opinions. Un arrondissement a les yeux fixés sur lui; la France exerce à son égard un droit de contrôle; l'Europe, à la rigueur, peut s'en mêler. Ainsi, le député appartient à l'Europe, à la France et à l'arrondissement. Il est souverain, mais à la condition d'être l'esclave de tout le monde. L'arrondissement lui fera battre le pavé pour des besoins locaux ou particuliers, la France lui demandera des comptes sévères, l'Europe le sifflera. Comment suffire à tant d'obligations et conjurer tant d'animosités? Ces craintes me poursuivaient, ces scrupules m'assiégeaient. Malgré les illusions de l'amour-propre, je ne me dissimulais pas que la politique n'était pas mon fort. Dans plusieurs salons de Paris, j'avais entendu parler d'une certaine

question d'Orient qui occupait beaucoup les esprits. J'allais être appelé à la résoudre : le sort de l'Orient pouvait dépendre de ma voix. Je me rends cette justice que je n'étais animé d'aucune répugnance personnelle vis-à-vis de l'Orient, et que je lui aurais volontiers rendu service. L'Orient est un pays digne d'intérêt ; il fournit la laine d'Andrinople ; c'est de là que nous viennent le soleil et les cachemires. J'aurais donc été affligé de faire quelque chose qui lui fût désagréable ; j'aurais désiré rester en de bons termes avec lui. Eh bien! tel est le nuage dont cette question est demeurée enveloppée à mes yeux, qu'aujourd'hui encore je me demande si j'ai vraiment eu pour ce point cardinal tous les égards qu'il mérite, si je ne l'ai pas profondément humilié, si je n'ai pas dépassé à son sujet les limites des mauvais procédés, si je ne m'en suis pas fait un irréconcialible ennemi. Que l'Orient me

pardonne ces torts involontaires! Nous étions faits pour nous comprendre; malheureusement, je ne l'ai jamais compris. Si je l'ai offensé, je lui offre mes excuses.

Telles étaient les perplexités de mon esprit. Sur le seuil de la carrière politique, j'avais peur de manquer de lumières et de prendre parti à l'aveugle. Ce préjugé devait bientôt céder à l'expérience de la vie parlementaire; mais il me dominait alors, et souvent je laissais percer devant Oscar et Malvina quelques témoignages de ce trouble et de ces incertitudes:

— Que de questions à étudier! leur disais-je; tout devient question aujourd'hui : question des chemins de fer, question de la réforme, question d'Afrique, question d'Orient. On remet tout en question ; c'est intolérable.

— Jérôme, me répondait gravement le

peintre, ne te casse pas la tête pour des balivernes. En fait de questions, il n'y en a qu'une pour toi : celle d'assurer ton crédit, de constater ton pouvoir. Exemple : tu arrives à Paris dans huit, dix jours ; que fais-tu? Tu te poses en homme politique, tu débutes par un coup d'éclat.

— Comment cela, Oscar?

— C'est simple comme bonjour. Tu te rends, sans perdre une minute, chez le directeur des beaux-arts, rue de Grenelle, au fond de la cour, dans un corridor malpropre ; tu montres ta médaille à l'huissier qui se prosterne ; tu entres ; tu trouves un grand maigre, homme d'esprit d'ailleurs, et tu lui dis : — Me voici, je suis le député Paturot. Le gouvernement se doit à lui-même d'acheter la *Collection des Sites de Rome*, de mon ami Oscar, artiste d'un mérite rare, quoique ignoré.

— Tu ne songes qu'à toi, égoïste !

— Du tout, je me sacrifie, je m'immole à tes débuts, je deviens la pierre de touche de ton influence. Si le gouvernement ne paye ça que mille écus, c'est que tu es très médiocrement placé dans son estime; s'il va jusqu'à dix mille francs, ce sera la preuve qu'il veut établir avec toi des rapports convenables. Nous serons pour lui ce qu'il sera pour nous : et voilà.

— Au fait, ajouta Malvina, quand tu ferais cela pour Oscar !

J'étais enlacé : les premiers anneaux de ma chaîne devaient se river en famille ; ma femme conspirait avec le peintre pour m'enlever toute liberté d'action ; il y avait complot contre mon indépendance. Impossible de résister; l'influence était trop voisine, la séduction trop directe. Je baissai la tête comme un vaincu : Oscar sourit, en vrai Machiavel, et caressa les poils de sa barbe orange. Détestable rapin !

L'automne nous ramena à Paris; j'y arrivai chargé de pétitions et de réclamations. J'avais promis à la localité les bienfaits de la reine, les libéralités du roi, les largesses de tous les ministères. Huit mois de sollicitation assidue pouvaient à peine suffire à l'accomplissement de cette besogne. L'arrondissement ne plaisantait pas; il fallut s'exécuter. Dès le lendemain de mon arrivée, je commençai mes courses. Je parvins à pratiquer, à l'intention d'Oscar, une saignée très convenable aux fonds d'encouragements destinés aux beaux-arts, et il put ainsi débarrasser mon grenier de quelques toiles qui l'encombraient, entre autres une vallée de Tempé avec des nymphes plus vertes que nature. Le directeur chargé de ce service fit très bien les choses.

Cependant la session venait de s'ouvrir et avec elle commençait la grande vie politique.

Dans la séance du trône, je fis mon début oratoire en prononçant, à la suite de la formule du serment, un : *je le jure!* qui produisit une certaine sensation. L'émotion avait donné à ma voix je ne saurais dire quel fausset qui fut remarqué de S. M., et arracha aux princes un imperceptible sourire. L'exercice des fonctions représentatives demande un aplomb que je n'avais point encore, une aisance qui ne s'improvise pas. J'avais beau affecter des airs dégagés, préparer mes entrées avec soin, étudier mes poses, je sentais encore le novice, le conscrit. Pour tromper mon inexpérience, je pris des airs écrasants vis à vis des huissiers, je jouai l'habitué du Palais-Bourbon, l'homme qui sait les êtres, je marchai au hasard et sans but dans ce dédale de corridors, de bureaux, de vestiaires, de buvettes, de salles de conférences, j'essayai de toutes les issues et bravai résolument toutes

les consignes. C'était autant d'actes de puissance et presque une prise de possession.

Cette tactique fut remarquée. Il existe, dans la chambre des députés, une phalange de vieux pilotes qui surveillent les nefs errantes. Quand ils aperçoivent à l'horizon législatif un de ces nouveaux venus qui cherchent leur route et flottent de banc en banc, à l'instant même ils accourent et se mettent à ses ordres. Désormais plus d'embarras, plus de souci pour cette âme en peine. On lui aplanira les difficultés, on l'initiera à la discipline parlementaire, on lui révélera les secrets de la petite et de la grande stratégie. Quand j'arrivai à la chambre, ce rôle d'instructeurs appartenait à une pléiade d'hommes d'esprit qui conduisait l'assemblée en se moquant d'elle. J'échus à l'un d'eux; il promit de me dresser. C'était un homme jeune encore, long, maigre et anguleux. Il avait des coudes si ai-

gus qu'ils auraient pu, à la rigueur, passer pour des armes prohibées. Quand il gesticulait, ces deux instruments menaçaient les flancs des contradicteurs avec une préméditation coupable et sans circonstances atténuantes. Il me plaça à ses côtés, et dès lors je vécus sous le feu de ses coudes qui, au moindre prétexte, me labouraient impitoyablement les côtes. Je ne parle pas des genoux, les plus turbulents que j'aie connus de ma vie. Cet homme avait des angles plus pénétrants que ses démonstrations : ses épaules même m'inspiraient un certain respect, tant elles avaient l'air acéré et opiniâtre.

Ce fut sous ce chef de file que je fis ma première campagne. Il m'eût promptement initié aux petits détails des fonctions législatives, au travail des bureaux, aux délassements de la buvette, aux causeries des couloirs et de la salle des conférences ; il m'en-

seigna le mécanisme du scrutin, de l'assis et du lever, la tactique des interruptions et des acclamations. Dans cette dernière spécialité, mes succès furent rapides : je compris que ma vocation me portait de ce côté. Il n'est pas permis à tout le monde d'aborder la tribune avec cette autorité que donne le talent et cette confiance qui naît de l'habitude. Les grands improvisateurs sont rares : c'est le vol de l'aigle : ne s'y élève pas qui veut. Mais, dans les limites d'un essor plus modeste, on peut se classer, se créer un genre. Je m'essayai donc dans les : *bravo! très bien!* et j'eus la chance d'en émettre quelques-uns des mieux réussis, avec des nuances inconnues avant moi. Ce succès m'enhardit ; j'abordai les : *à l'ordre!* mouvement plus rare, partant plus difficile. J'en obtins des effets merveilleux, et dès lors ma position fut faite. Mes collègues des centres me remarquèrent ; la presse elle-même me signala

comme un interrupteur acharné. Les colonels de la garde nationale, les aides de camp du château ne poussèrent pas plus loin que moi l'art de tousser et de se moucher à point nommé, de piétiner avec intelligence, de battre à propos la mesure avec les couteaux de bois. J'inventai alors, pour humilier les orateurs de l'opposition, des poses d'ennui et de dédain qui ont fait école, des rires étouffés, des mouvements d'impatience, des regards écrasants. Je devins l'épouvantail de nos adversaires, l'orgueil et l'espoir de mon parti. Sans moi, plus de beaux succès oratoires, plus de ces triomphes qui suspendent une discussion. J'étais l'homme des grandes émotions et des grands orages. L'un des nôtres était-il à la tribune? je l'y soutenais, je l'y inspirais pour ainsi dire; je l'excitais du regard, je le réchauffais du geste et de la voix. Descendait-il? je me précipitais vers lui, je l'entourais, je

le couronnais des mains, je lui offrais le spectacle d'un épanouissement et d'une exaltation incroyables. J'ai organisé ainsi des triomphes, même pour des marchands de nouveautés, des meûniers et des maîtres de poste.

A ce point de vue, loin d'avoir besoin de leçons, bientôt je fus en mesure d'en donner; mais sous le rapport théorique, mon instruction n'était pas aussi avancée. Je conservais des doutes, j'avais des scrupules, je voulais connaître le fort et le faible des questions. C'était là une tendance très dangereuse; mon mentor chercha à la combattre, et il faut me rendre cette justice que je résistai pendant quelque temps aux ravages de ses coudes.

— Mon cher, me disait-il, point d'idéologie, s'il vous plaît. Les partis ne vivent que par la discipline. Si l'on mettait, dans une chambre, la bride sur le cou aux consciences, il n'y aurait plus de gouvernement, plus de société

possible. Votre parti vote, vous votez. Sur quoi? Peu importe. Vous votez, parce que votre parti vote : hors de là, il n'y a que subversion et anarchie.

— Ouf! m'écriai-je.

Il venait de me détériorer le sternum avec son os cubital, on eût dit un poignard. J'en eus la respiration coupée pendant deux minutes.

— Oui, mon cher, continua-t-il sans s'inquiéter de mon avarie, c'est la plaie du système représentatif que cette foule de députés qui veulent penser par eux-mêmes, voter, comme ils disent, en connaissance de cause. Ou l'on est d'un parti, ou l'on n'en est pas : dans le premier cas, on suit les chefs de file ; dans le second, on se fait déclasser, et l'on reste seul. Votez avec les vôtres, collègue, c'est le commencement et la fin de la sagesse.

Cette théorie de l'obéissance passive ne me paraissait pas très concluante; mais j'avais peur d'exaspérer les coudes du voisin et de les pousser à des violences nouvelles. Je me contentai donc d'une réfutation intérieure, et parus acquiescer entièrement au code disciplinaire de la majorité. Ce triomphe flatta tellement mon Mentor, qu'il se laissa entraîner à un épanchement plus complet. Je l'écoutai en surveillant le mouvement de ses articulations.

— Mon cher collègue, me disait-il, quelle est donc cette fureur de tout raisonner, de tout comprendre? elle nous perdra, si nous n'y prenons garde. Ce gouvernement, pour la majorité, est la poule aux œufs d'or. Si on le dissèque, si on porte le couteau dans ses entrailles, adieu les profits!

— Vous croyez!

— C'est évident, mon cher. Nous sommes

ici deux cents membres qui écrémons les faveurs du pouvoir ; s'il y a quelque bon morceau, il est pour nous et les nôtres. Deux cents ici, cela veut dire au dehors cinq à six mille clients, meneurs d'élections, personnes influentes. Maintenant, faites un calcul. Puisque le budget se compose de 1,400 millions, et que le service de l'état emploie 60 mille fonctionnaires, chaque membre de la majorité peut disposer de 7 millions et de 300 places. Et vous ne trouvez pas que c'est là un chef-d'œuvre de gouvernement ! Mais que vous faudrait-il alors, malheureux ?

Le calcul était spécieux ; je ne savais qu'y répondre. Les gesticulations de l'interlocuteur ne me laissaient pas, d'ailleurs, toute ma liberté d'esprit. Il abusa de ses avantages :

— Non, poursuivit-il avec une chaleur alarmante, je ne conçois pas que l'on énerve ce

régime par des arguties, qu'on le discute, qu'on l'inquiète. La majorité ne dispose-t-elle pas de tout, des emplois, des faveurs, des grâces, de l'argent et des titres? Ne règne-t-elle pas ouvertement sur les bureaux? Se fait-il rien sans qu'elle soit consultée? Un député de la majorité, c'est le souverain de l'arrondissement, du département. Le préfet était autrefois quelque chose ; aujourd'hui, il est le serviteur du député de la majorité. Et vous avez des scrupules, collègue! Et vous ne trouvez pas que ce gouvernement est un grand gouvernement!

Directement interpellé, j'essayai quelques objections avec timidité, avec prudence : j'avais peur que la controverse ne m'attirât des mouvements désordonnés.

— Sans doute, lui dis-je, la majorité dépèce agréablement le pays; elle se vote à elle-même quelques moyens d'influence

qui ne sont pas à dédaigner ; elle gouverne et administre ; mais, cela peut-il durer ?

— Jusqu'à la consommation des contribuables, mon collègue, et c'est une race qui ne s'éteindra jamais. Vous voyez ce monde parlementaire qui vous entoure ; il se divise en deux classes, les hommes d'esprit et les niais (1). Les hommes d'esprit, c'est la majorité ; les niais, c'est l'opposition. Les hommes d'esprit sont ceux qui regardent le régime représentatif comme un excellent moyen de faire des heureux autour d'eux, dans leur famille, parmi leurs électeurs et leurs amis. Les niais sont ceux qui, par instinct ou par préjugé, n'osent toucher à cette manne du budget, sa-

(1) Quoiqu'on ait abusé du mot, il n'est pas sans intérêt de dire ici que ce classement est *historique ;* seulement, les mots dont se servait l'auteur ont été adoucis : il divisait ses collègues en *farceurs* et en *jobards*. L'auteur tient, du reste, à déclarer qu'il ne s'associe ni à cette irrévérance, ni à la manière cavalière dont sont jugés, dan ce dialogue, les mérites du gouvernement représentatif.

voureuse et inépuisable. Vous êtes un homme d'esprit, vous!

— Je m'en flatte, lui dis-je, en évitant un geste qui eût pu m'être fatal.

— Ainsi, les hommes d'esprit, d'une part, ceux qui usent de leur position; les niais, de l'autre, ceux qui n'en usent pas: voilà le classement. Mais, il y a encore une distinction à faire; la voici : Dans l'opposition figurent des hommes d'esprit qui consentent à jouer le rôle de niais; dans la majorité se trouvent des niais qui affectent les airs d'hommes d'esprit. Les premiers sont les puritains qui acceptent tout d'un gouvernement qu'ils combattent, et qui, aux profits de la majorité, ajoutent l'auréole de l'opposition. Les seconds sont ces excellentes natures qu'un rien contente, qu'un ruban rallie à jamais, qu'un dîner à la cour exalte, qu'un mot agréable de la part d'un ministre

met en révolution. Braves gens, qui mangent volontiers leur pain à la fumée! Ce n'est pas nous, mon cher, qu'on ferait aller ainsi!

— Ah! pour ça, non, répondis-je, assez peu touché du rapprochement.

— Pour me résumer, mon collègue, soyez au gouvernement, puisque le gouvernement est à vous; ne lui marchandez pas les votes, puisqu'il ne vous marchande pas l'influence. Donnant, donnant, c'est bien; mais, une fois que l'accord est fait, il faut le tenir: un honnête homme n'a que sa parole.

Telle fut la première leçon dè politique que je reçus: elle eût agi plus vivement sur moi sans les formes anguleuses de mon moniteur et ses gestes bien faits pour m'alarmer. Cependant, je ne pus m'empêcher de remarquer ce qu'il y avait de cru et de désolant dans cette définition du gouvernement parlementaire.

Je comprenais la corruption à l'état de faiblesse et d'entraînement; je ne l'avais jamais envisagée comme système et comme calcul. Il faut dire que j'en étais à mes débuts, et que je n'avais pas encore pu me défaire de tous mes préjugés.

V

Les petites misères de la députation. — Les commettants à Paris. — Préparatifs d'une improvisation.

Toute grandeur a des ennuis qui y sont inhérents, et il n'est point de médaille qui n'ait un revers, même la médaille du député. Je l'éprouvais: les tribulations de l'emploi avaient commencé. Quand on se donne pour maître un arrondissement, on est tenté de croire que ce n'est là qu'une abstraction fort innocente; cette illusion dure peu, l'arrondissement n'en

laisse pas jouir longtemps son mandataire; il le ramène aux réalités, il lui fait sentir la lesse. Les servitudes se succèdent alors. L'oisiveté, on le sait, est la mère de tous les vices; un arrondissement qui a des principes donne de l'occupation à son député, avec l'idée que la sollicitation permanente est la compagne de toutes les vertus.

J'avais affaire à un arrondissement implacable : dix, quinze, vingt lettres partaient chaque jour des anfractuosités de ces montagnes, et la poste me les transmettait avec une régularité onéreuse et malheureuse. C'était le maire, c'étaient les adjoints du chef-lieu qui demandaient une faveur, le redressement d'un abus, des subventions en argent ou en nature. Mais ces besoins de la localité n'étaient rien auprès des exigences individuelles. Tous les fonctionnaires qui s'étaient mêlés de mon élection aspiraient à un avancement; le con-

servateur des hypothèques voulait devenir receveur général; le directeur des contributions indirectes avait en vue un poste de première classe; le chef-lieu entier prétendait à la croix d'honneur; le sous-préfet lui-même rêvait une préfecture. Il ne se formait pas, dans le ressort, un vœu, un désir, insensé ou raisonnable, qu'à l'instant même je n'en fusse saisi. J'ai reçu des lettres incroyables, des communications fabuleuses. A écouter les pétitionnaires, le gouvernement leur devait à tous une complète immunité d'impôts, l'exemption du recrutement militaire pour leur fils, et des rentes perpétuelles pour leurs vieux jours. Celui-ci avait trouvé le moyen de guérir toutes les maladies, et il réclamait une pension; celui-là, contrebandier de profession, voulait que je fisse condamner les droits réunis à des dommages-intérêts pour la surveillance dont il était l'objet; un autre me de-

mandait d'intervenir dans un procès civil, et de faire débouter sa partie adverse ; un autre enfin se refusait à payer des droits de succession, sous le prétexte spécieux qu'il m'avait donné sa voix. Bref, j'étais devenu l'homme d'affaires de l'arrondissement, l'avocat des mauvaises causes et le médecin obligé des cas désespérés.

Une seule de ces épîtres pourra donner l'idée de ce qu'était cette correspondance. La lettre en question émanait d'un homme considérable de l'endroit, du notaire du chef-lieu, qui avait joué un rôle décisif dans mon élection, et me tenait ainsi dans une sorte de dépendance. Les fonctions de cet officier public et ses devoirs d'état auraient dû lui conseiller un peu de réserve, un peu de dignité dans ses demandes. Voici la première requête que je reçus de lui :

« Mon cher député,

« Permettez à l'un de vos bons amis de se « rappeler à votre souvenir. Vous savez quelle « part il prend à tout ce qui vous concerne. « Nous parlons ici souvent de vous : l'arron- « dissement a besoin d'être tenu en haleine; « autrement, il vous glisserait entre les mains. « Heureusement que nous sommes là. Dans « l'intérêt public, j'ai pourtant quelques ré- « clamations à vous faire, N'y voyez qu'une « preuve de l'affection que je vous porte.

« D'abord il faudrait faire destituer le di- « recteur de l'enregistrement : il est trop « pointilleux sur les actes ; il voit partout des « droits proportionnels au lieu de droits fixes. « C'est un chicaneur qui fait du tort au gou- « vernement, sans compter celui qu'il fait à « mon étude. Le directeur qui surviendrait

« saurait que c'est moi qui ai fait justice de « l'ancien ; nous nous entendrions parfaite- « ment.

« Je voudrais aussi que l'on donnât une le- « çon au président du tribunal : il taxe trop « serré ; il ne laisse pas passer un seul arti- « cle d'honoraires au-dessus du tarif. C'est « une petitesse intolérable. Donnez-lui de l'a- « vancement si vous le voulez, mais ren- « voyez-le d'ici. J'ai mon frère le juge qui « se dévouera s'il le faut et acceptera la prési- « dence.

« Vous vous souvenez d'un cousin du côté « de ma femme qui a présidé à l'itinéraire des « voitures pendant notre campagne élec- « torale ; il demande une perception. C'est « le moins que vous puissiez faire pour ce « brave garçon.

« Voici bientôt le moment d'établir nos en- « fants. Je compte envoyer mon Eugène à Pa-

« ris, où, par votre influence, il sera reçu à l'é-
« cole Polytechnique. Vous savez ce que sont
« les jeunes gens loin de la surveillance pa-
« ternelle; ma femme ne se séparerait pas de
« son aîné, de son Benjamin, si elle n'était
« pas certaine qu'il trouvera, auprès de vous
« et de madame Paturot, une seconde famille.
« Si vous pouviez le loger sous le même toit
« que vous, ce serait pour sa mère un grand
« souci de moins. Quant au second, Jules, il
« serait bien que vous pussiez obtenir une
« bourse dans un collége. C'est un garçon
« plein de moyens et qui vous fera le plus
« grand honneur. Il est aimant, tranquille et
« spirituel. Eugène, au contraire, est tout feu,
« tout ambition : il fera son chemin dans les
« armes savantes. Vous en serez enthou-
« siaste au bout de six mois. Je n'ai jamais
« connu de salpêtre pareil : il tient de sa
« mère.

« Par la même occasion, songez donc à no-
« tre neveu Antoine et à notre tante Croquet.
« Le premier compte sur le bureau de tabac
« dont il vous a fait la demande, et l'autre sur
« son bureau de poste. Ces gens-là vous com-
« blent de bénédictions chaque jour. Vous
« êtes leur sauveur, leur providence ; votre
« nom est constamment dans leur bou-
« che. Il est impossible que vous puissiez
« oublier ceux qui pensent si assidûment à
« vous.

« Pour moi, mon cher député, je ne vous
« demande qu'une chose, c'est la continuation
« de cette amitié qui m'est si précieuse et dont
« vous trouvez ici le retour. Je suis sur la brè-
« che pour vous défendre envers et contre
« tous, mais je ne voudrais pas que l'on pût y
« voir le moindre calcul. Vous êtes l'homme
« du pays, de la chose publique, voilà la con-
« sidération qui me détermine. Nos âmes

« françaises ont la même devise : Le pays
« avant tout !

« Agréez, etc. B***

« Notaire à.....

« *P. S.* Madame B*** me charge de la rap-
« peler au souvenir de madame Paturot, dont
« le passage dans nos montagnes a laissé tant
« de souvenirs. Voici l'hiver. Ma femme est
« devenue parisienne depuis que madame
« Paturot l'a gâtée ; elle ne peut plus souffrir
« les couturières et modistes de l'arrondisse-
« ment. Si vous pouviez lui faire l'envoi de
« deux chapeaux, de deux robes, l'une en
« mérinos, l'autre en soie, de deux paires de
« bottines, de douze paires de gants assortis,
« vous seriez on ne peut plus aimable. Par
« une occasion prochaine, vous recevrez tou-
« tes les mesures et dimensions nécessaires
« pour l'exécution de cette commande. Quant
« à la couleur et au choix de ces objets, madame

« B*** s'en rapporte entièrement au goût de
« madame Paturot. Elle décidera souveraine-
« ment. Pardon, mon cher député, de vous
« entretenir de détails si peu parlementai-
« res. »

« 2e *P. S.* Je rouvre ma lettre pour vous
« donner un dernier embarras. Dans nos vi-
« sites électorales, j'ai remarqué que vous por-
« tiez des bottes vernies d'un fort bon goût.
« Cette denrée est inconnue dans nos solitu-
« des, où le cuir simple et le cirage à l'œuf
« conservent encore de l'empire. Je veux in-
« troduire ici la botte vernie ; cela doit éblouir
« le client. Veuillez m'en faire confectionner
« deux paires conformes à l'échantillon que
« je vous enverrai. Quand on est l'ami d'un
« député, on ne saurait se donner trop de lus-
« tre. Rien n'est petit dans le système consti-
« tutionnel, la botte vernie peut avoir ici de
« l'influence, et il n'est pas mal que votre

« nom s'attache à la première paire qui y pa-
« raîtra. N'oubliez pas surtout que j'ai le
« cou-de-pied un peu haut ; je vous recom-
« mande également un œil de perdrix qui
« abuse du régime de liberté sous lequel nous
« vivons. »

« 3° *P. S.* Je rouvre encore ma lettre pour
« vous dire que l'arrondissement s'attend à
« vous voir à la tribune.

« A vous de rechef, B*** »

Telle était cette lettre, échantillon pris au hasard entre mille. Encore les lettres n'étaient-elles que la moindre de mes misères. J'en étais quitte pour exécuter chaque matin une tournée dans les bureaux. Bien des fois, quoique député, j'essuyais des fins de non-recevoir.

— Une place de receveur-général : peste! me disait-on ; il n'y en a qu'une de vacante ; neuf

ministres, dix-huit conseillers d'état, quinze banquiers, dont deux israëlites, se la disputent; il est difficile, monsieur Paturot, de vous faire espérer un succès. Mais on vous répondra.

— Un chemin de fer, ah diable! c'est délicat! les lignes sont distribuées; la commission s'est partagé les tracés. Passe-moi le tunnel, je te passerai le viaduc. Nous n'y pouvons rien dans les bureaux; voyez vos collègues de la chambre. Cependant on vous répondra.

— Une première présidence, un canal, un siége à la cour de cassation, tout cela est pris, monsieur Paturot; c'est le gros gibier; il n'y a que les hommes politiques qui y touchent; le conseil des ministres y pourvoit. On vous répondra néanmoins.

— Un bureau de tabac: ils sont au complet dans la localité. On vous répondra.

— Une perception : il y en avait une hier ; elle est donnée d'avant-hier. On vous répondra.

Si je n'avais pas les places, j'avais du moins des réponses officielles que je renvoyais aux pétitionnaires comme autant de calmants. C'était l'affaire d'une correspondance à laquelle j'avais dressé l'un de mes commis, besogne supportable à la rigueur ! Mais une misère bien plus grande venait m'assaillir de loin en loin. Le commettant quittait quelquefois sa montagne ; il se mêlait de voyager en famille ; il partait pour la capitale. Terrible apparition ! cauchemar affreux ! Dès six heures du matin, le père, la famille et la fille se pendaient au cordon de ma sonnette : on se lève de si bonne heure en province ! Il fallait se jeter à bas du lit, se frotter les yeux, endosser à la hâte une robe de chambre pour recevoir ces visiteurs champêtres, et leur faire un

accueil gracieux au lien de les envoyer à tous les diables.

— Tiens, c'est vous, père Michonneau! vous à Paris! Que vous êtes aimable d'être venu me voir!

— Oh dam! tout de suite. On connaît ses devoirs, allez. Demandez à madame Michonneau.

— Pour ce qui est du respect, on ne peut rien lui reprocher à notre homme. Ça vénère son député, ajoutait madame Michonneau.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, madame. Asseyez-vous donc, père Michonneau ; là sans façon, comme chez vous.

Et j'en avais pour deux heures avec les Michonneau. Il me fallait écouter l'histoire du voyage, des économies qu'on y avait consacrées, des projets d'éducation pour la jeune fille, enfin le détail des graves motifs qui font

qu'un campagnard se déplace. Voir Paris est toujours pour le provincial une grande et consciencieuse affaire, un programme très compliqué. On ne veut rien oublier, surtout de ce qui est gratuit. Le député est presque comptable des omissions. Tous les Michonneau du monde considèrent leur représentant à Paris comme un homme qui doit leur ouvrir la porte des monuments publics, des enceintes législatives, des parcs royaux, des châteaux de la couronne, des musées, des expositions, quelquefois même des théâtres. Le député n'est plus alors l'homme d'affaires du commettant : il en devient le cornac. Les Michonneau comptaient sur moi pour jouer ce rôle, et je m'y prêtais avec une candeur et un abandon absolus.

Dans des occasions semblables, madame Paturot se chargeait des femmes ; il ne me restait plus qu'à distraire et à supporter les

hommes. Il fallait voir quelles façons de toilettes ces Michonneau apportaient de leurs montagnes, et quels rires ils soulevaient chez les couturières où Malvina les conduisait. Les folles apprenties des ateliers parisiens ne pouvaient se contenir, et c'était à grand'peine que les maîtresses conservaient leur gravité. Pour comble de supplice, ces créatures-là marchandaient tout d'une manière déplorable, et, pour un rabais de deux francs, descendaient et remontaient vingt fois l'escalier. Quand les Michonneau dînaient chez moi, ils mettaient, au dessert, des biscuits et des fruits dans les poches pour le déjeuner du lendemain. S'il se présentait, dans leurs courses, un objet souverainement ridicule, hors de mode depuis dix ans, ils ne manquaient jamais d'en avoir la fantaisie. C'était à rougir d'une compagnie pareille.

Souvent j'étais à la chambre, tranquille sur

mon banc, enchanté d'être quitte, pendant une heure ou deux, de tant d'obsessions et de tracas. Un discours écrit berçait mon oreille et me maintenait dans un état de somnolence, quand tout à coup la voix d'un huissier me réveillait :

— On demande M. Paturot dans la salle des Pas-Perdus, me disait-il à demi-voix et avec la politesse qui caractérise cette institution.

— C'est bien, c'est bien, répondais-je machinalement.

Je me levais et j'allais voir qui me dérangeait ainsi. Que trouvais-je? une légion de Michonneau, trois générations de Michonneau. Il fallait faire placer ce troupeau-là dans les tribunes : on avait compté sur moi, sur mon influence. Impossible de refuser : l'arrondissement est inexorable en pareil cas; il ne pardonne guère à son député de ne pas trouver des places pour l'électeur, même dans

une salle comble. Je remuais ciel et terre, je suppliais les questeurs, j'allais d'une tribune à l'autre, cherchant partout un coin pour cette nichée de Michonneau. Tant d'efforts étaient rarement vains : presque toujours je parvenais à loger mes commettants, et avec la persévérance qui distingue le montagnard, ils finissaient par s'élargir aux dépens des voisins et par se caser fort à l'aise. Alors commençait pour moi une autre angoisse. La femme Michonneau, douée d'une vue fatale, m'apercevait dans l'hémicycle et me prodiguait de là-haut les œillades, les signes et les gestes d'intelligence. Il me semblait l'entendre de mon banc.

— Dis donc, notre homme, tu ne l'aperçois pas, notre député? Tiens! de ce côté, dans un coin, le quatrième à gauche! (*Haut.*) Bonjour, monsieur Paturot, bonjour.

— Où diable le vois-tu, madame Michonneau? devait dire l'époux.

— T'as donc la berlue! Tiens, l'habit bleu, les cheveux châtains, près d'un maigre à perruque. (*Se levant.*) Votre servante, monsieur Paturot...

Ce manége durait pendant toute la séance. Cette famille n'avait pris une loge que pour jouir du spectacle de son député, et madame Michonneau semblait jalouse de me compromettre aux yeux de la chambre entière. Le jeu des mains, des regards, des petits signes de familiarité, allait si loin, que, de guerre lasse, je m'accoudais sur mon pupitre, et, tournant le dos à l'ennemi, je me condamnais à une immobilité complète. C'était le seul moyen d'en finir avec madame Michonneau. Alors, la tribu entière se résignait à écouter en bâillant ou à grignotter quelques comestibles, débris du dessert de

la veille. Quant au père Michonneau, il était émerveillé de la facilité avec laquelle parlaient les orateurs qui occupaient la tribune. Aussi, au sortir de la séance, ne manquait-il pas de me dire :

— Pourquoi donc que vous ne montez pas là-haut, notre député, pour gazouiller un peu comme les autres? ça ferait du bruit au pays.

Toujours le même reproche : pourquoi ne parlez-vous pas? D'un côté, c'est le notaire qui me l'écrit : de l'autre, c'est le commettant qui me l'insinue. L'arrondissement exige que je parle, il n'accepte pas le silence de son député, il lui faut des phrases. On se plaint quelquefois du bavardage des orateurs, on s'imagine qu'ils montent à la tribune pour leur plaisir, qu'ils s'exposent de gaieté de cœur aux plaisanteries des folliculaires; on ne sait pas qu'ils ne vont là qu'avec crainte et

sous l'aiguillon de leurs électeurs. L'arrondissement a nommé un député; il ne veut pas en être pour ses frais. L'orage peut couver pendant quelque temps; mais si un arrondissement voisin monte à la tribune et s'y distingue, l'exaspération locale ne connaît plus de bornes. — Mais qu'a donc notre député? se dit-il. D'où vient qu'il se tait obstinément? Peu à peu la rumeur gagne, les ennemis s'agitent, les amis s'inquiètent et se troublent, les reproches d'incapacité et de négligence circulent de toutes parts, la situation n'est plus tenable, il n'y a plus qu'un moyen d'en sortir, c'est d'aborder la tribune.

Je l'avoue, cette perspective m'avait toujours pénétré d'un certain effroi. Cette rampe de marbre a quelque chose de si solennel et de si redoutable; il est si grave de s'abandonner, devant une assemblée nombreuse,

en face d'une publicité retentissante, à tous les hasards, à tous les lieux-communs de la pensée, d'affronter les distractions et les émotions que ce spectacle inspire, le vertige qu'occasionnent tant de regards attachés sur l'orateur, de soutenir sans trouble ce rôle écrasant et délicat, qu'un peu de crainte était permise, même à un homme moins novice et plus téméraire que moi. Une improvisation me semblait être une loterie, où les idées et les mots arrivent à l'aventure, et d'où les sottises peuvent s'échapper aussi bien que les grandes idées. Pour réussir dans ce genre d'exercice, deux qualités sont surtout nécessaires, et je ne les avais pas; d'un côté, une imperturbable confiance en sa propre supériorité; de l'autre, une pauvre opinion de l'intelligence de son auditoire. Avec l'estime de soi et le dédain du reste, on fait son chemin dans les sphères de l'improvisation: le

terrain est fatal pour tous ceux qui hésitent et qui doutent.

Bon gré, mal gré, j'étais condamné à donner à l'arrondissement le spectacle de cette tentative. On m'avait placé dans une situation telle que je ne pouvais plus reculer. Mon silence devenait chaque jour plus fatal, on en abusait contre moi, on allait jusqu'à me dire vendu aux arrondissements voisins. Mort pour mort, il valait mieux encore un moyen désespéré que cette agonie lente. Je me décidai à franchir le Rubicon parlementaire. Dès lors, plus de sommeil tranquille; ma pensée courait chaque nuit à la poursuite d'effets oratoires; je me voyais à la tribune aux prises avec des mots sans signification, des phrases incohérentes; je cherchais l'adjectif sonore, le substantif retentissant, je polissais la péroraison, j'achevais l'exorde. Cet état d'insomnie et de cauchemar se

compliquait d'une agitation fiévreuse et de crampes atroces dans les jambes. Je plains les compagnes des grands orateurs; elles doivent passer bien des nuits blanches.

— Mais qu'as-tu donc? me disait Malvina, ennuyée de ce manége; tu frétilles comme une anguille de Melun.

— J'improvise, ma chère, j'improvise. Dieu! la belle période que je viens de trouver. Veux-tu que je te la communique?

— Plus souvent! à trois heures après minuit.

— Il n'y a point d'heure pour l'éloquence, bibiche! Je terrasse les factions depuis vingt minutes avec un succès dont on n'a pas d'idée.

— C'est donc ça que tu exécutes ton petit pas gymnastique en rêvant. Merci! J'en aurai des bleus sur les mollets demain.

— Chouchoute! c'est l'inspiration, vois-

tu? Je veux pulvériser la presse, ce fléau des fléaux, cette hydre des hydres. Écoute.

— Du tout! Je me sauve.

— Voici ce que je lui dis dans mon improvisation à cette lèpre odieuse que l'on nomme un journal : je m'élève à la plus haute éloquence.

« Messieurs,

« J'aborde cette tribune pour protester
« contre la liberté illimitée de la presse :
« dussé-je périr sur l'échafaud, je m'élèverai
« contre les folliculaires qui..... »

— Jérôme! Jérôme, tu abuses de ma position.

— Attends la fin, ça vaut la peine d'être entendu. On n'a jamais mal mené les journalistes comme je le fais..... « Ces folliculaires qui ne respectent rien, qui se mettent volon-

tairement en dehors de la constitution, qui...... »

— Jérôme, veux-tu que je me fâche?

— Un peu de patience, tu vas voir le trait ; c'est adorable ; ça n'a jamais été dit..... « Ces folliculaires qui..... »

— Voilà que ça me part, prends garde à toi, Jérôme.

— Le trait seulement, le bouquet final, chouchoute ! C'est divin..... « Ces folliculaires que..... »

— Ah ! tu m'embêtes ! Le mot est lâché.

Le dialogue se terminait là ; Malvina était trop montée ; je me résignais, et me pelotonnant dans un coin du lit, j'y poursuivais mon improvisation d'une manière plus solitaire et moins bruyante.

VI

Les grands orateurs. — Le dîner parlementaire. — L'improvisation.

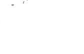
Pour me former au grand art oratoire, j'avais sous les yeux, au sein de la chambre d'alors, une foule de précieux modèles. Lequel suivre? Là commençaient mes incertitudes.

L'un portait un habit bleu, à boutons de métal, croisé jusqu'au menton : on eût dit de loin une cuirasse pressant une poitrine bien

développée. La tête avait un beau caractère, l'œil était vif et saillant, les traits réguliers, la lèvre sardonique, le front vaste, le crâne dégarni. On distinguait, dans cet ensemble, une puissance réelle, du sentiment, de la chaleur, en un mot les qualités de l'artiste. C'était, en effet, un grand artiste, plus passionné que convaincu, plus ardent que réfléchi, et se plaisant, à cause de la difficulté même, dans une situation sans issue. On ne pouvait rien entendre de plus beau et de plus abondant que sa parole, de plus sonore et de plus plein que le timbre de sa voix. La dignité du geste et la fierté du regard ajoutaient encore à ces moyens extérieurs une séduction irrésistible. Dans les jours heureux, personne ne se dérobait à l'influence de tant de dons réunis. Mais ce succès dépassait rarement la tribune : après avoir écouté, il ne fallait pas lire. Cette lave, une

fois figée, avait perdu les seules qualités qui lui fussent propres, l'éclat et le mouvement. La veille, on admirait cette éloquence en fusion; le lendemain, il était difficile de n'en pas remarquer les scories. Beaucoup de vague dans l'idée sous la pompe de l'expression, une dialectique plus brillante que solide, des arguments grêles sous un vêtement très ample, une habileté rare à tout mettre en question, unie à l'art de ne pas conclure : voilà de quoi se composait ce talent, l'un des plus achevés et des plus incomplets qu'ait vu éclore la tribune moderne. Il figurait en première ligne parmi les maîtres de l'art oratoire, et, quoique dans un camp opposé, je savais lui rendre cette justice.

Non loin de lui, quoique avec des formes plus lourdes, se tenait un tribun qui abusait un peu de son lorgnon comme maintien et comme moyen préparatoire Il portait égale-





ment l'habit boutonné, détail qui semble être commun à la famille des orateurs. Le front élevé et saillant, l'œil couvert par l'arcade sourcilière, le sinciput presque dépouillé, une physionomie qui ne manquait ni d'élévation ni de caractère, voilà sous quels traits principaux se révélait ce second tribun. Quant à sa parole, elle n'avait ni la même puissance ni la même grandeur. L'organe était pesant, la diction manquait d'élégance et de charme ; l'expression était juste, mais languissante et rarement choisie ; elle perdait en grâce ce qu'elle avait de trop en solidité. Ces défauts étaient compensés par plusieurs qualités. Sous cette écorce peu flexible, il était impossible de ne pas reconnaître un fond d'honnêteté, un accent de conviction véritablement estimables. Si la pensée se faisait jour avec quelque embarras, elle conservait néanmoins de l'enchaînement

et obéissait à un ordre méthodique, à une sobriété trop méconnue aujourd'hui. Dans ces conditions, l'orateur représentait, avec beaucoup de justesse, un parti qui compte plus sur l'influence des principes que sur les prestiges de la parole. Je n'étais pas des siens ; mais j'étais prêt à reconnaître la loyauté de ses vues et la sincérité de ses convictions.

Ces deux personnages écartés, je me rapprochais de mon terrain. C'était alors la première époque du talent le plus dithyrambique qui ait jamais abordé aucune tribune : je prends cette épithète dans la meilleure acception qu'elle puisse avoir. Platon avait banni les poëtes de sa république, sans se douter qu'il s'en bannissait lui-même, en sa qualité de poëte et de l'un des plus grands poëtes de l'antiquité. Quiconque aspire au mieux est poëte, car le mieux ici-bas est l'inconnu, l'i-





déal comme la poésie. On peut donc être à la fois un grand poëte et un grand orateur : il n'y a rien là-dedans qui s'exclue. Rien de plus noble, d'ailleurs, de plus heureux, comme coupe de visage, comme port, comme pose, que l'orateur dithyrambique et chevaleresque dont je veux parler ici. Ces avantages extérieurs entrent pour quelque chose dans un succès de tribune; ils le préparent et le complètent. Quand on y peut joindre la pureté de l'accent et de la voix, la grâce contenue du geste, le jeu animé de la physionomie, la parole n'a plus que peu d'efforts à faire pour s'emparer d'une assemblée. C'était le cas du poëte-orateur. Il ne s'en croyait pas moins obligé de déployer à la tribune toute la magnificence de son style et d'y apporter une prose colorée jusqu'à la recherche. A cette époque, il visait plus haut que la chambre et dépassait constamment le but.

Il lui restait à régler sa force, à modérer son essor, à se mettre au niveau des oreilles qui l'écoutaient. Mais c'est un beau défaut que cet excès de puissance : il est plus facile d'en médire que d'y atteindre.

Voici maintenant le contraste. Près de l'orateur qui tient à la main le rameau d'or de la poésie, éternellement renouvelé, voici l'orateur dogmatique qui sacrifie à la concision, presque à la sécheresse. A l'abondance inépuisable des images, à la période pleine de nombre et d'haleine ont succédé la phrase courte et martelée, la dialectique sobre et magistrale. Tout se dit avec poids, mesure et gravité ; tout procède par démonstrations doctorales, tranchantes, impératives. La tactique oratoire emprunte dès lors quelque chose à la férule du précepteur, la requête prend un air d'injonction, la prière même ressemble à une remontrance. Ce moyen est souvent heu-



reux : les assemblées se révoltent rarement quand on les morigène, surtout si le physique est assorti à l'emploi, si l'œil est austère et terne, si le geste et le visage sont anguleux, si l'organe est vibrant et assuré. Rien ne réussit mieux qu'une volonté qui s'impose et semble refuser le débat. Si à la morgue de la pensée s'unit quelque bonheur dans l'expression, il est rare que les grandes assemblées résistent à cet ensemble de moyens : l'éloquence dogmatique est de toutes la plus sûre comme effet, la plus aisée comme pratique. Il est rare que l'on ne fasse pas passer chez les autres la confiance que l'on a en soi-même, quand cette confiance éclate en toute occasion et ne se dément jamais.

Cependant, ce genre de triomphe ne pouvait pas m'aller ; mes instincts me portaient ailleurs. Un autre orateur de premier ordre existait à la chambre, et c'était celui-là que

je devais prendre pour modèle. Il faut dire que je ne pouvais me lasser d'admirer l'essor rapide qu'il avait pris. Pour conquérir une grande situation parlementaire, il avait dû lutter contre des obstacles de nature, contre son organe, contre sa taille, contre un extérieur peu avantageux. Les hommes qui occupaient la tribune avec éclat avaient sur lui cette supériorité de la prestance et de la voix. Il avait fallu les vaincre par la dextérité de la parole, la fécondité des ressources, la souplesse du talent : c'était là mon idole, le maître de mon choix. Chaque fois qu'il gravissait la rampe de marbre, je me recueillais comme un homme qui va écouter une leçon. Il faut lui rendre cette justice qu'il n'y épargnait pas les heures, et que j'avais tout le temps nécessaire pour me pénétrer de sa manière et m'inspirer de ses procédés. Ce qui me plaisait en lui, c'est qu'il prenait une

question au berceau, et ne la quittait qu'après l'avoir épuisée. Il supposait toujours (et Dieu sait avec quel à-propos!) que la chambre ignore jusqu'au premier mot des choses : cela indiquait une profonde étude du cœur humain. Grâce à lui, je faillis comprendre la question d'Orient: un discours de plus, et je mordais au problème. Malheureusement, je demeurai avec quatre heures de leçon ; ce n'était point assez. Mais ce qui m'est resté de la question d'Orient, je le dois à l'orateur qui m'a servi d'étoile. Par ses soins, j'ai appris qu'il existe sur le Bosphore une ville qui se nomme Constantinople, et que les Turcs y sont en majorité. C'est là incontestablement une notion très essentielle en tout état de cause. Encore quelques efforts, et j'aurais su ce qu'est l'Égypte, ce qu'est la Syrie, pays célèbres dans l'antiquité. Le temps m'a manqué pour cette éducation parlementaire et ce

cours d'histoire. Seulement, rien n'effacera de mon souvenir les impressions que m'a laissées l'éloquence du plus éveillé, du plus alerte, du plus fécond de nos orateurs, son ingénieuse manière d'exposer et de raconter, la ductilité, l'élégance de son langage, enfin une érudition historique qui n'est jamais à bout de ressources ni de rapprochements.

J'avais donc, après quelque hésitation, trouvé un modèle oratoire ; il ne me restait plus qu'à travailler là-dessus. Une autre difficulté subsistait, celle de connaître à fond les locutions qui avaient alors la vogue. J'avais remarqué, en effet, que la chambre change de temps en temps de technologie, et adopte certaines expressions, certains mots pour leur donner une popularité triomphante :

— Voyons, me disais-je, mettons la main sur le substantif à succès, sur l'épithète accréditée. Disons, par exemple :

« Je dois à *mon pays* la vérité, et je la dis à « *mon pays : mon pays* a droit à la vérité ; je « dirai la vérité à *mon pays.* »

Pendant que je me livrais à cet exercice technologique, Oscar était à mes côtés, dans mon cabinet. C'était un garçon de bon conseil, malgré sa scélératesse profonde.

—Qu'en penses-tu? lui dis-je. Ne trouves-tu pas que cela remplit parfaitement la bouche: *mon pays?*

—J'aimerais autant: *ma payse*, répliqua le peintre ordinaire de S. M. C'est plus anacréontique.

— Mauvais plaisant ! il me semble que cela fait bien, *mon pays !* Le cabinet le dit ; l'opposition le dit ; tout le monde le dit.

— Alors c'est le pays de tout le monde, et le *mon* est de trop.

— Oscar, je vois ce que c'est : tu préfères

ce pays-ci. Ça été employé dans des Premiers-Paris. *Ce pays-ci !* va pour *ce pays-ci !*

— Pas plus que *ce pays-là !*

— Alors, Oscar, nous nous rabattrons sur *les hommes et les choses*. Voilà qui ne manque jamais son effet, *les hommes et les choses !* c'est compréhensif; c'est philosophique; c'est synthétique; ça doit t'aller.

— Merci ! je sors d'en prendre, répliqua le rapin avec humeur.

— Pas même *les hommes et les choses*, Oscar ! tu es difficile ! Et la *haute* indépendance, les *hautes* lumières, la *haute* sagacité ? tu repousses également ces *hautes* expressions de *haut* goût parlementaire.

— J'aime mieux le *flou*, le *poncif* et tout l'argot des ateliers : ça me connaît du moins.

Décidément le peintre ordinaire de S. M. y mettait de la mauvaise volonté ; il ne voulait pas m'aider dans mes recherches ora-

toires. Je poursuivis seul mon étude. Ce travail, d'ailleurs, fut bientôt interrompu par des lettres désespérées qui me parvinrent de l'arrondissement. Non seulement on me demandait un discours, mais on m'imposait un sujet. Il n'était plus question désormais ni de la liberté illimitée de la presse et des écarts des folliculaires, ni de *mon pays* ou de *ce pays-ci*, ni *des hommes et des choses*, ni de rien de semblable. Le gouvernement venait de présenter un projet de loi qui, entre autres articles, dégrevait les fromages étrangers. On devine quel cri de détresse avaient poussé les fromages de l'arrondissement. C'était un deuil général dans la montagne ; les bestiaux se lamentaient ; les populations parlaient de marcher sur la capitale. Il n'y avait pas à balancer ; il fallait prendre la parole contre les produits caséeux de l'étranger et empêcher qu'ils ne souillassent le territoire.

Pendant mon noviciat parlementaire, j'avais pu remarquer que plusieurs députés, assez médiocres d'ailleurs, parvenaient à se faire une petite clientèle de collègues, à l'aide d'invitations lancées à propos. Le député qui perche à Paris ne craint nullement les dîners en ville, surtout quand ces dîners ne sont pas sans façon ; il n'a aucune répugnance pour les babas et le punch, même quand ils se compliquent de contredanses. Plus d'un membre des centres a fait ainsi son chemin dans la chambre par des galas, des ambigus et des réunions dansantes auxquelles il convie soit ses voisins sur les bancs, soit les membres de son bureau. C'est un moyen d'influence fort en usage, surtout à la veille des renouvellements mensuels.

Je résolus de le mettre au service du fromage français et de mon début oratoire. J'étais sûr de me ménager ainsi trois ou

quatre voix pour saluer mon improvisation d'un : *très bien!* et de me composer un petit noyau d'auditeurs reconnaissants et polis. Il fut donc décidé que nous donnerions un grand dîner: j'avais jeté les yeux sur douze collègues d'un estomac résolu, en y joignant quelques notabilités des centres. La princesse palatine, attachée plus que jamais à mon char, devait aider madame Paturot à faire les honneurs du repas et de la soirée : elle avait promis, en outre, d'amener le feld-maréchal Tapanowich en grand uniforme. Mon triomphe allait être complet, et le Tartare devait y figurer en vaincu. Aussi n'épargnâmes-nous rien pour que cette fête laissât des souvenirs dans la mémoire des convives. Tout ce que le luxe du service peut comporter de raffinements fut prodigué en cette occasion : les pièces les plus rares, les vins les plus exquis furent rassemblés avec un soin

particulier. Rien que de délicat et de choisi ne devait paraître sur ma table; chaque mets allait être la dernière expression, le mot final de la science. Je ne m'adressai pas à un cuisinier; je pris un artiste. Oscar et lui arrêtèrent le menu. C'était un repas à barbe, un festin chevelu: je le vis bien à l'addition.

Au jour et à l'heure dits, mes convives arrivèrent, et je les présentai successivement à Malvina :

— Madame Paturot, lui disais-je, voici le célèbre général ***, qui extermine périodiquement les Bédouins de l'Afrique. C'est un guerrier dont *mon pays* doit être fier.

— Certainement, répondait Malvina : à preuve qu'il a soulevé le Kader à la force du poignet : ça indique du nerf.

— Madame Paturot, ajoutais-je en lui présentant un deuxième collègue, voici M.*** Il a l'honneur d'être en butte aux railleries des

folliculaires, parce qu'il a fabriqué dans sa première jeunesse le satin et le gros de Naples, les unis et les façonnés. Ce n'en est pas moins un homme qui honore *mon pays* en général et la soierie française en particulier.

— Au fait, répliquait Malvina, c'est délicat la soie; c'est un commerce bon genre. J'y aurais volontiers mordu.

— Madame Paturot, reprenais-je en faisant une troisième présentation, voici M*** un député du plus grand mérite, quoique généralement inconnu. Il culotte en rouge la troupe de *mon pays*.

— Des culottes! s'écriait Malvina avec enthousiasme, ça me connaît; je couvre cet article de mon estime.

Les présentations se succédaient ainsi : un poëte tragique, un colonel de la garde nationale, un banquier que les folliculaires ont

souvent attaqué dans l'un de ses organes, enfin mon mentor parlementaire, entrèrent successivement. Bientôt la compagnie fut au complet, et l'on passa dans la salle à manger. Les choses s'y passèrent très convenablement : tout était merveilleux, cuit à point et d'une délicatesse rare ; les vins furent appréciés surtout par de véritables connaisseurs. Au dessert, j'avais conquis bien des suffrages : le feld-maréchal, dépouillant ses rancunes, jetait sur moi des regards tendres et enluminés ; la princesse palatine tenait tête à ses voisins ; Malvina avait retrouvé sa verve et son caquet d'autrefois. Quant à mes collègues, après avoir gardé quelque réserve, ils finirent par nous donner le spectacle d'un peu d'abandon, assez peu parlementaire ; enfin tout alla au mieux.

Désormais, je pouvais risquer la grande entreprise : j'avais un parti. Je préparai mon

improvisation et l'appris par cœur; puis, pour tout prévoir, je mis le manuscrit dans ma poche. C'était une planche de salut pour un cas extrême : on va voir que la précaution n'était pas inutile. Le projet de loi contre lequel j'allais parler était presque sans intérêt pour la chambre; aucune émotion ne s'y attachait. Aussi les discours se succèdaient-ils au milieu de conversations bruyantes. Ce fut au plus fort de la confusion que je demandai la parole, et, que, prenant mon courage à deux mains, j'escaladai la tribune. Un verre d'eau était à ma droite, je l'avalai machinalement, après quoi, en cherchant à assurer ma voix, je commençai :

« Messieurs, dis-je, je viens parler à mon « pays d'une industrie qui l'intéresse très « vivement, celle des fromages... »

A ce mot, un éclat de rire bruyant s'éleva du sein de l'assemblée; le public, les messa-

gers d'état, les journalistes, les huissiers même prirent part à l'hilarité générale. C'était un beau et unanime succès. Je voulus continuer, impossible. Les explosions de rires étouffaient ma voix, et une pluie de quolibets venait m'assaillir de tous les côtés. Enfin, de guerre lasse, je quittai la tribune; mais, par une inspiration de génie, je portai la main à ma poche et en tirai mon discours pour le remettre au sténographe du *Moniteur*.

Cette idée lumineuse me sauva ; le lendemain, mon plaidoyer pour les fromages figurait dans le *Moniteur* sur cinq grandes colonnes, assaisonnées de *sensation* et de *très bien* qui leur donnaient un caractère triomphant. L'arrondissement fut battu, mais cette défaite eut pour moi tous les caractères d'une grande victoire. Ce fut ainsi que je gagnai à la tribune ma bataille d'Austerlitz.

VII

L'espionne russe. — L'emprunt forcé — La maison moyen âge. — Une crise ministérielle.

Depuis que j'étais arrivé aux honneurs de la députation, mes relations avec la princesse Flibustofskoï avaient pris un caractère inquiétant. La palatine ne pouvait plus se passer de moi; quand je lui manquais, elle envoyait à ma recherche. Elle était jalouse de tout, de mes commettants, de ma femme, même de mes travaux parlementaires. Il fallait lui rendre

compte des moindres démarches, de mes ennuis et de mes joies, de mes rapports avec mes collègues, de mes entretiens avec les ministres. Sur ce dernier point, elle était intolérable : si par malheur la mémoire me servait mal, elle me pressait de questions, elle me faisait subir un interrogatoire.

— D'où venez-vous donc? me disait-elle avec un air boudeur qui lui allait à ravir. Vous vous gâtez, Jérôme! Une visite à dix heures du soir! c'est le prendre à l'aise, monsieur!

— Palsambleu! Catinka, excuse-moi, répondais-je avec un air tout à fait Lauzun; c'est le ministre *** qui ne voulait plus me laisser aller.

— Ah! vous venez de chez le ministre ***, ajoutait ma belle avec des hochements de tête accusateurs.

— Oui, ma charmante, oui, de chez le mi-



nistre : nous étions là douze collègues, en petit comité, un couvert de choix. Les choses se sont admirablement passées. Il s'agissait de ramener trois votes qui branlaient au manche. Ça été enlevé : ce diable de *** est si habile !

— Vous ne dites pas tout, Jérôme ! On le connaît, votre ministre ; on sait quels sont ses moyens d'influence.

— Allons, ne vas-tu pas maintenant être jalouse, Catinka ! C'est ridicule, parole d'honneur, ajoutais-je en lui prenant la main.

— Pas de familiarités, monsieur ! Un ministre qui protége le corps du ballet, voilà de belles connaissances ! Et c'est à cela qu'on nous sacrifie, s'écriait-elle en fondant très naturellement en larmes.

Je n'ai jamais compris le don que possèdent les femmes de changer leurs yeux en fon-

taines, et ce spectacle m'a toujours ému. La beauté y gagne, et le sentiment n'y perd rien.

— Mais, ma divine, lui disais-je, il n'y a pas le moindre bon sens à sangloter ainsi. Tu es toujours ma princesse, ma seule et unique palatine; tu es mon trésor et ma joie, mon diamant et ma perle, mon Andalouse au teint coloré.

Je prodiguais les tendresses sur ce ton, j'épuisais mes réminiscences en poésie chevelue; mais rien n'y faisait.

— Jérôme! Jérôme! murmurait la princesse en lâchant de nouveau les écluses de ses yeux, vous vous perdrez avec vos ministres! Ce sont des libertins, des coureurs!

— Mais non, mon adorable, on a été sage ce soir, très sage! Pas une gaudriole, pas un mot pour rire! Nous avons fait de la haute politique, voilà tout.

— Oui, c'est toujours votre excuse! De la politique de coulisses, n'est-ce pas?

— De la très haute politique, Catinka! Question d'Orient, tout ce qu'il y a de plus compliqué et de plus grave. Il paraît qu'il se passe de terribles choses là-bas.

— Chansons que tout cela! Vous cherchez à me donner le change, Jérôme.

— Du tout, charmante, c'est la vérité pure! Le jeune Grand-Turc se conduit mal; les bimbachis et les topbachis ne sont pas pour nous ce qu'ils devraient être; il y a aussi un kaïmakan qui s'émancipe et un capitan-pacha qui fait des siennes. L'ambassadeur russe n'est pas étranger à ce mic-mac, et l'horizon se couvre généralement de nuages. Tout cela donne à réfléchir à notre premier ministre.

— Défaites pures! Quand vous arrangez un conte, tâchez au moins qu'il soit vraisem-

blable, monsieur! bimbachis, topbachis, kaïmakans, qu'est-ce que tout ce jargon?

— Suffit, je m'entends, mon trésor; c'est le langage de la haute diplomatie; ça nous connaît. Toujours est-il qu'on lui a posé un ultimatum à ce jeune Grand-Turc; et, s'il ne l'accepte pas, notre ambassadeur quittera Constantinople. Ils n'ont qu'à bien se tenir les bimbachis! Je ne donnerais pas 50 centimes des kaïmakans dans l'état des choses!

Quand une fois j'étais lancé sur ce chapitre, je ne m'arrêtais plus; il n'y a rien qui aide à l'improvisation comme de parler de choses que l'on ne comprend pas. Je voyais d'ailleurs peu à peu ma princesse s'adoucir, se calmer; la glace se fondait sous l'ardeur de ma parole; les larmes tarissaient, l'œil s'animait, les joues reprenaient leurs couleurs, les lèvres leur sourire. Ce retour avait lieu par gradations, par nuances, jusqu'à ce que, laissant

tomber sa belle tête sur mon épaule, Catinka proclamât elle-même mon triomphe :

—Allons, disait-elle, mauvais sujet, approchez-vous, que l'on vous pardonne !

Cependant, je dois l'avouer, malgré la passion effrénée dont j'étais l'objet, mes relations avec la palatine ne se continuaient qu'à titre onéreux. L'empereur Nicolas n'avait pas voulu se départir de ses rigueurs ; quand il sut qu'une Flibustofskoï s'affichait avec un membre de la chambre des députés de France, sa colère ne connut plus de bornes ; il fit placer les trois cent vingt-deux mille moutons de la princesse sous un séquestre provisoire, ce qui changeait du tout au tout la situation civile de ces animaux. Mon gage diminuait ainsi de solidité, les hypothèques de l'empereur primant toutes les autres. Peu à peu pourtant la créance s'était accrue. De vingt mille francs en vingt mille francs, nous étions arrivés au

chiffre de cent soixante mille, ce qui ne laissait pas que de faire à ma fortune une brèche considérable. La conduite du feld-maréchal Tapanowich était d'ailleurs fort inégale à mon égard. Quand la palatine venait de pratiquer une saignée à mon coffre-fort, le visage du Tartare demeurait pendant quinze jours à l'état d'épanouissement; mais à mesure que les fonds baissaient, les façons devenaient plus rudes et les regards plus farouches. Pendant le dernier billet de mille francs, le pandour était intolérable : vingt fois j'eus l'envie de lui demander une explication.

La princesse intervenait alors et me racontait des scènes de la vie moscovite : c'était d'un dramatique achevé. La pauvre créature, pour avoir désobéi à l'empereur, était condamnée à avoir toute sa vie auprès d'elle ce feld-maréchal de malheur : il répondait d'elle corps pour corps aux autorités russes. Quand

il était plus sombre, c'est que les ordres venus de Russie étaient plus rigoureux; quand il s'humanisait, c'est que la famille de la princesse avait intercédé auprès du czar et espérait obtenir sa grâce. Ces phases heureuses et malheureuses se succédaient de telle sorte que je croyais chaque jour tenir les 322,000 bêtes à laine qui devaient me désintéresser de mes avances; mais, à mesure que j'avançais la main pour saisir mon gage, le cruel empereur fulminait un nouvel ukase qui maintenait ce troupeau sous la dépendance politique de la couronne. Les moutons étaient tondus pour le compte de l'état, et moi je l'étais de plus en plus par la princesse. Quelques soupçons douloureux commençaient à m'assaillir; mais qu'y faire? Envoyez donc un huissier exécuter une saisie mobilière sur les bords fortunés du Don!

D'autres embarras venaient s'ajouter à ce-

lui-là. La maison moyen âge était achevée : l'architecte chevelu avait conduit les travaux avec une rapidité prodigieuse. Le bâtiment était souverainement ridicule ; l'artiste y avait prodigué les flèches, les clochetons, les cristallisations extérieures. Les fenêtres à ogives juraient avec les tons neufs de l'édifice, avec la blancheur de la façade. Cela constituait, dans l'ensemble, une pasquinade du plus mauvais goût, une réminiscence sans grâce. Cependant l'architecte semblait triompher dans sa barbe : il contemplait son œuvre avec le ravissement et l'extase de la paternité.

— Pâques - Dieu ! s'écriait-il, que voilà donc un monument bien réussi ! comme c'est ça ! par saint Pancrace, comme c'est ça !

— Monsieur, lui répondis-je, en essayant de l'arracher à sa contemplation, il faudra réunir les comptes des fournisseurs, afin de savoir à quel prix la construction me revient.

— Non, Pâques-Dieu ! on n'a jamais attrapé l'ogive *rutilante* à ce dégré! c'est mieux que les originaux! Monsieur Paturot, dit-il en se retournant de mon côté, j'aurais eu à loger un premier syndic que je n'aurais pas fait de la meilleure besogne ; vous respirerez par la plus belle ogive que le compas humain ait jamais tracée! Heureux mortel !

— Mais, monsieur...

— On cite la maison de l'argentier de Bourges, la tour de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, les Thermes de Julien : voici qui efface tout, monsieur. Pâques-Dieu ! comme ces balustres sont d'un bon effet !

J'eus toutes les peines du monde à ramener l'artiste enthousiaste à des idées plus positives. Nous rassemblâmes les divers mémoires, afin d'avoir le chiffre exact du total. En avances de diverses natures, j'avais déboursé plus de 400 mille francs, et il restait dû, à droite et

à gauche, plus de 150 mille francs. Une maison fort incommode, fort étroite, fort mal distribuée, m'allait donc coûter 600 mille francs environ. Le devis primitif ne s'élevait qu'à 200 mille ; mais, en fait de construction, on ne sait jamais où l'on va, et avec l'art chevelu moins qu'avec l'art méthodique. J'avais une maison à moi et un magasin entièrement neuf : ma caisse, en revanche, renfermait 600 mille francs de moins. C'était un rude coup de lancette.

Un moment je crus que la Providence m'envoyait une compensation inespérée. Des rumeurs sourdes circulaient depuis quelque temps sur les bancs de la chambre ; on s'y formait par groupes, on chuchottait çà et là dans les couloirs, on se livrait sur divers points à des entretiens animés. Tout ce manége m'inquiétait peu ; j'avais la conscience trop tranquille pour que rien ne vînt troubler mon horizon

parlementaire. L'œil fixé sur le banc des ministres, je votais comme eux, applaudissais comme eux, murmurais comme eux. Les voyais-je heureux, j'étais heureux ; tristes, j'étais triste. J'avais pris des habitudes régulières d'obéissance et de dévouement; c'était devenu une partie de mon être, de ma vie. Du reste, je marchais seul désormais ; je n'avais plus besoin ni de conseils ni de leçons. Il y avait à cela le double avantage d'émanciper ostensiblement mon libre arbitre et d'éviter les articulations du dangereux voisin qui avait éclairé mes débuts. Je jouissais depuis lors d'une entière sécurité et, dans le cercle de mon joug volontaire, d'une certaine indépendance.

Aussi grande fut ma surprise lorsqu'arrivé à la chambre d'assez bonne heure, je me vis un jour abordé par mon ancien moniteur d'une manière mystérieuse.

— Mon collègue, me dit-il, pouvez-vous

m'accorder quelques minutes d'entretien? J'ai à vous parler d'un objet qui vous intéresse.

— Volontiers, lui dis-je, surpris de son air discret et énigmatique.

— Venez, ajouta-t-il.

Il m'entraîna hors de la salle des séances, et me conduisit dans l'un des bureaux alors désert.

— Mon collègue, me dit-il en entrant en matière, je vais vous faire une proposition qui vous paraîtra singulière. Voulez-vous passer avec nous dans les rangs de l'opposition?

Je reculai de quelques pas, comme si j'avais posé le pied sur une couleuvre.

— De l'opposition? lui dis-je.

— Ne vous épouvantez pas, répliqua-t-il, c'est de l'opposition, si l'on veut, de l'opposition dans un but donné.

Loin de me satisfaire, cette explication me

blessa ; je fis de vains efforts pour me contenir :

— Pour qui me prenez-vous? lui dis-je ; moi, Paturot, de l'opposition ! Mais c'est un piége que vous voulez me tendre, mon collègue ; c'est une épreuve que vous voulez me faire subir. Ah ! c'est indigne.

— Non, monsieur Paturot, c'est sérieusement que je vous parle. Le mot d'opposition vous effraye, je le vois ; il ne s'agit que de s'expliquer.

Mon interlocuteur entra alors dans les détails. Une fraction de la majorité allait se séparer du ministère sur une question donnée. Le choix du prétexte importait peu ; le point essentiel était de battre le cabinet, afin de recueillir l'héritage des portefeuilles. Quarante députés environ étaient du complot : leur déplacement laissait le parti ministériel en minorité, et conduisait infailliblement à ce

que l'on nomme, dans la langue politique, une crise. A mesure que mon collègue me déroulait ainsi son plan, je me prenais à réfléchir sur cette combinaison singulière qui mettait la tactique à la place de la conviction, et faisait, des plus hautes fonctions de l'état, l'objet d'un siége en règle. Je n'étais pas un esprit à scrupules, et pourtant ma candeur se révolta à cette confidence : ma figure devait exprimer ce sentiment, car mon interlocuteur ajouta :

—Eh bien ! mon collègue, vous n'approuvez donc pas notre plan de campagne? Avec quelques voix de plus, il est pourtant infaillible, et l'on a compté sur votre concours.

— C'est trop d'honneur que l'on m'a fait.

— Écoutez, monsieur Paturot, je vois qu'il faut aller rondement avec vous. Voici toute l'affaire : Le ministère ne peut pas résister; vous lui conserveriez une boule de plus que

cela ne le sauverait pas. Vous voulez demeurer du parti ministériel : cela part d'un bon sentiment ; vous y serez fidèle. Seulement, au lieu d'être du parti ministériel qui s'en va, vous serez du parti ministériel qui arrive. Voilà toute la différence.

— Ceci me semble une subtilité, monsieur.

— Non ; c'est seulement une prévision. La liste du nouveau ministère est faite ; la voici.

Et il me la présenta :

— Vous le voyez ; rien que des membres de la majorité, de vos collègues, de vos amis, de ceux qui votent avec vous. Écoutez, monsieur Paturot, le nouveau cabinet est dans l'intention de créer une place de secrétaire d'état par chaque ministère. C'est vingt mille francs par an. Je suis assuré que l'un d'eux pense à vous pour ces importantes fonctions.

— Ah ! collègue...

— C'est un détail dans lequel je n'aurais

pas voulu entrer afin de ménager votre délicatesse ; mais vous m'y forcez. Maintenant je vous laisse.

Le Parthe en me quittant m'avait lancé son trait ; je ne fus pas longtemps à en ressentir la blessure :

— Sous-secrétaire d'état, me disais-je, sous-secrétaire d'état, toi Paturot ! oh ! oh !

Je fus vaincu ; j'entrai dans la ligue. Une occasion s'offrit pour voter contre le ministère, j'obéis à la fatalité. L'amertume et l'espoir dans l'âme, je déposai une boule noire. C'était la première fois que je me trouvais dans ces conditions de révolte. Aussi en éprouvai-je un long remords. Le scrutin fut hostile, la crise eut lieu ; le ministère de la ligue entra en possession des portefeuilles. Il n'y eut qu'un point du programme qui ne fut pas tenu, c'était celui qui me concernait. Évidemment on m'avait joué.

J'en fus vengé : le cabinet enfanté par un complot ne dura que quelques semaines. Les vainqueurs, une fois maîtres du champ de bataille, se prirent de querelle pour le partage du butin, et eurent le bon esprit de s'anéantir les uns les autres. Le tour avait manqué ; c'était à refaire. Mais n'anticipons pas sur l'événement.

VIII

Les plaisirs d'un ministre.

Pendant le peu de jours que dura le cabinet nouveau, j'eus pourtant une sorte de position officielle. L'un des ministres m'honorait particulièrement de son amitié et j'étais admis chez lui à toute heure. Je m'y rendais souvent avec l'espoir qu'on me tiendrait parole et que le titre de sous-secrétaire d'état couronnerait enfin le vœu d'une ambition légitime. Mon ami le ministre y apportait de la bonne vo-

lonté, mais il n'occupait malheureusement qu'un rang secondaire dans le cabinet; son poste était l'un de ceux que l'on désigne sous le nom de *petits portefeuilles*. Tous les jours il devait saisir le conseil de ma demande, et chaque fois des questions majeures et imprévues venaient l'en empêcher. Tantôt c'était la Turquie dont il fallait s'occuper ; tantôt le télégraphe signalait une crise espagnole, et tout s'effaçait devant un pareil souci ; enfin de délai en délai et de crise en crise, je voyais mon sous-secrétariat fuir devant moi comme une ombre. Je vouais alors aux dieux infernaux l'Espagne et la Turquie, mais mon humeur ne réparait rien.

Mon ami le ministre était une de ces bonnes natures d'hommes plus propres à la vie de ménage qu'à la carrière politique. Malgré lui, on l'avait porté aux honneurs en le forçant à croire qu'il en avait le génie. Un jour

que l'on manquait d'un nom pour compléter une combinaison, le sien s'était trouvé là et on en avait disposé, sauf à le prévenir quand la chose serait conclue. Hélas ! mon illustre ami n'avait rien de ce qui constitue les grands politiques, ni le talent, ni la figure, ni l'encolure. Son éloquence n'allait guère au delà des choses qu'il comprenait, et la liste n'en était pas longue. J'ignore comment il a pu vivre en paix avec la question d'Orient, cet écueil des cerveaux les plus forts ; je doute qu'il ait jamais rien compris à l'équilibre européen et au droit de visite. Eh bien ! il s'en tirait très convenablement, et plus d'une fois je l'ai entendu citer comme un excellent ministre. Il faut croire alors que la position n'est pas difficile à tenir et qu'on y suffit avec peu d'étoffe. L'institution est ainsi organisée, qu'un ministère pourrait marcher sans ministre. Cela s'est vu plus d'une fois.

Il est aisé de se rendre compte de ce phénomène. Tout est immuable dans un ministère, excepté le ministre. Le concierge salue légèrement celui qui part, profondément celui qui arrive : il n'y a rien de changé dans l'hôtel, si ce n'est un visage. Le cuisinier préparera le dîner pour le nouveau comme pour l'ancien ; le maître d'hôtel ordonnera le service sans s'inquiéter de la révolution des portefeuilles ; le sommelier n'en sera point frappé dans sa cave, ni l'huissier dans son frac noir. Seulement tout ce monde s'efforcera de remplir les devoirs de l'hospitalité vis-à-vis de l'intrus qui se permet de venir passer quelques mois dans un immeuble de l'état, coucher sur les matelas officiels et se servir de la vaisselle administrative. C'est hardi de sa part ; mais on se prête à l'expérience. Les bureaux, de leur côté, ne semblent ni émus, ni troublés dans leur marche ; ils sont le len-

demain ce qu'ils étaient la veille. Dans cette situation tout l'avantage leur reste ; ils ont la clef des affaires, et le ministre n'en sait pas encore le premier mot ; ils sont stables, et lui fragile ; ils restent, et il passe.

Cependant mon ami le ministre était le plus occupé des hommes : j'avais beau arriver à l'hôtel à tout instant du jour, je ne pouvais pas en jouir.

— Venez demain à dix heures, me disait-il, nous causerons de votre affaire.

J'arrivais à l'heure désignée : ô désappointement ! l'antichambre était encombrée, le ministre donnait audience. Comme député, je forçais la consigne et arrivais jusqu'au cabinet. L'excellence venait au devant de moi :

— Mille excuses, mon cher; mais, vous le voyez, nous n'avons pas un instant pour les amis. Passez chez ma femme, je suis à vous

dans quelques minutes. Le temps de déblayer tous ces importuns : c'est à en mourir.

J'obéissais ; je passais chez les dames de la maison que mes longues visites devaient fatiguer. Une heure, deux heures s'écoulaient, mon ami le ministre n'arrivait pas. Las d'attendre, je reparaissais chez lui.

— Que voulez-vous, mon cher, nous sommes esclaves, s'écriait-il en me montrant un amas de paperasses ; trois cents signatures à donner. On nous prend pour des automates. Trois cents ! les chefs de division ne me feront pas grâce d'une.

En parlant ainsi, mon ami le ministre signait au hasard et sans jeter les yeux sur les pièces :

— Voilà notre vie pourtant : tous les deux jours c'est à recommencer... J'en ai la crampe dans les doigts... Joli métier que nous faisons !... autant vaudrait des machines à pa-

raphes... Prenez donc un journal, mon cher; dans un moment je suis à vous.

Ces phrases, qu'il me jetait ainsi, étaient entrecoupées d'énormes soupirs et de signatures données. Il faut croire que cet exercice fortifie les muscles du métacarpe, et qu'il y a pour toute profession des grâces d'état; car je n'ai jamais rien vu de plus expéditif que la main de mon ministre. Des monceaux de papier disparaissaient comme par enchantement: c'était un magnifique champ de bataille. Il est vrai qu'en véritable homme d'état, mon ami signait d'une façon parfaitement illisible, et qu'il ne se croyait pas obligé de prodiguer son nom en entier. Il en réservait pour lui trois ou quatre lettres et se dessaisissait du reste en faveur de ses administrés. C'était du luxe; d'autres se montrent plus avares. Du reste, il eût été indiscret de lui demander compte de ce qu'il expédiait de

la sorte; ses fonctions n'allaient peut-être pas jusque-là. Lire, c'est aggraver sa responsabilité; ne pas lire, c'est se ménager une excuse. Pour faire la chose en conscience, il faudrait d'ailleurs plus de temps et d'attention qu'un ministre n'en peut donner.

Après les signatures, je croyais en être quitte, quand les chefs de division se présentèrent à l'ordre : il s'agissait de conférer sur les points les plus importants du travail de la journée :

— Encore un ennui, mon cher, me dit mon ami le ministre. Ces gens-là font ce qu'ils veulent, et ils ne nous épargnent pas la mystification de nous consulter. Il y a de quoi se pendre à une espagnolette.

— Envoyez-les à tous les diables! N'êtes-vous pas le maître, après tout?

— Oui, le maître, mon cher, mais à la

condition de ne jamais commander trop haut. Peste ! comme vous y allez !

Il fallut encore essuyer le passage des chefs de divisions : enfin ils partirent et je respirai. Je crus que mon ami allait m'appartenir et que je pourrais causer tranquillement de mon affaire, quand on annonça un député du centre gauche. A ce nom, le ministre se leva pour aller recevoir avec empressement le nouveau visiteur :

— Ah ça ! et moi, lui dis-je.

— Vous, mon cher, vous êtes un intime ; mais celui-ci est un député sur la limite, un vote chancelant. On se doit tout entier à cette nuance ; c'est l'appoint du cabinet. Attendez-moi seulement un quart d'heure ; je vais voir ce qu'il veut.

Et de nouveau je restai seul à réfléchir. Vraiment, plus je voyais de près l'officine ministérielle, moins le poste me semblait dé-

sirable. Il en est des grandeurs comme des paillettes et oripeaux du théâtre : il ne faut pas les regarder à la clarté du jour ; cela paraît mesquin et misérable. Depuis cinq heures environ, mon ami le ministre n'avait pu, malgré toute sa bonne volonté, m'accorder un moment d'intimité. Faut-il le dire? la mauvaise humeur me gagna ; évidemment on abusait de ma bonhomie. Les solliciteurs, les chefs de divisions, les signatures, le député du centre gauche, tout avait eu le pas sur moi ; les importuns et les importants passaient avant l'ami. J'étais un homme trop sûr pour qu'on songeât à me ménager.

Cette pensée m'exaspéra : je me doutais bien qu'en politique comme ailleurs, la meilleure tactique est de se faire craindre ; mais ne fait pas qui veut un pareil calcul. Cependant, quand mon ami le ministre rentra, j'avais du levain sur le cœur et une

pointe de révolte dans la tête. Il dut s'en apercevoir, car il vint vers moi, animé de son plus aimable sourire :

— Mille excuses, mon cher; maintenant je suis tout à vous.

Cette affabilité me désarma; je rendis effusion pour effusion, bonne grâce pour bonne grâce; après quoi je crus qu'il était temps d'en venir à l'objet intéressé de ma visite :

— Voici ce que c'est, mon ami, lui dis-je. Il s'agit...

A ce moment la porte s'ouvrit, et un aide de camp entra en grande tenue :

— M. le ministre, dit-il, le roi désire que vous passiez au château pour conférer sur un objet important.

— Monsieur, cela suffit; je vais me rendre aux ordres de S. M.

L'aide de camp sortit et j'avais en per-

spective un nouveau délai. Cette fois, je n'y tins plus :

— Ah ça! dis-je à mon puissant ami, ceci ressemble beaucoup à une mystification. Comment dois-je le prendre?

— Ne m'en parlez pas, mon cher; je n'y tiens plus. Il est des moments où j'enverrais le poste à tous les diables. Les esclaves sont plus libres que nous; le nègre n'a qu'un maître, et nous en avons mille.

— Cela n'empêche pas, mon bon ami, que vous ne me promeniez depuis six heures consécutives. J'en ai assez, voyez-vous; je me révolte.

— Mon cher, me dit le ministre avec une voix attendrie, ne m'en veuillez pas; vous ignorez les déboires de notre existence. Chaque jour nous traînons cette chaîne et nous portons cette croix. On fait ici ce que l'on ne veut pas faire; ce qu'on voudrait faire on ne

le peut pas. Comme tous les hommes d'une ambition naïve, vous avez quelquefois jeté des yeux de convoitise sur un portefeuille; vous vous êtes dit : — Dieu ! si j'arrivais là, quel bien je ferais ! Mon pauvre Paturot, que le ciel détourne de vous ce calice! On a quatre-vingt mille francs par an et dix mille francs d'installation; mais que de coups d'épingle il faut supporter ! Ah ! vous croyez qu'un ministre est un petit souverain qui dispose, comme il le veut, de son temps et de ses faveurs. Eh bien ! mon ami, écoutez-moi :

IX

Confession d'un ministre.

« Vous savez, continua l'excellence, que je n'ai pas désiré ce poste éminent. J'étais né pour une vie modeste; mes goûts n'allaient pas au delà. Cependant, comme un autre, j'avais des illusions. Quand j'envisageais le rôle d'un ministre, je l'entourais de quelque grandeur, j'y attachais une certaine puissance. Aussi fus-je flatté, je l'avoue, lors-

qu'on m'imposa un portefeuille. Le sentiment de mon insuffisance survivait encore en moi : mais déjà les fumées de l'orgueil affaiblissaient cette défiance salutaire. Du reste, cette illusion dura peu.

« Il est trois motifs secrets qui peuvent faire rechercher le pouvoir : ce sont les profits du rôle, l'exercice de la puissance, l'éclat et les joies de la grandeur. Sur ces trois points un désappointement complet attend le malheureux titulaire.

« Parlons d'abord du profit. Je sais qu'il est des ministres qui spéculent sur leur traitement et visent à l'épargne. C'est le moindre nombre et ils sont notés. Leurs petites économies sont l'objet des risées de leurs collègues ; l'entourage en plaisante, les députés le remarquent, et une certaine déconsidération personnelle est la suite de cette chasse aux centimes. Les vrais ministres, ceux

qui portent honorablement ce nom, dépensent au delà de leur traitement. La vie de l'hôtel ministériel est montée sur un pied qui se transmet d'un titulaire à un autre. On peut y ajouter, mais il est difficile d'en rien retrancher. Le service est coûteux ; la table est chère : deux dîners par semaine, des réceptions, des charges sans fin pèsent sur cette existence. L'hôtel est envahi de demandes d'artistes mendiants. Il n'est pas un concert, pas un bal par souscription qui n'envoie des billets; pas de virtuose nomade qui, directement ou indirectement, ne vienne tendre la main. Bref, quand on veut faire les choses avec dignité et avec grandeur, fermer les yeux sur bien des petits pillages, on ajoute chaque année cinquante mille francs de son revenu aux quatre-vingt mille francs que donne l'état. Voilà les profits du ministre.

— Vous ne dites rien du télégraphe et

des objets d'art, dis-je à mon ami le ministre.

— « Point de médisances de petit journal, mon cher, vous parlez à un honnête homme. Je ne sais pas ce qu'on fait ailleurs; mais ici il n'y a rien qui ne soit loyal. Voilà donc pour le profit; maintenant, voyons ce que c'est que la puissance. Vous ne croiriez pas, mon ami, que j'ai dans mes bureaux deux hommes qui sont plus souverains que moi, et qui me le font sentir à toute heure, à tout instant. Concevez-vous un supplice plus intolérable que celui-là? Être le chef et ne l'être pas, avoir une opinion sur une mesure et se voir contraint d'accepter celle de subalternes; garder à ses côtés des hommes dont en apparence on est le supérieur, et qui en réalité sont vos maîtres, vivre avec ces surveillants, avec ces espions, avec ces moniteurs, et ne pouvoir s'en défaire, les jeter à la porte; est-il rien au

monde de plus humiliant, de plus lourd, de plns triste? C'est pourtant ma vie!

— Et quels sont ces hommes? lui dis-je.

— Deux directeurs de mon ministère qui sont députés. Cette qualité, mon cher, les dispense de tout : ils peuvent ne rien comprendre à la besogne administrative, donner cent fois par jour la preuve d'une médiocrité déplorable, d'une négligence avérée. Ils sont députés, et dès lors affranchis du respect hiérarchique. Le ministre n'est plus qu'un petit garçon qu'ils mènent à leur guise. Les bureaux relèvent directement d'eux; ils ont le pouvoir et n'ont pas la responsabilité. Quel cauchemar, mon cher, quel cauchemar!

— Je le comprends, répliquai-je; on aime à être maître chez soi!

— Oh! le pouvoir, le pouvoir, Paturot, c'est la servitude! Vous connaissez la situation de l'âne de Buridan. Eh bien! entre

le château et les chambres un ministre joue le même rôle. Il a peur que ce qu'il fait en vue de l'un ne déplaise aux autres, et réciproquement. On a les mains liées sur tout : on ne peut faire un pas sans rencontrer une embûche. Le pouvoir, mon cher ! Un ministre a celui de ne rien faire ; c'est le seul qui ne lui soit pas contesté. Encore l'empêche-t-on d'agir et lui fait-on des reproches quand il n'agit pas ! Voilà ce que c'est que l'exercice de la puissance pour un ministre ! Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi s'enorgueillir.

— Mais si pourtant on osait marcher....

— On serait brisé comme verre, mon pauvre ami. Quelques-uns ont voulu l'essayer ; ils ont péri à la peine. Non ! la France du dix-neuvième siècle n'a pas encore eu un véritable ministre, quelque chose de semblable à Colbert et à Turgot, c'est-à-dire à des hommes qui apportaient au pouvoir une idée fé-

conde et employaient leur génie à le réaliser. Nous n'avons pas ce qu'ont eu les monarchies absolues, de grands politiques comme Richelieu, même comme Dubois, gouvernant l'état ou par la force ou par la ruse, et maîtres d'agir dans toute l'étendue de leurs desseins. On est ministre aujourd'hui, mais il n'est pas permis d'en être fier : un ministre, c'est à peine un chef de division, et c'est moins qu'un député. Voilà la part de la puissance.

— Il est certain que c'est peu engageant. Et pourquoi alors y a-t-il tant de prétendants aux portefeuilles?

— Que voulez-vous! la vanité humaine! Le mot plaît encore et l'on se fait illusion sur la chose. On s'imagine toujours que le moment propice est arrivé. On a des idées sur l'équilibre de l'Europe, sur l'Orient, sur l'Espagne; on rêve des alliances commerciales, des colonisations, des conquêtes pacifiques;

on nourrit des plans de réforme intérieure, on a les mains pleines de magnifiques projets. Voilà ce qui soutient jusqu'à ce que la bulle de savon crève encore. Et puis, faut-il le dire? la jalousie s'en mêle. On veut le pouvoir, parce qu'un autre en est nanti : ce sont tantôt de vieux comptes à régler, tantôt des rancunes récentes. Le poste n'a rien en lui-même qui doive tenter; mais la fortune d'un antagoniste est un spectacle intolérable. Il faut s'en délivrer, dût-on reprendre soi-même le collier de misère.

— Singulier bonheur !

— Le bonheur ministériel est tout dans le même goût. Nos salons sont les cercles des députés, quelquefois leurs tables d'hôtes ; un de ces jours ils y allumeront leurs cigares. Il faut voir l'importance qu'affectent ces puissances de clocher, ces lions de province qui promènent leurs bottes sales sur nos tapis et

donnent à nos dames le spectacle de leurs ongles négligés. On dirait que nous autres, pauvres hères, malheureux ministres, nous ne vivons que sous leur bon plaisir, et qu'il leur suffirait d'un souffle pour nous renverser. Heureux quand ils n'en font pas la menace!

— Et pourquoi souffrez-vous ces impertinences ?

— Pourquoi, mon cher? parce qu'ils sont de la majorité, parce qu'ils votent pour nous, parce qu'ils nous les faut. Ils sentent bien leurs avantages, les malheureux !

— Mais si vous faisiez quelques exemples !

— Impossible, les voix se partagent trop juste. On ne peut pas perdre une boule sans s'exposer. Et puis les collègues s'en mêleraient: — Quoi! vous mécontentez un tel, diraient-ils, un homme dévoué! — Il de-

mande l'impossible.—Qu'importe! arrangez cela; il passerait à l'opposition.—Voilà comment la chambre conduit le ministère, et non le ministère la chambre. Vous croyez peut-être que c'est le talent qui fait l'importance du député; illusion! Par suite de l'équilibre des partis, il faut que le pouvoir compte avec tout le monde, et les plus ineptes ici-bas sont toujours les plus exigeants. Voilà notre bonheur, mon cher, voilà notre gloire. Nous sommes les humbles commis du plus sot des parlementaires.

— Et cependant on s'arrache le pouvoir! Quand on y est, on s'y défend avec chaleur; quand on n'y est pas, on y aspire avec frénésie!

— C'est vrai! le pouvoir a son ivresse: on n'est pas plus grand alors, mais on le paraît. C'est là ce qui nous vaut cette guerre d'embûches. Nous semblons solidement assis,

n'est-ce pas? c'est juste le moment que l'on choisit pour miner le terrain sous nos pieds. Il importe de veiller sur tous les points : du côté du château, du côté de la chambre. Un ancien ministre se montre-t-il assidu aux Tuileries? est-il reçu intimement à Neuilly ou à Saint-Cloud? vite il faut se défendre contre les révolutions de palais, redoubler de zèle, se consolider à force de dévouement! Se trame-t-il à la chambre quelque projet souterrain, quelque complot d'ambitieux mécontents et d'hommes d'état en disponibilité? à l'instant il convient de se mettre en garde. Vous avez assisté à ces tournois, Paturot, vous savez tout ce qu'ils exigent de soins et de préparations!

— A qui le dites-vous? On m'a offert le poste de sous-secrétaire d'état : il est vrai que je cours encore après.

— Je le sais, mon ami; le conseil s'en oc-

cupe : il n'y a que la question de l'Amérique du sud qui ait pu l'en détourner.

— Ah ! la difficulté est en Amérique, à présent; elle fera le tour du monde.

— Eh bien ! oui, c'est cela; il faut promettre, mon cher, pour conjurer les défections et souvent ne pas tenir. Voilà ce qui nous perd. La manne du budget a beau être abondante; il n'y en a pas pour toutes les bouches. Et puis nous avons affaire à des appétits insatiables. A chaque crise il faut donner : Dieu sait ce qu'une crise coûte à la France. Tout parlementaire a sa requête prête. Il demande l'absurde et l'impossible; n'importe, la crise est là; il faut céder. De toutes parts on nous met le marché en main ; c'est à se voiler la figure.

— Il est certain qu'on ne peut pas faire tout le monde sous-secrétaire d'état : je conviens de cela.

— Vous y mettez de la grandeur, Paturot; d'autres sont moins raisonnables : ils ne donnent que quand ils tiennent.

— C'est ce qui s'appelle traiter au comptant.

— Vient ensuite le jour du débat. La question est grave, il faut l'étudier. Des orateurs habiles prendront part à la lutte : quand il s'agit de renverser un cabinet et de partager ses dépouilles, les grands parlementaires donnent. Jugez, pendant ce temps, mon cher, de la position d'un ministre! C'est un accusé sur la sellette, rien de plus : il reçoit l'attaque à bout portant, et ne peut pas différer la réplique. On s'est préparé pour l'accabler; il faut qu'il improvise sa défense. Monter à la tribune ainsi, c'est jouer le succès sur un coup de dé. La parole a de bons et de mauvais jours; elle frappe juste ou elle se fourvoye. La veine est-elle favorable, les

collègues sont jaloux de l'effet produit ; est-elle ingrate, ils vous accusent d'avoir gâté la partie, de les avoir perdus. On n'a que le choix de déboires, mon cher.

— Allons, vous exagérez.

— Non, Paturot, le monde où nous vivons est plein de petitesses. Dans le même cabinet, on se dénigre, on s'espionne, on se dispute les attributions. L'un de nous a-t-il obtenu du roi un sourire plus flatteur, une expression plus bienveillante que de coutume? on se demande ce que signifie ce redoublement de faveur. Suit-il la cour dans ses voyages en Normandie? on se pique de cette préférence, on en prend de la jalousie ! L'importance devant la chambre, l'autorité dans les débats du conseil, tout devient l'objet de petits piéges, de haines sourdes, de représailles sans fin! Quand on a été froissé dans une question, on prend sa revanche à propos

d'une autre; on refuse parce qu'on a été refusé. Telle est la vie du cabinet. Quelquefois cela va plus loin encore. Un premier ministre n'a pas des collègues ; il a des commis. Toutes les affaires importantes il les évoque, les accapare, les décide sans les ministres spéciaux, quelquefois contre les ministres spéciaux. On voudrait se révolter; on ne le peut pas : la vie du cabinet dépend de la parole, du talent, de l'influence de ce chef de file; et quand on est au ministère, mon ami, on souffre, on souffre beaucoup, mais on y tient.

— Je conçois cela! L'amour-propre; Dieu! l'amour-propre !

— Il est mis à une rude épreuve, Paturot. Et la presse, que vous ne comptez pas ! C'est l'angoisse de toutes nos matinées. Je mets à part les ennemis politiques. Ceux-là ne sont pas payés pour nous flatter, et il est naturel qu'ils ne nous ménagent pas. Les grands

journaux nous prennent donc par nos écarts; les petits journaux par nos ridicules, et nous sommes, de cette façon, cloués à deux croix, et passés à deux rangs de verges. Cela sera ainsi tant qu'il y aura une presse au monde.

— A qui le dites-vous? Les folliculaires sont l'origine de tous nos malheurs.

— Donc, que nos adversaires nous attaquent, c'est dans l'ordre. Quand on accepte les honneurs d'un portefeuille, il faut savoir en supporter les charges. Mais ce qui est intolérable, mon ami, ce sont les journalistes qui nous soutiennent. Voilà notre vrai cauchemar. Nous les nourrissons, les ingrats, et ils mordent la main qui leur tend la pâture. Ils émargent et ils blâment; ils sont à nos gages, et ils s'avisent de nous juger. Le cœur humain est un grand problème; on sait ce que valent ces éloges, puisqu'on les paye; et pourtant on s'en montre avide. Si nos hommes

de plume en donnent davantage à celui-ci qu'à celui-là, bon, voilà encore que les jalousies s'allument. Ainsi, frappés par nos ennemis, tracassés par nos amis, tel est notre lot.

— Ah ça! vous êtes donc malheureux comme les cailloux! J'abdiquerais à votre place, mon cher.

— Eh bien! non, vous dis-je, Paturot, on y tient: on y tient peut-être à cause des douleurs qu'on y éprouve; on y tient comme la mère tient à l'enfant venu au milieu des souffrances qu'elle endure.

— Bah! Bah! repris-je d'une manière assez dégagée, vous avez des compensations, la clef du trésor, la haute main sur les places et les faveurs. On sait cela, mes gaillards.

— Paturot, mon ami, vous parlez, je vous le répète comme un petit journal. Croyez bien qu'on a beaucoup calomnié les ministres. Ceux qui voudraient pratiquer systématiquement

la concussion ne le pourraient pas ; et il en est peu qui songent à tirer un parti honteux de leur passage au pouvoir. Qu'ils aient placé quelques amis, quelques créatures, des électeurs influents, je le veux bien ; le reste est de la calomnie pure. On a fait, il y a quelques années, du népotisme en grand ; aujourd'hui on ne l'oserait plus. Croyez-le bien, Paturot, l'argent est la moindre passion de l'homme d'état : il n'y a que de pauvres ministres qui pratiquent la corruption sur eux-mêmes ! Sur les autres, je ne dis pas ; on ne gouverne qu'ainsi.

L'entretien se termina par ces doléances, et mon ami le ministre me quitta pour se rendre au château. Je compris que je n'avais rien à attendre d'un cabinet peu viable ; je contins mon ambition et me résignai. En effet, au bout de quelques semaines, un vote de la chambre le précipitait des sommets du

pouvoir. J'allai voir mon ami pour le féliciter de sa délivrance : quel bonheur pour lui ! sa chaîne était rompue.

Je le trouvai dans la consternation. Malgré sa théorie du désintéressement, il regrettait sans doute de n'avoir pu s'abriter, au moment de sa chute, dans quelque direction de la Monnaie ou quelque gouvernement de la Banque de France. Tout était pris, même la présidence de la Cour des comptes, et les ministres d'état n'étaient point encore imaginés.

X

Un bilan. — Les ressources de l'escompte.

J'avais souillé ma robe d'innocence en votant un jour contre le ministère: cette tache ne s'effaça plus. Dès ce moment, je devins suspect à la majorité, qui seule élève les bonnetiers et fait une position aux marchands d'horloges. Quand on trempe à la chambre dans l'esprit de révolte, il faut être soutenu par la conscience de sa force, et avoir en soi le

germe d'un autre mérite que celui de la fidélité. Tout homme médiocre qui se sépare de cette phalange compacte joue un rôle de dupe : il cesse d'être du côté du nombre, et ne parviendra jamais à se classer du côté du talent. C'était désormais mon lot. En un jour d'erreur, j'avais vu s'écrouler les avantages d'une position tranquille et sûre. Adieu les bénéfices et les honneurs, adieu l'influence dans les bureaux, adieu les faveurs administratives ! Avec ma candeur robuste, il m'était difficile d'imiter ceux de mes collègues qui avaient un pied dans chaque camp, et qui, en dînant du ministère, se ménageaient la ressource de souper de l'opposition. C'était un tour d'équilibre trop périlleux pour ma pauvre tête, et une puissance d'appétit qui répugnait à ma constitution.

De graves soucis venaient d'ailleurs de fondre sur moi et ne me laissaient plus la li-

berté d'esprit nécessaire pour tirer un parti direct et personnel de ma situation parlementaire.

Au moment où Malvina avait quitté la direction de notre commerce de détail pour le confier au premier employé de la maison, la balance de mes livres présentait un actif net de 1,150 mille francs en marchandises, argent, valeurs de portefeuille, rentes sur l'état ou immeubles. C'était, au denier vingt, 55 mille francs de revenu. Outre cet intérêt, il fallait compter les bénéfices de la vente, qui ne pouvaient s'évaluer à moins de 60 mille francs nets par an. Sans le moindre effort, et en ménageant la clientèle, cet état florissant devait se maintenir, même s'accroître. C'étaient donc 115 mille francs dont je pouvais disposer chaque année sans entamer ma fortune. Toutes mes dépenses, toutes mes libéralités furent fondées sur l'impression que

m'avait laissée cet inventaire : il me semblait que l'excès m'était permis, et que j'avais sous la main un réservoir inépuisable.

J'ignorais alors ce que peut l'œil du maître dans un commerce; ce que sa présence y ajoute, ce que son absence en retranche. Mes calculs étaient basés sur le maintien d'une prospérité que la vigilance de Malvina avait développée, et que son intelligence fécondait. Le jour où elle se retira, mon magasin n'eut plus d'âme: les commis continuèrent la besogne, mais machinalement, froidement; le premier employé, intéressé dans les bénéfices, y apportait plus d'ardeur, mais ce n'était pas cette activité infatigable, cette grâce avenante qui avaient valu à ma femme la plus riche et la plus belle clientèle de Paris. En apparence, la maison de détail était la même; mais le feu sacré y manquait; le génie de l'invention, le don de l'entraînement s'en étaient

retirés. Quand Malvina entreprenait un acheteur, elle lui vidait immanquablement les poches. Sans elle, rien de pareil ; on ne refusait pas les affaires, mais on ne les créait pas. Avec Malvina, il était rare que l'on eût ce que l'on nomme, dans le commerce, des *rossignols*, des articles vieillis. Elle savait saisir au passage, attirer et captiver les honnêtes figures, les braves campagnards qui s'accommodent facilement de tout, prononçait le mot magique de rabais, et soldait ses rebuts en faisant des heureux. C'était là un véritable talent d'artiste : il disparut de mon magasin quand la fée de la vente l'eut quitté. Le défaut de surveillance y ajouta d'autres dommages : des non-valeurs, des oublis, des crédits véreux, des erreurs d'écritures, même des soustractions d'articles. Ce concours de circonstances influa gravement sur l'ensemble de nos affaires : dès la première année les bénéfices du

détail diminuèrent d'un tiers et ne firent plus que décroître.

Dans le tourbillon qui nous emportait, ma femme et moi, la conscience de notre position nous échappait complétement. Malvina avait quitté le magasin avec regret : pour en étouffer le souvenir, elle avait exigé qu'on ne lui en parlât plus. J'étais donc seul chargé de cette responsabilité, et je m'en remettais d'une manière aveugle à notre fondé de pouvoirs. C'était un garçon honnête, mais timide et faible. Chargé d'un portefeuille considérable et d'un maniement de fonds important, il n'opérait ni avec assez de prudence, ni avec assez de sagacité. Plusieurs des valeurs qu'il prit à l'escompte périrent entre ses mains ; il ne savait pas choisir entre les signatures, et l'appât d'un agio plus élevé lui fit souvent accueillir des noms d'une solvabilité douteuse. Il me compromit ainsi dans plusieurs faillites

pour des sommes assez majeures, et parvint à me déguiser ces pertes par quelques fictions dans les écritures : des créances notoirement et définitivement mauvaises figurèrent longtemps sur les livres à l'état de rentrées probables et à titre de valeurs sérieuses. Il s'établit ainsi, dès l'origine de sa gestion, une sorte de malentendu qui, jusqu'au dernier moment, ne me permit pas d'entrevoir toute la profondeur de mes plaies commerciales et financières.

De mon côté, je travaillais de mon mieux à empirer cette situation. On a pu voir, dans le cours de ce récit, combien, en matière de spéculations, j'avais la main heureuse. Mon château électoral de Valombreuse, à la suite de réparations et d'agrandissements, me coûtait près de trois cent mille francs. Géré par mon ami le notaire, il me rapportait net quatre mille cinq cents francs, un et demi

pour cent ; encore me faisait-on entrevoir le moment où il faudrait sacrifier trois années de revenu pour l'amélioration des terres. Mon second placement était la maison gothique. Coût : six cent mille francs environ. L'architecte avait disposé les bâtiments et combiné les distributions intérieures d'une manière tellement moyen âge, que tous les locataires demandaient des changements ruineux, des réparations sans fin. En forçant mes prétentions, c'est à peine si je pouvais espérer, pour toute la maison, un loyer de huit mille francs. Il est vrai qu'il me restait pour mon usage le premier étage et le magasin. Somme toute, cela pouvait être considéré comme un placement à raison de deux pour cent. Il est vrai également que j'avais en plus la jouissance des clochetons et des ogives, toutes choses inappréciables, au dire de l'architecte chevelu.

Qu'on me passe ce triste inventaire ! Si je

ne le faisais pas avec quelque soin, on aurait peine à comprendre comment plus de onze cent mille francs se sont fondus entre mes mains. Sans doute d'autres exemples sont venus témoigner ce qui attend les hommes qui aiment mieux gouverner l'état que leurs propres affaires; mais une leçon de plus en ce genre vaut la peine qu'on l'écoute. J'avais donc neuf cent mille francs en valeurs immobilières, plus, deux cent mille francs de créances sur les mérinos de l'Ukraine; total, onze cent mille francs. C'était, à une fraction près, le capital qu'avait laissé Malvina à sa sortie du commerce. Ainsi, peu à peu, tout l'argent avait disparu de ma caisse pour aller s'amortir dans des acquisitions peu productives ou des créances équivoques. Cette modification profonde dans mon état financier ne tarda pas à réagir sur l'ensemble de mes relations commerciales: au lieu de

faire crédit aux antres, moi-même j'eus recours au crédit. La maison ne paya plus au comptant, et dès lors fut moins bien servie. On commença à la surveiller, et, sans se refuser à des affaires, à les limiter. Les prix, les escomptes s'aggravèrent de tout ce que la gêne des payements apportait de défiance et de réserve dans ces rapports. Dès lors les conditions d'existence de la maison furent changées ; l'assortiment cessa d'être ce qu'il avait été; la clientèle se dispersa peu à peu, l'achalandage disparut ; au lieu de bénéfices, la vente au détail donna des pertes.

Pour me déguiser cette position, mon fondé de pouvoirs avait usé de tous les stratagèmes imaginables : il avait épuisé les ressources de la circulation, des prêts sur nantissement, des crédits ouverts chez les banquiers, des valeurs de complaisance; il avait donné des signatures afin d'en obtenir, et s'était livré

sur une grande échelle à cette fabrication de papier timbré qui conduit si vite un établissement à sa ruine. Un coup terrible put seul l'arrêter sur cette pente : une faillite le frappa pour trois cent mille francs, dont il répondait comme premier endosseur. Il fallait rembourser les protêts, ou faire mauvaise figure. Impossible de trouver cette somme sur un simple billet; un emprunt hypothécaire devenait de rigueur. Ce fut alors seulement que cet homme se résigna à cette terrible confidence.

Il m'en souvient encore : nous étions en fête, entourés d'artistes dont Oscar continuait à remplir la maison. Jamais Malvina n'avait été si heureuse et si gaie. Un domestique m'avertit qu'on me demande dans mon cabinet; je veux renvoyer l'importun, il insiste; enfin je m'y rends. Là je trouve notre employé qui se précipite à mes genoux. Troublé malgré moi, je le relève, et il me raconte,

les larmes aux yeux, quelle perte la maison vient de faire, et de quelle urgence il est d'aviser aux remboursements. Cette révélation fut pour moi un coup de foudre : rien ne m'y avait préparé. Les écritures s'étaient jusque-là soldées par un actif assez considérable. A l'aide de quels ménagements? je l'ignorais. Cependant je voulus savoir à quoi m'en tenir sur ma position.

— Descendons au magasin, monsieur, dis-je à mon employé, et apportez-moi tous vos livres.

Nous commençâmes ce douloureux dépouillement pendant que mon salon retentissait de rires et de cris de joie. On dansait un galop sur nos têtes, et moi, la fièvre dans les veines et l'amertume dans le cœur, je poursuivais, dans une interminable addition, la preuve de ma ruine. L'employé me fit des aveux complets : nous retranchâmes des écritures toutes

les valeurs fictives pour obtenir une situation exacte; nous fîmes rapidement l'inventaire du magasin. Il était trois heures du matin quand ce travail fut achevé; le bal venait de finir et le souper avait commencé. Je tenais mon chiffre à peu de chose près : la maison était de huit cent cinquante mille francs en-dessous de ses affaires; il fallait trouver trois cent mille francs le lendemain. Ce fut dans ce moment que Malvina, inquiète de ne pas me voir, m'envoya chercher pour faire les honneurs du repas. Qu'on juge de la disposition que j'apportai à cette fête!

— Qu'as-tu Jérôme? me dit ma femme en observant mes traits bouleversés.

— J'ai, Malvina, que nous sommes ruinés. Renvoie ton monde le plus tôt possible.

— Tu veux rire, Jérôme.

— Non, Malvina, c'est très sérieux. Quand nous serons seuls, je t'expliquerai cela.

Le souper fut triste et court : on nous laissa. Je racontai tout à ma femme. C'est une justice à lui rendre : je la retrouvai ce qu'elle avait été dans les diverses crises de ma vie, dévouée et résignée, honnête et loyale par-dessus tout.

— Jérôme, me dit-elle, la maison a signé, il faut que la maison paye. L'oncle Paturot t'a laissé un nom sans tache : gardons au moins cette richesse à nos enfants. J'ai des diamants, nous les vendrons; des cachemires, nous les vendrons.

— Nous n'en sommes point là encore, ma chère.

— Nous vendrons tout, s'il le faut, mais la maison payera; elle payera capital et intérêts. Ton oncle le disait, Jérôme : les Paturot n'ont jamais demandé de grâce à personne. Que diable! il y a de l'argenterie dans la maison et le Mont-de-Piété n'a

pas été inventé pour les habitants de la lune.

— Encore une fois, Malvina, tu vas trop loin. C'est une liquidation à faire : nous nous en tirerons.

— C'est ça, et je me remets à la vente. Tu donneras son congé à Oscar ; c'est un drôle.

— Comment donc !

— Je ne te dis que ça, c'est un drôle. Tu lui signifieras son congé : il ira peindre ailleurs.

— Mais encore...

— Pas de mais ! Je retourne à la filoselle dès demain : la maison a signé, il faut que la maison paye : je ne sors pas de là.

Ce qui rendait la situation très grave, c'est qu'il fallait trouver 300,000 francs le jour suivant. Je me rendis chez un banquier célèbre, pensant qu'en lui exposant ma situation

avec franchise et lui offrant toutes les garanties désirables, il s'empresserait de venir à notre secours. En effet, à peine lui eus-je fait la première ouverture qu'il mit sa caisse à mon service et me renvoya à l'un de ses associés. C'est le jeu ordinaire : le banquier a les honneurs du procédé, et laisse à son factotum le chapitre délicat des conditions et explications. L'associé était un petit homme maigre et grêle qui élevait au-dessus de ses lunettes bleues un regard fixe, glacé, presque insolent :

— Il faudrait à monsieur 300,000 francs pour aujourd'hui ; c'est une forte somme, et monsieur nous prend à l'improviste.

Les paroles de cet homme me pénétraient comme une lame de poignard. Quand on ne l'a pas éprouvé au moins une fois, on ne saurait se faire une idée de tout ce qu'il y a de dédain, de froideur calculée, de morgue et de

défiance dans les habitudes d'un homme qui dispose d'une caisse considérable. Tous les usuriers se ressemblent. Je crus aller au devant des instincts de cet homme en lui répondant :

— Monsieur, je n'ignore pas que c'est un service que je demande ; et, comme je m'y prends un peu tard, je suis prêt à souscrire aux conditions d'escompte et d'intérêt que vous me ferez.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur ? répliqua le petit homme en se levant sur la pointe des pieds et redressant vivement ses lunettes.

— Mais, monsieur...

— En fait d'intérêt, monsieur, la maison n'en a qu'un. Ou elle prête à ce taux-là, ou elle ne prête pas. C'est cinq pour cent par an pour tout le monde.

— Excusez-moi, monsieur, j'ignorais les

usages de la maison : ils sont pleins de grandeur et de délicatesse.

— Oui, monsieur, cinq pour cent d'intérêt; jamais plus. On ne va pas ici jusqu'au taux légal : c'est une manière d'honorer les personnes avec lesquelles on travaille.

— Vraiment je suis confus...

— On va vous faire votre bordereau, monsieur. Quant à la commission, elle est de demi pour cent par mois : c'est encore l'usage de la maison.

— Ah ! il y a une commission !

— Mais, sans doute : où sont vos valeurs?

Les valeurs que je tirai de mon portefeuille consistaient en mes simples engagements, échelonnés à diverses échéances : je n'avais rien de mienx à offrir. A cette vue le petit homme recula de deux pas en arrière en jetant les billets sur son bureau :

— Qu'est-ce que c'est donc que ça? me dit-il.

— Mais, monsieur, ce sont les valeurs que vous m'avez demandées. Le libellé vous en paraît-il défectueux?

— Du papier à une signature! mais pour qui nous prenez-vous, monsieur? C'est bon pour des maisons de troisième ordre. Nous serions bien venus d'envoyer cela à la Banque!

J'eus beau insister : l'inflexible escompteur ne voulut pas en démordre ; il fallut entamer la négociation d'une autre manière. Outre les valeurs, j'offris une garantie hypothécaire sur mes deux immeubles, le château seigneurial et la maison gothique. Le cerbère résistait encore; mais le banquier intervint en personne et l'affaire put s'arranger. Je fis un emprunt sur mes billets, renouvelables tous les trois mois, et passibles chaque fois d'une

deuxième commission de renouvellement. On passa en outre un acte hypothécaire dans lequel le notaire intervint avec son rôle de frais, et l'enregistrement avec son cortége de droits. J'obtins ainsi dans la journée mes trois cent mille francs ; mais voici dans quelles conditions et sous quel décompte :

Intérêt *à raison* de.	5 0/0 l'an.
Commission à demi pour cent par mois.	6
Commission de renouvellement tous les trois mois.	4
Acte notarié et enregistrement. . .	2
Honoraires et commission du notaire.	2
	19 0/0 l'an.

L'honneur était sauf ; mais la fortune recevait chaque jour une atteinte plus rude. J'avais de l'argent, en apparence à cinq pour cent, en réalité à dix-neuf pour cent. Telle est l'inévitable pente où sont conduits tous

ceux qui entrent dans la voie des expédients, et en sont réduits aux ressources désespérées.

Le lendemain, comme elle l'avait promis, Malvina était à son poste, mais les beaux jours de la bonneterie avaient fui pour ne plus revenir.

XI

Le coup de grâce. — Le jeu de la bourse.

Un embarras financier ressemble à une marche dans les sables mouvants ou sur un terrain de tourbières : les efforts que l'on fait pour s'en dégager ne servent qu'à empirer la situation et accélérer la catastrophe. Pour me tirer d'un mauvais pas, j'avais obtenu 300,000 fr. au prix de 57,000 fr. d'agio ou de frais pour la première année. Pour parer

au reste de mon découvert, il me fallut emprunter 600,000 autres francs dans les mêmes conditions, engager mes immeubles jusqu'à la limite de leur valeur, aliéner tout ce que j'avais de clair et de disponible. Je parvins ainsi à éteindre mes engagements en circulation, mais à la charge de contracter des engagements nouveaux, plus lourds et plus onéreux. Dans les affaires, on croit avoir tout gagné quand on a gagné du temps : c'est l'un des symptômes de cette maladie, que de vivre d'illusions jusqu'au bout, et de se bercer de rêves d'avenir quand on a le pied dans la tombe. Je venais de me créer pour plus de 100,000 fr. d'obligations annuelles contre 25,000 fr. de revenus immobiliers, et je me croyais sauvé. Ce vertige est commun : l'homme qui se noie se rattacherait à une tige d'herbe.

Notre seul espoir était dans la régénéra-

tion du commerce de détail. Ma femme se montrait héroïque : elle avait repris le harnais avec une ardeur et une énergie incomparables ; elle ne quittait plus le magasin, y entrait la première, en sortait la dernière. Nous avions opéré notre déménagement, et par conséquent troublé les habitudes de la clientèle. Malvina chercha à y suppléer par des circulaires, par des offres de service à domicile. La devanture du magasin et les boiseries extérieures, où l'art chevelu s'épanouissait, parurent choquer quelques-uns des habitués de la maison. Malvina fit disparaître ce pastiche de mauvais goût et cet étalage de charlatanisme archéologique. Elle avait à un haut degré le sentiment de ce qui sied et de ce qui convient : ce sentiment, qu'un mauvais génie avait obscurci, reparaissait dans toute sa force. Quelquefois je la voyais se passer la main sur le front comme

pour secouer un mauvais rêve; elle en était à comprendre comment elle avait pu s'abandonner au tourbillon qui nous avait emportés, dormir sur un abîme, et se réveiller avec la misère en perspective. Pour elle, la privation n'était rien ; elle l'avait eue pour compagne dans son enfance et dans sa jeunesse; mais l'idée que ses enfants, riches et heureux hier, pouvaient demain manquer du nécessaire, la navrait et lui arrachait des larmes. Elle s'accusait et semblait chercher dans un travail forcé une diversion à sa douleur. Jamais la tendresse d'une mère ne se montra plus ingénieuse ni plus active.

Hélas! rien ne sauve les empires destinés à périr. Les grandeurs grecques et romaines sont tombées au jour fixé par le sort; rien n'a pu reculer cette chute, ni les conseils de quelques philosophes, ni la vertu de quelques empereurs. L'étoile des Paturot était

destinée à disparaître de l'horizon de la bonneterie ; le dévouement de ma femme ne pouvait pas arrêter ce déclin. Dans les heures d'agonie du commerce de détail, il y eut, grâce à elle, des lueurs inespérées, des retours de vitalité extraordinaires. Plus d'une fois le moribond parut s'animer sous cette main puissante et féconde en ressources ; mais les plaies d'argent reprenaient bientôt le dessus, et amenaient d'épouvantables rechutes. La maison Paturot appartenait à l'escompte corps et âme, à l'escompte, c'est-à-dire à l'usure plus ou moins déguisée. Or, l'escompte s'aggrave toujours des misères qu'il engendre, et se montre d'autant plus exigeant qu'il a plus obtenu : plus il a tiré de sang et de substance, plus il en demande; il veut des garanties contre le mal qu'il a fait. C'est là son caractère et son titre : quand il est entré dans une maison, il n'en sort que le crêpe au

chapeau, et après l'avoir clouée dans le cercueil.

Malgré mon imprévoyance, je pressentais ce résultat, et chaque jour l'espoir d'une liquidation heureuse s'affaiblissait en moi. J'étais à bout d'expédients ; je ne savais plus comment satisfaire la légion de vampires qui m'entourait. Personne d'ailleurs à qui se confier : Malvina était toute à sa besogne ; elle y éteignait son chagrin. Moi, je ne savais où aller ni que faire. Je bâtissais des plans de réformes et d'économies que je ne réalisais pas. Telle est la condition des industriels, que, même avec la conscience qu'ils courent à leur perte, ils ne peuvent pas se réduire ostensiblement. Toute mesure de ce genre équivaut à une déclaration de gêne ; et l'on aime mieux être foudroyé que mourir à petit feu. Que de fois même, pour tromper les envieux, ne choisit-on pas l'heure d'un embarras inté-

rieur pour se livrer à une augmentation de dépenses! Je ne fis pas ce calcul, mais je n'osai pas affronter l'épreuve d'une réforme décisive. J'étais en présence de l'ennemi ; il fallait faire bonne contenance.

Pour obéir à madame Paturot, j'avais signifié à Oscar une espèce de congé; il avait repris son ancien atelier et ne nous avait pas suivis dans notre nouvelle demeure. Nos relations ne s'étaient pas complétement rompues, mais il y avait du froid entre nous. Il venait de temps en temps au magasin, où Malvina recevait désormais ses visites. Je soupçonnais le peintre ordinaire de S. M. de se tenir volontairement à l'écart d'amis qui marchaient à leur ruine. La maison était devenue plus triste, et ma caisse, hélas! moins secourable. Quoi qu'il en soit, je me prenais souvent à regretter cette demi-rupture. Faut-il le dire? Oscar me manquait. Rien ne fait

plus de vide dans l'existence d'un homme que la disparition soudaine d'un visage qu'il a l'habitude de voir. On le cherche longtemps autour de soi : il semble que l'on a perdu quelque chose. Au milieu des inquiétudes qui venaient m'assaillir, il me semblait qu'un confident m'était devenu nécessaire, et qu'une douleur partagée est de moitié moins lourde. Je résistai quelque temps à cette idée ; mais un jour elle me vainquit. Sans rien dire à madame Paturot, je me rendis au nouvel atelier d'Oscar.

Il était en habit de travail et achevait un paysage accompagné d'une fontaine de Jouvence. Dans la disposition où j'étais, je trouvai que les nymphes de cette peinture mythologique étaient moins vertes que de coutume ; il y avait progrès. A peine Oscar m'eut-il aperçu qu'il accourut vers moi avec sa gaieté et sa familiarité ordinaires. Il alla

au devant de mes excuses, et détourna la conversation vers ce qui pouvait m'intéresser : on eût dit qu'il comprenait l'état de mon âme et s'y associait. Cette attention me toucha et m'entraîna dans une confidence complète. Quand j'eus achevé la triste histoire de mes embarras financiers, Oscar me regarda fixement pendant quelques minutes, et avec une gravité que je ne lui avais jamais vue :

— Jérôme, me dit-il, tu n'es qu'un enfant. Tu as encore un certain crédit commercial et tu es député, deux moyens infaillibles pour faire et défaire, dévorer et recommencer dix fortunes, et tu n'en uses pas.

— Je voudrais t'y voir, Oscar !

— Moi ! Jérôme ; donne-moi seulement vingt-quatre heures de députation, et je vous fais tous rouler sur l'or, les diamants et les topazes ! Pauvre garçon, tu ne trouverais pas

de l'eau dans la mer ! Un député dans l'embarras ! c'est fabuleux.

— Ce ne serait pas le premier, Oscar. Voyons, ne battons pas la campagne. Que puis-je espérer comme député? une place: mets-la de dix, quinze, vingt mille francs, c'est énorme ; eh bien ! cela ne me sauverait pas.

— Une place! enfant, une place! laisse donc ces misères aux procureurs du roi. Jérôme, ajouta Oscar avec une certaine solennité, que ce que je vais te dire demeure entre nous. Tu le jures, n'est-ce pas?

— Soit, je le jure.

— Connais-tu, Jérôme, un instrument ingénieux que le vulgaire désigne sous le nom de télégraphe?

— Sans doute.

— Eh bien! représentant du peuple, il y a des millions au bout des ficelles de ce méca-

nisme. Je ne te dis que ça ; j'en ai même trop dit. Le télégraphe pourrait me faire un procès en diffamation : c'est un drôle capable de tout.

— Mais encore, Oscar.

— Jérôme, je veux rester étranger à la politique : je tiens à ma tête, vu que c'est la seule dont je puisse disposer. Mais, je te le répète, mets-toi bien avec le télégraphe ; il y a de l'avantage à être dans son intimité.

— Comment cela, Oscar?

— Ah ! comment ! Voilà que tu veux me compromettre ! Mon cher, j'ai une situation à ménager : le directeur des beaux-arts me promet deux cent soixante et quinze portraits de S. M. pour autant de communes de France.

— Mon Dieu, tu peux compter sur ma discrétion.

— Eh bien ! Jérôme, écoute. Il existe, dans

le 2e arrondissement de Paris, un monument grec que l'on nomme la Bourse. Le télégraphe et la bourse, la bourse et le télégraphe, combine ces deux mots-là, et tu m'en diras des nouvelles.

— Tu crois ?

— Chut ! Oui, je crois ; mais tiens-toi sur tes gardes. Use du télégraphe, si tu le peux, mais surveille-le : c'est un intrigant.

La perspective que me faisait entrevoir Oscar était nouvelle pour moi ; elle me frappa. Les jeux de bourse, l'agiotage sur les fonds publics pouvaient en effet me conduire à un retour de fortune. Il suffisait pour cela de bien calculer les chances et de prévoir les résultats des événements. Comme député, je pouvais être instruit de beaucoup de choses et obtenir, dans la primeur, une foule de renseignements précieux. Je sortis de chez Oscar, possédé de cette idée ; la fièvre aléa-

toire s'était allumée en moi. Vaguement je savais déjà ce que sont les jeux de la bourse, et comment les cent mille francs s'y multiplient, au gré de diverses fictions. Pour aborder les opérations les plus vastes, il me suffisait de déposer une certaine somme à titre de *couverture*. Cette somme devait répondre des *différences*, c'est-à-dire des pertes essuyées. Je me rendis donc chez un agent de change, l'un des plus actifs et des plus hardis de la compagnie. Son logement était celui d'un prince ; on ne pouvait rien voir de plus somptueux que son salon, de plus riche que son cabinet. Mon titre de député me valut le plus gracieux accueil ; il n'exigea que dix mille francs de couverture, et il fut convenu que nous commencerions les opérations le jour même. L'agent de change demanda comme faveur et offrit comme garantie de s'y intéresser pour moitié.

Je ne pouvais pas être, dans les jeux de bourse, un spéculateur ordinaire ; il m'était impossible, dans ma position, d'aller faire le pied de grue le matin sur le perron de Tortoni, de souffler dans mes doigts l'hiver, de gagner un coup de soleil l'été ; je ne pouvais pas davantage paraître dans la salle de la Bourse, suivre une opération au milieu des mille glapissements qui s'y font entendre, et devenir un habitué du lieu. Il y avait pour moi une certaine dignité, pour mon titre, une certaine réserve à garder. A peine m'était-il loisible de suivre de loin les fluctuations du 5 et du 3, d'acheter ou de vendre à prime, d'arranger mes reports, enfin de diriger mes opérations à distance. Pour me rapprocher du centre de ce mouvement aléatoire, j'allais chaque matin déjeuner chez Tortoni, et à l'heure de la bourse, j'entrais dans l'un des cafés voisins du temple de l'agio. C'était

ainsi que je parvenais à me mettre en communication plus fréquente avec mon agent de change, et à lui faire passer quelques renseignements. Quant au reste, je me trouvais entièrement à sa merci.

Depuis que des nuages avaient assombri ma situation financière, je m'étais montré fort rarement à la chambre, et j'y portais le sentiment d'un malaise indéfinissable. Quand il fut bien entré dans mon esprit que le seul moyen de sauver mon nom d'une tache, et ma famille du besoin, était d'entrer hardiment dans les spéculations de la bourse, je surmontai mes faiblesses, je vainquis mes répugnances. Il me fut aisé de rentrer, au moyen d'une des mille crises qui modifient le gouvernement parlementaire, dans le giron de la majorité, et pour y obtenir l'oubli du passé, je prodiguai les témoignages de zèle. Mes habitudes reçurent en outre une profonde mo-

dification. Moi, si indifférent à tout, si peu curieux, j'étais devenu le questionneur le plus résolu, le plus implacable de la chambre; j'étais à l'affût des nouvelles et j'en cherchais partout. Deux commissionnaires étaient toujours sur mes pas, et aussitôt que j'avais recueilli quelques bruits, j'envoyais à mon agent de change, quelque part qu'il se trouvât, des bulletins écrits au crayon. Sous un prétexte ou sous un autre, j'étais tous les matins dans l'antichambre d'un ministre, afin d'avoir la primeur des nouvelles que portait le courrier ou que le télégraphe annonçait. J'étais parvenu à m'initier aux moindres particularités du travail de dépouillement; je savais où arrivaient les notes confidentielles et quels bureaux les déchiffraient. Enfin, je connaissais à fond la manutention administrative, science compliquée et variable qui exige une grande pratique.

Pendant les quatre premiers mois, nos opérations furent heureuses. Cinq ou six petites nouvelles que je transmis à propos me firent réaliser, pour ma part, cent dix mille francs de différence. L'agent de change était ravi d'avoir un associé aussi bien informé, et qui lui permettait de se diriger d'une manière à peu près sûre. Le succès l'enhardit; il me proposa de doubler nos opérations. C'était m'offrir ce que j'allais lui demander. Une question très grave agitait alors l'Europe : on parlait de bruits de guerre, de rupture prochaine. Les notes échangées entre les cabinets devenaient chaque jour plus menaçantes. Nous étions à la baisse, mon agent de change et moi, sans cependant y marcher avec une grande hardiesse. Il était de notoriété publique que le banquier qui règne sur les emprunts allait frapper un coup à la hausse, et la prudence conseillait de se tenir

sur la défensive. La rente nous donnait raison cependant ; chaque jour elle fermait avec vingt et jusqu'à trente centimes de dépression. Mes bénéfices s'augmentaient à vue d'œil, et je croyais que l'étoile des Paturot allait reprendre toute la splendeur d'autrefois.

Une circonstance particulière vint encore relever ma confiance et me faire croire à un bel avenir. Un matin, au plus fort des incertitudes de la politique, j'allai voir le ministre influent, celui qui conduisait alors les affaires. Il était dans sa chambre à coucher; mais j'avais pris des habitudes de familiarité qui m'en permettaient l'accès. Le ministre achevait de se raser de ses mains ; il était ce jour-là d'une gaieté folle. Je m'assis près d'une petite table pendant qu'il terminait sa toilette. Un papier se trouvait là devant moi ; machinalement j'y jetai les yeux. O hasard

inespéré! c'était une dépêche télégraphique toute fraîche, à ce qu'il me parut. A cet aspect, le cœur me battit avec une violence telle que je crus qu'il allait se rompre ; un nuage passa devant mes regards ; de quelques minutes, il me fut impossible de rien déchiffrer. Enfin, le sang-froid me revint, et je parvins à lire la dépêche ; elle était décisive : on avait tiré le canon. Le canon, c'était ma fortune. Après quelques mots de conversation banale, je pris congé du ministre, et me rendis à Tortoni. Mon agent de change s'y trouvait ; je le pris à part ; nous convînmes de nos faits ; il fut convenu que nous opérerions sur des masses.

En effet, nous vendîmes tant qu'il se présenta des acheteurs. Cette hardiesse à offrir, toujours offrir, fit une sensation extraordinaire. Nous parvînmes à faire reculer les haussiers ; en moins d'une heure, il y eut deux francs de baisse. La phalange de Tor-

toni ne savait à quoi attribuer cette témérité. Dans l'état des événements politiques, cette manière d'opérer ne pouvait se justifier que par une nouvelle décisive arrivée le matin même. La bourse y comptait ; on croyait la voir affichée ; moi-même j'étais convaincu que le gouvernement ferait cette communication. Tortoni avait terminé à deux francs vingt centimes de baisse ; la bourse s'ouvrit dans les mêmes termes. Cependant rien n'avait percé ; les renseignements recueillis à droite et à gauche, dans les couloirs de la chambre des députés comme dans les ministères, tendaient, au contraire, à prouver que le mouvement dans les fonds publics était le résultat d'une panique que rien ne justifiait. Hélas ! tout cela provenait d'un malentendu. La dépêche télégraphique, oubliée sur la table du ministre, avait plusieurs années de date : ce n'était qu'un chiffon de papier égaré!

La bourse se remit, et, à la baisse du matin, elle répondit par une hausse du double. Le colosse financier intervint et enleva la rente. J'avais opéré sur des sommes considérables, j'étais ruiné, et mon agent de change en recevait une rude atteinte. Il n'y résista qu'un mois, et gagna, au bout de ce temps, la Belgique pour des raisons de santé.

Ce que ma négligence commerciale avait commencé, l'agiotage l'acheva. Aussi m'en est-il resté contre lui une haine implacable. S'il existe, c'est en violation de la loi; si des agents de change en sont les intermédiaires, c'est au mépris de leurs devoirs et en bravant les peines les plus graves. On n'a, en effet, qu'à ouvrir le Code pénal; voici ce qu'on y lit :

« Art. 404. Les agents de change ou courtiers qui auront fait faillite seront punis de la peine des travaux forcés.

« Art. 421. Les paris qui auront été faits sur la hausse ou sur la baisse des effets publics seront punis des peines portées en l'article 409 (de 500 à 10,000 fr. d'amende, d'un mois à un an de prison).

« Art. 422. Sera réputé pari de ce genre toute convention de livrer ou de vendre des effets publics qui ne seront pas prouvés par le vendeur avoir existé à sa disposition au temps de la convention, ou avoir dû s'y trouver au temps de la livraison. »

Ainsi voilà un agent de change qui était devenu mon associé, et qui avait encouru la peine des travaux forcés. Deux mois après son départ, il arrangea son affaire et conserva une jolie situation de fortune. Moi, qui n'étais qu'un instrument, je fus puni d'une manière plus sévère.

Mais, en oubliant même ce qui me concerne, n'est-il pas scandaleux qu'il existe

une corporation puissante, par qui la loi est regardée comme non avenue?

Quand on dit en France : il n'y a pas de privilége devant la loi, on oublie les agents de change.

XII

La maîtresse et la femme.

Dans la situation où je me trouvais, il ne me restait que deux choses à faire; presser mes rentrées et réduire mes dépenses : je devais à mes créanciers ce double effort et ces témoignages de ma bonne foi. Peut-être aurais-je dû m'arrêter sur-le-champ, exposer mes embarras et demander un délai pour me soustraire à une liquidation onéreuse. C'était le moyen de tirer tout le parti possible de l'ac-

tif de la maison et de ne pas aggraver le passif des charges qu'y ajoutait l'emploi d'expédients désespérés. Vingt fois je fus sur le point de prendre ce parti, vingt fois le cœur me manqua. On ne sait pas quelle somme de résolution et de courage il faut à un honnête homme pour venir déclarer devant une assemblée nombreuse qu'il ne peut pas tenir ses engagements et faire honneur à sa signature ; on ignore quels combats il soutient avant de s'y résoudre, et quelles angoisses il endure quand il s'y est décidé. Je conçois que quelques-uns d'entre eux aient préféré la mort à cette expiation douloureuse, et voulu rendre leur probité manifeste par le suicide. Beaucoup d'autres n'ont été retenus sans doute que par des liens ou des devoirs de famille, plus impérieux encore que le soin de leur propre honneur ; mais, dans tous les cas, il est difficile de comprendre que l'on se fasse,

de ce triste moyen, un marchepied pour arriver à la fortune, un jeu répété, une sorte d'habitude. On a beau fuir sa conscience, on n'y échappe jamais complétement.

Ainsi je puisais dans la crainte d'un éclat public l'énergie nécessaire pour prolonger mon agonie. Je n'avais pu éteindre mes différences de bourse, mais jusque-là aucun effet n'était resté en souffrance : Dieu sait à quel prix ! A chaque échéance nouvelle, c'étaient des efforts incroyables, une activité que je ne retrouverai plus. Le matin, au dépourvu, le soir, j'avais paré à des payements considérables, étonné moi-même de ce succès et obligé de le renouveler presque chaque jour. Les malheureuses qui, dans l'enfer mythologique, cherchent à emplir un tonneau sans fond, rappellent avec une effrayante vérité la besogne que j'accomplissais alors sans espoir comme sans trêve. J'ai remporté ainsi des

victoires accablantes et franchi des faux pas qui augmentaient sous mes pieds la profondeur de l'abîme. Malvina s'associait à ma pensée : elle ne m'interrogeait pas, mais me devinait. Quand la recette du détail avait donné, elle m'apportait, joyeuse, la somme qu'elle avait recueillie, et n'en prélevait que ce qui était strictement nécessaire pour la maison. Personne ne comprenait mieux qu'elle la sainteté des obligations commerciales, et ce que vaut un nom honorablement porté : son cœur se serrait à l'idée que celui des Paturot pouvait s'entacher de notre fait et déchoir par notre faute.

Il est, dans le malheur, une consolation précieuse : c'est celle d'une confiance sans limites. Cette consolation me manquait : je cachais quelque chose à ma femme ; il y avait du froid entre nous. Elle, si gaie autrefois, si disposée au babil, semblait atteinte d'une mé-

lancolie profonde. Moi, j'étais mal à l'aise et n'osais lui dire quel vide immense avait créé dans notre état financier mon aventure avec la princesse Flibustofskoï. Il fallait sortir de là, fût-ce au prix d'un aveu : j'en pris la résolution. Une échéance formidable me menaçait; je voulus savoir si les 200 mille francs prêtés à la palatine ne pourraient pas me venir en aide dans des embarras sans cesse renaissants. Depuis que ma gêne et mes mauvaises spéculations avaient acquis une certaine notoriété, je ne rencontrais plus chez ma belle qu'un accueil assez équivoque; des visiteurs à moustaches, jeunes, élégants, dérangeaient toujours, à point nommé, l'intimité de nos rapports, et le feld-maréchal Tapanowich devenait d'une grossièreté et d'une brutalité révoltantes. Il était temps d'amener une explication : je me rendis chez la princesse, bien décidé à exiger un

remboursement immédiat et à lui envoyer les huissiers si elle ne s'exécutait pas de bonne grâce.

Quand j'arrivai dans son boudoir je le trouvai littéralement encombré. La palatine avait autour d'elle un sérail d'hommes bruns, blonds, châtains, de tout âge et de toute encolure. Il fallut m'asseoir et faire nombre, entendre beaucoup de méchantes plaisanteries, supporter le spectacle des manéges d'une coquette qui calmait celui-ci par un mot, provoquait celui-là par un regard, ménageait et encourageait tous ses adorateurs, distribuait à propos l'espoir ou excitait la jalousie; enfin, semblait mettre tout son art à ne préférer et à n'éconduire personne. Hélas! on ne connaît ce qu'il y a de vide dans une idole que lorsqu'on l'a brisée. Lorsque j'étais sous le charme, aucun de ces défauts ne m'avait frappé; pour la première fois je les apercevais

à nu ; j'entrevoyais cette existence pleine d'artifices, et d'horribles doutes me remplissaient l'esprit. Les trois cent vingt-deux mille moutons des bords de l'Ukraine pouvaient être des animaux fantastiques, éclos dans l'imagination d'Oscar ; le palatinat, qui le sait ! n'était lui-même qu'une chimère, et le feld-maréchal une utopie. Mes deux cent mille francs seuls restaient comme une avance réelle faite sur des garanties imaginaires. Jamais l'idée d'une mystification ne m'avait assailli d'une manière aussi formelle et compliquée à ce point de désirs de vengeance. Au bout d'un quart d'heure d'attente, voyant que la compagnie ne quittait pas la place, je m'approchai de la princesse, et avec une voix ferme, quoiqu'entendu d'elle seule, je lui dis :

— Madame, je voudrais vous parler. Renvoyez votre monde.

— Vraiment ! monsieur, répliqua-t-elle

évidemment piquée; et à quel titre s'il vous plaît?

— Il le faut.

— Ah! il le faut, dit-elle en m'examinant avec inquiétude. Vous êtes solennel aujourd'hui.

Ces mots, rapidement échangés, suffirent pour amener le résultat que je désirais. Sans doute, la princesse comprit qu'en me résistant elle me pousserait à faire du scandale: elle s'y prit avec tant d'adresse et usa de tant d'ingénieux moyens que dix minutes après nous étions seuls. Alors la comédie ordinaire commença : les airs de reine, les plaintes, les reproches, les larmes même eurent leur cours; mais mon parti était pris, bien pris. On me traita de despote, de tyran, d'homme sans pitié; pour la première fois, je tins bon. Ni les regards de basilic, ni les sanglots, ni les évanouissements n'eurent le don de m'é-

mouvoir ; j'assistai, sans sourciller, au spectacle des grands et des petits artifices à l'usage des femmes. Il s'agissait de l'honneur de mon nom, de l'avenir de ma famille : c'était ouvrir les yeux un peu tard ; mais enfin, je les ouvris.

— Madame, lui dis-je avec fermeté, tout est fini entre nous ; oublions un moment d'ivresse. Nous avons à observer, vous des devoirs de rang, moi des devoirs de famille. En cessant nos relations, nous y gagnons tous les deux, moi ma propre estime, vous celle de l'empereur et la main-levée de vos 322,000 moutons, ajoutai-je avec un sourire tant soit peu ironique.

— En effet, répliqua la princesse, dont les yeux tarirent sur-le-champ, en effet, monsieur Paturot, continua-t-elle en cherchant à me pénétrer avec un regard fixe et froid, nous avons quelques erreurs à réparer. Je

m'étais trompée, monsieur; je croyais avoir affaire à un galant homme, je suis tombée entre les mains d'un manant.

C'était une dernière façon de me tâter; je le compris et reçus le compliment sans sourciller. On voulait une scène, je ne m'y prêtai pas.

— Le mot est dur, madame, lui dis-je en prenant mon chapeau ; mais j'essayerai de le mériter. Si, dans trois jours, je ne suis pas remboursé de mes avances, j'enverrai les huissiers ici.

Là dessus je sortis fort content de moi et lançai dans l'antichambre au feld-maréchal Tapanowich un regard plus féroce et plus provocateur que le sien.

Comme je l'avais promis, j'attendis trois jours : personne ne parut. En retour des sommes que j'avais comptées, la princesse avait souscrit quelques engagements, je les portai chez un huissier. On entama la procédure ;

elle s'acheva sans contradicteurs. Il y eut jugement par défaut, qui devint définitif, signification et tous les accessoires. Comme la somme était importante, le rôle des frais s'éleva à un chiffre considérable; j'espérais qu'une saisie m'indemniserait au moins de cela. Le dossier étant en règle, on prit jour pour instrumenter. Les recors frappèrent à la porte de l'hôtel; personne ne répondit. On passa outre en remplissant les formalités légales; on entra. O déception! tout était dégarni, les murs étaient nus; il ne restait, en fait de meubles, que six patères et quelques tringles de croisées. Les oiseaux, en dénichant, avaient emporté jusqu'à la paille de leur nid. J'en étais, outre mes 200 mille francs, pour deux mille francs de frais de procédure. J'écrivis à Moscou, à Odessa, en Ukraine; on me répondit que la princesse Flibustofskoi était parfaitement inconnue, et

que, dans les cadres de l'armée russe, il n'existait aucun feld-maréchal du nom de Tapanowich. J'avais poussé la précaution jusqu'à parler de trois cent vingt-deux mille moutons saisis par l'empereur : on me répondit que l'empereur ne saisissait les moutons de personne et qu'il châtiait par d'autres moyens les boyards qui s'avisaient de lui désobéir. Dans tout cela, il n'y avait que les bords fortunés du Don qui ne fussent point chimériques, mais mon huissier lui-même fut obligé de convenir qu'on ne pouvait exercer aucune action raisonnable contre ce fleuve : la princesse avait abusé de son nom. Or quand un huissier déclare qu'il n'y a rien à faire, on peut se fier à lui.

Décidément, tout tournait contre moi : j'étais prédestiné. Cependant cette dernière aventure me donna un courage que je n'avais point auparavant. Je n'avais plus à rougir vis à

vis de Malvina ; ma situation était régulière : je portais la tête comme un homme qui a sur les épaules un poids de moins. Pour compléter ce retour, je n'avais plus qu'un aveu à faire et un pardon à demander. Je connaissais Malvina, je savais quels trésors de bonté renfermait son cœur; aussi cherchais-je une occasion pour amener une explication décisive. Malheureusement, madame Paturot ne s'y prêtait pas : dès qu'elle me voyait entamer ce chapitre, elle avait un talent inouï pour détourner la conversation. Tantôt c'était un enfant à soigner, tantôt une vente à faire; le soir elle était trop fatiguée, le matin trop pressée de descendre. En attendant, il fallait rester avec mon secret et avec mon aveu sur les lèvres. Je n'y tins pas : un jour, après déjeuner, j'arrêtai ma femme par le bras au moment où elle allait s'esquiver pour se remettre à la besogne :

— Bibiche, lui dis-je, assieds-toi donc : j'ai quelque chose à te dire.

— Nenni, nenni, répondit-elle en m'embrassant sur le front ; les pratiques m'attendent. La vente va souffrir.

— Une minute, seulement, bibiche.

— Non, mon bonhomme, c'est autant de volé à nos enfants. Jérôme, ajouta-t-elle en poussant un soupir, nous ne leur avons fait que trop de tort à ces pauvres chéris.

— A qui le dis-tu, chère? en sentant mon œil se mouiller ; c'est moi qui suis un infâme, un mauvais père, un mauvais mari. Figure-toi...

— Un tas de bêtises ! allons, mon bonhomme, ne le prends pas comme ça. Qui est-ce qui n'a pas de torts dans sa vie? Suffit que le cœur reste bon, vois-tu !

— Mais non, chouchoute, ce n'est pas

tout ; il faut encore savoir se conduire, ne pas donner dans les intrigantes...

— Ah bien oui ; la vie est pleine de ça, mon bonhomme ! Eh bien, quoi ! Tu auras été dupe d'une commère, d'une soi-disant princesse...

— Tiens, tu le sais !

— D'une princesse de quatre sous, qui t'a plumé, houspillé, trompé, berné.

— Comme c'est ça !

— Jérôme, mon bon Jérôme ! Nous nous sommes promenés tous les deux dans la lune pendant deux fois trois cent soixante - cinq jours. Nous en revenons, c'est bien : il n'y a que nos pauvres petits poulets qui en auront souffert. Le reste, vois-tu, c'est zéro. Un coup d'éponge sur le passé, mon bonhomme. Je ne te dis que ça.

— Toujours la même, cette bibiche ! Tiens, Malvina, tu m'aurais ôté de dessus la poitrine

un poids de six cent mille kilogrammes que je ne serais pas plus soulagé.

— Il n'y a pas de quoi, mon bonhomme. Ainsi c'est convenu, ne pensons plus qu'à nos enfants. De ceux-là, Jérôme, tu peux m'en parler du matin au soir ; ça me remet, ça restaure, ça me chasse mes mauvais souvenirs. S'il me reste un peu de courage, c'est pour eux ; un peu d'illusion, c'est pour eux. Ces agneaux adorés, à nous deux, nous les tirerons bien de la peine. J'irai gratter la terre, s'il le faut, Jérôme.

— Et moi donc, Malvina.

— Eh bien ! alors, ajouta ma femme en m'embrassant de nouveau, laisse-moi descendre au magasin. Je n'y vends pas une paire de chaussettes sans songer à eux ; ça me rafraîchit le cœur. Pauvres poulets ! hier cent mille livres de rente, aujourd'hui rien !

— Je suis un indigne, je me battrais, bibiche.

—Chacun ses fautes, mon pauvre Jérôme; mais Dieu est bon et la vie est longue.

XIII

L'instituteur chevelu. — La bosse du thème grec.

Parmi les économies auxquelles il fallait alors se résigner, il en est une que nous ajournions sans cesse. La maison avait été réduite autant que possible, et l'ordre le plus sévère y régnait désormais. Plus de fantaisies ni de jouissances de luxe; la toilette était devenue modeste, l'ordinaire aussi; l'essaim des parasites avait pris la volée. Tout cela nous l'avions

fait sans hésitation et sans regrets : le sacrifice ne portait que sur nous. Mais il fut bientôt question d'appliquer à nos enfants ce système de réductions successives. Mon aîné, Alfred, était entré depuis sept mois dans une institution en vogue : j'avais choisi la plus célèbre, par conséquent la plus coûteuse. Sur ce point ma générosité était aveugle et sans limites : je ne marchandais sur rien, ni sur les prix, ni sur les articles. Alfred devait avoir tous les maîtres, suivre tous les exercices, épuiser en un mot le programme de l'établissement. C'était une manière de faire éclater ma tendresse : je fus compris. Les premiers mémoires s'élevèrent à des sommes fabuleuses ; je payai jusqu'aux centimes ; il me semblait qu'ils devaient retomber en soins et en attentions sur la tête de mon enfant.

J'allais souvent voir l'aîné de ma race dans l'institution où je l'avais placé. Le local était

vaste, aéré, des cours, un grand jardin, des dortoirs spacieux, des salles bien chauffées et bien éclairées, tout était fort convenable, même aux yeux d'un père : la cage n'attristait pas le regard, les oisillons pouvaient s'y habituer. Je demandai à goûter le potage ; il était excellent ; j'appris plus tard que la marchandise ne répondait pas toujours à l'échantillon. Du reste, la supercherie était fort inutile, car la chose que les écoliers amnistient le moins facilement, c'est la soupe du pensionnat. Aucune de leurs colères n'est plus opiniâtre que celle-là ; ils oublient les *pensums*, ils oublient les retenues, ils pardonnent même aux *pions* de l'établissement : ils ne pardonnent jamais à la soupe. C'est une haine qui ne s'éteint qu'à la sortie ; et encore !

Le chef de cette institution est l'un des hommes qui ont le plus contribué à mettre l'éducation de l'enfance au niveau des idées

modernes. Trois ans auparavant, il n'avait sous la main qu'un méchant petit pensionnat, à peine au-dessus d'une école primaire. Les familles du quartier envoyaient chez lui de mauvais drôles d'externes pour obtenir un peu de tranquillité dans le foyer domestique. Ces chenapans, entre cinq et huit ans, apprenaient là, entre autres notions essentielles, qu'un être policé ne marche pas sur les genoux, et que le dernier mot de la civilisation humaine ne consiste pas à se fourrer obstinément les doigts dans le nez. L'instituteur dressait ces jeunes sauvages, et leur donnait à dévorer les pommes vertes de son jardin. Quelques éducations brillantes en ce genre lui firent un nom, et le cercle de ses relations s'étendit. Alors, il inventa deux choses qui étaient inventées avant lui, et qui prirent l'enfance par l'endroit sensible ; je me plais à déclarer qu'il n'y a point de jeu de

mots là-dedans. D'une part, il inventa la gymnastique, appliquée au redressement de l'intelligence; de l'autre, il inventa le transport des marmots en voiture. C'étaient deux idées de génie : la gymnastique et la voiture étaient inventées, sans doute, mais l'instituteur trouva la manière de s'en servir. De là sa fortune et sa gloire.

Ce succès dans la surveillance du bas-âge ouvrit à notre instituteur des perspectives nouvelles. Il se dit que l'art du pensionnat était encore au berceau, et qu'en appliquant à cette industrie les procédés des découvertes récentes, entre autres la vapeur et la mécanique, on confectionnerait des éducations d'un meilleur débit. Bien des préjugés régnaient encore dans sa partie : on exerçait la profession terre-à-terre; on élevait les enfants en vue d'eux-mêmes et non de l'institution; on ornait leur esprit, on formait leur

cœur sans songer le moins du monde à en faire une enseigne pour l'établissement; on oubliait trop qu'une industrie est une industrie, qu'une spéculation est une spéculation. Ces réflexions amenèrent l'instituteur à envisager l'éducation au point de vue utilitaire, à calculer ce qu'elle peut rendre à un entrepreneur qui exploiterait la chose en grand et avec des procédés particuliers. Il comprit qu'il y avait là une mine d'or; il se lança, ouvrit un commerce d'enfants, de curiosités latines et grecques, de merveilles assorties. C'était tout une révolution.

Pour faire accepter l'idée, il fallait la répandre. Jusqu'alors personne n'avait spéculé sur l'enfance à raison d'un franc vingt-cinq centimes la ligne. On ignorait l'art de fasciner le père de famille par un entrefilet de journal, un fait Paris, ou même par ce que l'on nomme techniquement une réclame. Le

moyen était d'autant plus triomphant qu'il n'était point usé. Un journal est un insidieux confident qui laisse des traces dans les esprits les plus distraits. On ne sait où on a lu, par exemple, que l'institution Roustignac est la première des institutions, que les pairs de France y placent leurs rejetons, et que le pacha d'Égypte y entretient un enfant de son dix-huitièmelit; on ne sait où l'on a lu cela, et pourtant cela fait partie intégrante de nous-même et de la somme de nos connaissances. Nous l'adoptons, nous en faisons part à nos amis. D'où cela vient-il? Peu importe. L'idée circule, elle fait son chemin. On a ainsi créé des tailleurs de génie et des pommades souveraines : il ne s'agissait plus que d'appliquer le moyen à l'instituteur.

Ce fut le triomphe du grand homme dont je parle : il savait par quelle variété d'influences on agit sur le public, et quels lan-

gages divers il convient de faire entendre à des crédulités de toute nature. Jamais souplesse plus ingénieuse ne fut déployée dans une œuvre plus difficile. Chaque journal recevait le mot le plus propre à agir sur sa clientèle.

Dans le journal de l'opposition, on lisait :

« L'institution Roustignac est l'une de celles qui professent avec le plus de franchise « le respect de nos libertés. Le vénérable La « Fayette a promis d'y envoyer trois de ses « petits-fils ; le président des États-Unis vient « d'y expédier son neveu ; et la Grèce régé- « nérée y entretient dix-huit descendants de « Léonidas. Le local est vaste et aéré, la « nourriture abondante et saine... Il y a des « maîtres d'escrime et d'équitation. »

Dans le journal conservateur, on lisait :

« La révolution de juillet a fait éclore une « institution dont le besoin se faisait généra-

« lement sentir, l'institution Roustignac. « Pour la première fois en France, l'éducation « y a pris une teinte professionnelle, sans « que les études universitaires y soient pour « cela négligées. Il y a des maîtres de compta- « bilité, de tenue de livres et d'histoire natu- « relle. Les mathématiques y sont en hon- « neur : l'institution a fait recevoir quinze « élèves sur seize à l'École polytechnique, dix- « huit à l'École navale, douze à l'École nor- « male. Les princes sont venus visiter l'éta- « blissement, et S. M. a daigné faire témoi- « gner à M. Roustignac toute la satisfaction « qu'elle éprouve pour une création qui ho- « nore son règne. Le local est vaste et aéré, « la nourriture, etc., etc... Il y a un maître « de natation et un maître de danse : ce der- « nier enseigne comment on saluait dans « l'ancienne cour. »

Dans le journal légitimiste, on lisait :

« Il ne restera plus bientôt d'institution où
« les pratiques religieuses soient en honneur.
« Cependant, nous devons signaler une ex-
« ception consolante, celle de l'institution
« Roustignac. Les exercices de piété y sont
« suivis de la manière la plus régulière. Deux
« prêtres sont attachés à l'établissement; l'ar-
« chevêque de Paris y a dernièrement con-
« firmé soixante-deux élèves. Le local est
« aéré, etc., etc... Il y a un maître de plain-
« chant. »

Outre ces nuances politiques, il y avait encore des nuances domestiques, pour ainsi dire, et le chapitre des séductions de famille.

Pour les mères sensibles, on disait :

« C'est madame Roustignac elle-même qui
« préside à la toilette matinale des enfants,
« qui les fait laver sous ses yeux, peigner, dé-
« crotter, brosser, comme le ferait la maman

« la plus attentive. Le local est, etc., etc... Il « y a des barrières en fer devant les bassins « et des grillages aux croisées.

Pour les pères vaniteux, on disait :

« L'institution Roustignac tient toujours le « haut bout dans les solennités universitai- « res : trente prix au grand concours, cent « cinquante prix au collége, en tout, trois « cent vingt-quatre nominations, voilà son « lot. C'est elle qui a fourni l'élève Patouillot, « couronné trente-six fois, et l'élève Mistigri, « fils d'une de nos illustrations littéraires. Le « local est, etc., etc... On garantit le succès « aux parents doués eux-mêmes de quelque « intelligence. »

Qu'on juge de l'effet de ces annonces, alors nouvelles : le pensionnat Roustignac fit fureur ; on y expédiait des sujets, francs de port, des quatre coins de la France. Notre industriel fit le difficile : il refusa quelques mar-

mots notoirement scrofuleux ; autre moyen de flatter ceux qui étaient admis. Bref, ce fut une fortune sans égale. L'instituteur s'en montra digne : le succès ne l'enivra pas. Il comprit le premier que la lutte universitaire allait devenir la pierre de touche des institutions, et avant tous les autres il s'y prépara. Ce n'était pas d'ailleurs un industriel ordinaire et sans études. Il savait à quel point la nourriture du corps peut modifier les forces vivantes : il résolut d'appliquer ce système à la nourriture de l'esprit. Ainsi, plus d'une fois il avait entendu citer cette histoire d'un berger anglais qui confectionnait à son gré un bœuf ou un mouton, modifiait, à l'aide du régime, la grosseur et le poids des os, le volume du squelette, portait à volonté la graisse sur le gigot ou sur le filet, diminuait l'entrecôte ou renforçait le gîte à la noix. Il savait aussi que ce régime, appliqué aux hommes, avait eu un cer-

tain succès : que l'on dressait par ce moyen des boxeurs et des jockeys, les uns pour l'hygiène du coup de poing, les autres pour jouer le rôle de fantômes. On obtenait ainsi, à l'aide de l'alimentation et de l'exercice, des membres presque artificiels, mais parfaitement propres au pugilat et à la course des chevaux. L'idée était ingénieuse : il ne s'agissait plus que de l'appliquer à l'enfance.

L'institution Roustignac eut encore cet honneur: elle inventa le culte et l'éducation des spécialités au point de vue du concours universitaire. On y créa la catégorie du thème grec, celle de la version grecque, le thème latin et la version latine. L'histoire, le discours français, la géographie, les mathématiques, enfin, toutes les branches de l'enseignement eurent un noyau de lévites plus particulièrement chargés de les desservir. On pratiqua

sur les élèves le système suivi sur les bœufs et les moutons, ou, si l'on veut, sur les boxeurs et les jockeys : on les dressa en vue d'un résultat donné et spécifié; on alimenta l'esprit de manière à ce que la substance se portât plutôt sur une partie de l'intelligence que sur l'autre, et que le disours français ne nuisît pas, par exemple, à la version latine. Voilà quelle fut la découverte, l'invention de l'instituteur auquel j'avais confié l'aîné de ma race. Cet homme était aussi grand que modeste : il n'a pas même pris de brevet de perfectionnement; aussi a-t-il été volé effrontément par ses confrères.

Depuis que mon Alfred suivait les cours de l'institution, il était devenu un puits de science. La pauvre Malvina ne pouvait plus se faire comprendre de son fils. On eût dit que le petit drôle avait oublié le français; il n'avait que du grec à la bouche : c'était adorable. Quand

je l'interrogeais amicalement sur ses études, il ne se laissait jamais interloquer.

— Eh bien! Alfred, lui disais-je, nous mordons, n'est-ce pas? Que dit le papa Roustignac? est-il satisfait?

— *Onos, l'âne qui si bien chante*, me répondait le petit helléniste.

— Et l'ordinaire, en es-tu content, mon chou? ajoutait Malvina. Si tu n'es pas bien nourri, il faut le dire : ton père se plaindra.

— *Agathos, bon brave à la guerre*, répliquait mon héritier.

Ainsi du reste. Il épuisait les *racines grecques* de Port-Royal, je crois ; il n'avait que du grec à la bouche ; les descendants de Léonidas ne l'auraient pas renié. A huit ans savoir du grec! entretenir une conversation en grec! cela tenait du prodige. Mon cœur de père en tressaillait de joie. Malvina eût préféré une langue moderne.

Eh bien ! telle était la rigueur du temps, qu'il fallait interrompre brusquement une éducation aussi brillante, couper les ailes à ce génie naissant. L'institution Roustignac avait poussé le mémoire trimestriel à un degré de perfectionnement où ma bourse ne me permettait plus d'atteindre. C'était un cruel et dernier sacrifice ; mais il fallait s'y résoudre. Quelques jours avant l'expiration du trimestre, je me rendis à l'institution pour déclarer à l'honorable industriel que mon fils allait lui être enlevé. Je ne croyais pas que cette mesure pût souffrir la moindre difficulté ; mais à peine eus-je décliné le but de ma visite, que le visage de l'instituteur se rembrunit.

— Vous rendre Alfred, monsieur Paturot ! mais vous n'y songez pas. Impossible, monsieur, impossible. Jamais, monsieur, jamais.

— Mais, monsieur, c'est mon fils.

— C'est possible, monsieur Paturot, mais c'est aussi notre premier thème grec, un sujet précieux, monsieur, avec la bosse du thème grec très prononcée, monsieur. Nous l'enlever ! peste ! et en faveur de qui ?

En prononçant ces paroles, le père Roustignac se promenait à grands pas dans l'appartement et trahissait ses impressions dans un monologue entrecoupé :

— Qui me joue ce tour-là? Je parie que c'est Barbichon ! Oui, c'est Barbichon, ajouta-t-il en se frappant le front : il vient de faire voyager en province pour se procurer un thème grec de quelque valeur. Ah ! Barbichon, tu veux me souffler mes thèmes grecs ! Eh bien ! nous verrons. Tu as renchéri de cinq cents francs pour avoir la version latine qui m'a battu au dernier concours; mais tu ne me subtiliseras pas celui-ci, mon petit.

J'écoutais ces doléances sans en comprendre toute la signification ; enfin, quand l'instituteur parut plus calme, je me retournai vers lui pour renouveler ma demande :

— Assez, M. Paturot, je vous comprends et vais droit au fait. Quelles sont vos conditions ? combien exigez-vous ?

Je crus rêver : les rôles étaient intervertis. L'instituteur remarqua mon hésitation et insista ;

— Quelles que soient les offres que l'on vous fasse, monsieur, je vous demande la préférence. J'y ai quelques droits.

— Mais vraiment, monsieur, je ne vous comprends pas, lui dis-je. Mes moyens de fortune ne permettent plus désormais...

A peine avais-je prononcé ces mots que la figure de l'instituteur s'épanouit :

— Eh ! n'est-ce que cela, mon cher monsieur Paturot? que ne parliez-vous? Votre

Alfred est un trésor, un thème grec comme je n'en ai jamais eu. Nous le garderons, père fortuné, nous l'élèverons pour l'honneur de l'hellénisme.

— Vraiment !

—Nous l'habillerons, en sus, si vous le désirez, monsieur Paturot ! Un enfant comme celui-là, un premier thème ! tenez, vous m'avez fait peur. Je vous ai cru vendu à un concurrent.

— Moi, oh ! quelle idée !

— Monsieur Paturot, j'adopte votre enfant : il achèvera ses études dans l'institution; non seulement je le promets, mais je le signe ; nous allons passer un acte.

— Votre parole suffit.

— Du tout, nous allons signer, c'est plus sûr. Un thème grec comme celui-là ! j'aurais envoyé dix voyageurs en province, qu'ils n'en auraient pas trouvé de pareil.

Je fis ce que voulait l'instituteur : il s'engagea à garder mon fils sans indemnité, et moi je promis de le laisser dans le pensionnat tant que dureraient ses études. Sans savoir jusqu'où pourraient aller les écarts d'une affectation spéciale, je venais de vouer mon Alfred au thème grec, comme on voue un enfant au blanc. Le père Roustignac avait frappé à coup sûr : mon fils ne démentit pas l'horoscope. Au bout de l'année scolaire on put lire dans tous les journaux :

« Le jeune Alfred Paturot, de l'institution
« Roustignac, a eu l'honneur de dîner avec le
« ministre de l'instruction publique. On sait
« que cet élève a eu le premier prix de thème
« grec au concours. C'est le plus beau succès
« de ce genre depuis la création de l'Uni-
« versité. »

En me félicitant de ce résultat, l'instituteur ajoutait :

— Monsieur Paturot, envoyez-moi donc votre cadet ; nous le ferons mordre à la version latine.

XIV

Le capitaliste d'Oscar. — Clichy.

Malgré des efforts inouïs, la maison Paturot s'éteignait sous le poids des escomptes : on n'emprunte pas impunément à quinze et vingt pour cent. De l'usure décente, j'étais descendu jusqu'à l'usure éhontée ; l'argent n'arrivait plus chez moi qu'au prix de démarches poignantes et de sacrifices accablants. La chose en vint au point, qu'à bout

de ressources, un jour j'allai chez Oscar, malgré la promesse que j'avais faite à Malvina de n'y plus mettre les pieds ; je le savais ingénieux, fertile en expédients.

— N'est-ce que cela? me dit-il après m'avoir écouté ; viens, Jérôme, je vais te conduire chez mon capitaliste.

Le capitaliste d'Oscar !!! Le peintre ordinaire de S. M. avait un capitaliste !!! Qui l'eût pensé? Dans tous les cas, la découverte était assez curieuse pour mériter d'être vérifiée. J'acceptai donc l'offre. Le rapin donna une touche de vert à un Faune qu'il traitait par son procédé ordinaire, quitta sa blouse, se vêtit, prit son chapeau, et nous partîmes. Le capitaliste d'Oscar dédaignait d'habiter le quartier de la finance; il occupait, entre le Palais-Royal et le Louvre, dans une des ruelles qui débouchent sur la rue Saint-Honoré, une maison qui lui appartenait et qu'il habi-

tait seul. Je crus d'abord que nous allions voir paraître un de ces types d'usurier consacrés par la tradition et illustrés dans les romans; je me figurais d'avance un vieillard sec et décharné, habitant un galetas garni de curiosités empaillées : ainsi le voulait la tradition. Quelle fut ma surprise lorsque au delà d'une porte assez malpropre j'aperçus un intérieur fort bien tenu, des escaliers cirés, des portières en velours, une antichambre, un salon, un cabinet somptueusement meublés. C'est dans cette dernière pièce que nous reçut le capitaliste d'Oscar, jeune homme de trente ans environ, élégant et poli, n'ayant dans les formes rien d'usuraire, ni les ongles crochus, ni les lèvres pincées, ni l'œil caverneux. Je n'en revenais pas.

Oscar me présenta à lui, et exposa mon affaire. Le capitaliste souriait avec grâce; évidemment, la négociation était enlevée.

Pas le moindre signe de mécontentement, de mauvaise volonté; pas de question pénible, indice de défiance. On eût dit un ami qui allait mettre son coffre à ma disposition, sans garantie comme sans réserve : c'était lui qui semblait être mon obligé. Quelle découverte qu'un tel capitaliste! Je ne m'étonnais pas qu'Oscar s'en fût jusque-là réservé le monopole.

— M. Paturot, me dit-il avec une voix caressante, il vous faut 20,000 fr.; je les ai à votre service.

— Ah! monsieur, lui dis-je, que de grâce!

— Vous réglerez cela comme vous le voudrez.

— Monsieur, monsieur, répondis-je, ce serait trop : j'en passerai par les conditions d'usage.

— Du tout, ce sera à votre choix. Vous me nantirez comme vous l'entendrez, en filo-

selle, en flanelle, en châles de cachemire, en perles de Golconde, en lingots d'or! c'est absolument à votre discrétion.

Le désintéressement du capitaliste s'expliquait : il prêtait, mais il voulait un gage. Cette proposition donna un autre tour à mes idées. Il me restait un fonds de magasin d'un écoulement difficile, impossible même; je crus que l'occasion était favorable pour me procurer de l'argent sur cette valeur morte; je l'offris au prêteur.

— Très bien! monsieur, très bien! me dit-il; faites la note de votre dépôt. Peu importent les articles.

J'avais cet état dans la mémoire; je le dressai fort exactement, en l'accompagnant d'un désistement en faveur du capitaliste.

— M. Paturot, me dit-il alors, je vous sais un honnête homme. Évaluez vous-même



les marchandises que vous me donnez en nantissement, et je vous en avancerai le montant tout entier.

— Monsieur, lui dis-je, voilà qui est parfaitement loyal de votre part. C'est me piquer au jeu ; je ne démériterai pas de votre confiance.

En effet, pour répondre à ce bon procédé, je mis une discrétion exemplaire dans mes évaluations ; cependant elles s'élevaient à 22,000 fr.

— Vingt-deux mille francs, c'est parfait ; 22,000 fr., vous les aurez, monsieur.

— Cependant, ajoutai-je, si vous voulez ne donner que 20,000 fr. pour plus de sécurité, j'y souscrirai.

— Non, monsieur Paturot, ce sera vingt-deux mille francs, me répliqua-t-il avec le plus aimable sourire ; l'affaire n'aura lieu qu'à cette condition.

— Vraiment, monsieur, on n'est pas un plus galant homme que vous.

— Malheureusement, monsieur Paturot, ajouta le capitaliste en roulant des yeux attendris et laissant échapper un soupir étouffé, vous venez un peu tard. J'ai prêté hier cinquante mille francs à un fils de famille en train de se ruiner. Il ne me reste que six mille francs en caisse. Il faudra attendre trois semaines pour le reste. Quel dommage !

J'étais joué; le drôle savait que je ne pouvais pas attendre : il m'avait ainsi conduit peu à peu jusqu'à la limite de mes propositions sans se livrer, sans démasquer ses batteries. Je voyais que nous allions retomber dans les vieux moyens de comédie. Mais qu'y faire, hélas ! Six mille francs en numéraire, c'était quelque chose ; j'attendis donc le choc de pied ferme.

—Cependant, monsieur, poursuivit-il d'un

ton plus sérieux, si quelques marchandises d'un débit très courant pouvaient vous convenir pour les seize mille francs qui complètent votre somme, nous verrions à en finir tout de suite.

C'était là le nœud du marché, une réminiscence de Molière. Je me voyais déjà obligé de choisir entre *le fourneau de brique, fort utile à ceux qui sont curieux de distiller*, et la *tenture de tapisserie représentant les amours de Gombaud et de Macée;* j'avais à me charger des *mousquets garnis de nacre de perle*, du *lézard empaillé garni de foin*, du *trou-madame* et du *luth de Bologne*. Eh bien! il y a dans la vie des moments de vertige tels, que ni la réflexion, ni la honte d'être dupe, ne peuvent arrêter un homme. Le capitaliste d'Oscar connaissait ses justiciables; il vit que je lui appartenais.

Nous nous levâmes, et il me conduisit dans

ses magasins; la maison entière était un bazar; tous les étages étaient encombrés d'objets de pacotille, de marchandises hétéroclites, d'articles de bric-à-brac. Le propriétaire paraissait fier de ce magnifique assortiment.

— Monsieur Paturot, me dit-il en reprenant son air affectueux, vous êtes député; vous avez droit à tous mes égards. J'ai souvent fait des affaires avec des députés, même avec des pairs de France ; je suis connu des hommes d'état. Beaucoup de procédés, voilà mon titre; les personnes qui traitent avec moi s'en souviennent. Voyez, poursuivit-il en me montrant la plus abominable collection de camelottes qui ait jamais paru sous le ciel, voyez, choisissez là-dedans. Je ne vous impose rien, ni les prix, ni les articles. Voici une partie de cages d'oiseaux d'un goût charmant, dont un spéculateur m'a offert hier

cinq mille francs, pour les expédier aux Canaries ; je vous céderai cela pour quatre mille francs. Voici des tuyaux de pipe qui prennent chaque jour de la valeur par suite de l'accroissement du nombre des fumeurs : trois mille francs ; c'est pour rien. Voici douze cents casquettes de loutre, six cents bottes à l'écuyère, deux mille boîtes de pains à cacheter, trois cents polichinelles, cinquante-six mille cure-dents en bois des îles, huit cents emplâtres de poix de Bourgogne, cent deux mille pois à cautère accompagnés de trois mille serre-bras, sept cents souricières en fer galvanisé, huit mille pinces à épiler, onze cents accordéons, mille flûtes à l'oignon, cinq cents daguerréotypes, dix-huit mille statuettes complétement nues...

— Assez, lui dis-je, étourdi par ce bruyant inventaire. Je vais choisir mon lot.

— A votre aise, M. Paturot, je vous laisse :

vous êtes maître de mes richesses, disposez-en comme bon vous semblera.

J'achevai cette triste affaire : en retour d'un gage réel, je pris des valeurs imaginaires, des cages d'oiseaux, des cure-dents, des souricières, des accordéons. Je ne voyais dans tout cela que les six mille francs que j'allais recevoir.

C'est ainsi que j'amoncelais un orage sur ma tête; enfin il éclata. Un jour l'argent manqua pour parer à un payement : ma signature resta en souffrance; les protêts se succédèrent coup sur coup; le bruit de ma déconfiture fut bientôt public. Je tins bon encore; j'espérais épargner à mon nom la tache légale, et éviter la déclaration de faillite. Mes plus forts créanciers étaient bien disposés en ma faveur; on me plaignait, on promettait de me secourir. Seul le capitaliste d'Oscar se montrait intraitable et me pour-

suivait à outrance : quoique nanti, il se prétendit à découvert, m'enlaça dans une procédure habile et expéditive, et avant que j'eusse pris mes mesures, obtint une contrainte par corps. Avec plus de sang-froid, j'aurais pu chicaner et gagner du temps; mais ma tête n'y était plus, elle succombait à tant d'épreuves. Il fallut donner ma démission de chef de bataillon et de député; je restai nu et dépouillé sous le coup d'un jugement exécutoire. Les usuriers connaissent le prix du temps : dès que les pièces furent en règle, les gardes du commerce investirent mon domicile. Je fus épié, surveillé, saisi à l'improviste, et conduit à la prison de Clichy. A peine eus-je le temps d'embrasser Malvina, que je laissai en proie au désespoir.

Quand on arrive devant cet asile de douleurs ignorées, où la loi donne tort à l'imprudence et raison à l'exploitation, il est im-

possible de se défendre d'un sentiment d'angoisse et d'amertume. La prison n'est pas sombre par elle-même; sa situation, qui domine Paris, la vue de quelques jardins environnants, le bâtiment, d'un aspect moderne, n'ont rien qui repousse : mais est-il de belles prisons? D'ailleurs, les greffiers, les guichetiers, les grilles, les verroux, sont là pour rappeler le captif à cette douloureuse réalité que l'on nomme l'emprisonnement. Nulle part, il n'est plus navrant pour le cœur, plus lourd à la pensée. Dans la vie du malfaiteur, la prison occupe une place; il s'y est préparé, façonné de bonne heure; il la quitte sans joie, il la retrouve sans chagrin. Il a attaqué sciemment la société; la société se venge et le séquestre comme un être dangereux; c'est bien : des deux parts on est quitte. Mais la prison pour une dette d'argent, voilà où se trouve la véritable torture.

Que les hommes frappés ainsi aient été conduits sous les verroux par l'imprévoyance ou par le besoin, la prison n'en est pas moins un coup de foudre pour eux, une peine à laquelle rien ne pouvait les disposer d'avance. Entre eux et leur famille s'élèvent désormais des grilles qui n'admettent que des rapports limités et insuffisants. Ces pauvres captifs tiennent au monde par tous les liens qu'il crée et qu'il honore; ils ont des femmes et des enfants dont ils sont les seuls soutiens, et l'emprisonnement atteint, condamne, tue souvent ces enfants et ces femmes. Ce n'est pas là seulement une torture pour le captif, c'est une grave responsabilité pour la société.

L'emprisonnement pour dettes est une rigueur difficile à justifier, un legs des temps barbares. A part quelques exceptions, elle se réduit toujours à ceci: demander à un homme

de l'argent et le mettre dans une situation où il ne peut en gagner. Pour juger la contrainte par corps, il suffit d'être allé une seule fois dans son temple; il suffit de voir qui elle frappe, et au profit de qui. Dans un ordre un peu élevé de relations financières personne n'en use, si ce n'est à l'état de gageure. Restent donc alors, d'un côté, comme victimes, des fils de famille, de pauvres ouvriers, des hommes qui ont livré légèrement leur signature, des gens du petit commerce; de l'autre, comme incarcérateurs, des escompteurs sans pitié, des usuriers implacables ou des créanciers que la passion anime. Par une bizarrerie qui n'a pas été assez remarquée, la contrainte par corps n'atteint pas la classe en vue de laquelle elle a été surtout maintenue. C'est pour des actes et des engagements de commerce qu'elle est instituée, et la prison pour dettes ne renferme que très peu de com-

merçants. Quand ils y entrent, c'est pour y passer; la remise d'un bilan suffit pour qu'un sauf-conduit les délivre. Il ne reste donc dans cette enceinte que des hommes victimes d'une fiction, des malheureux frappés comme commerçants, et qui ne le sont pas.

Quand je pénétrai dans mon nouveau domicile, je fus effrayé d'y rencontrer surtout des hommes appartenant évidemment à la classe ouvrière. C'est là le gros des détenus, ce qui fournit à la prison le plus fort contingent. On y trouve des menuisiers, des ébénistes, des revendeurs, des marchands en détail; enfin, les petits commerces et les petites industries de Paris. Dans cette classe de détenus les sommes qui ont motivé l'incarcération sont toujours très minimes, trois cents, quatre cents, cinq cents francs, que les frais d'huissiers et de procédure portent souvent au double. En enlevant à ces hommes la faculté de travail-

ler, on leur a tout ôté, on a privé le ménage de pain, la famille d'asile. Aussi, ces infortunés se promènent-ils tristement dans la salle commune, honteux de leur désœuvrement, et avec la conscience des souffrances qu'il occasionne au dehors de cette enceinte maudite. On s'est trop habitué à regarder Clichy comme le purgatoire de quelques enfants prodigues qui y expient leurs fautes entre le champagne et leurs maîtresses. C'est là le moindre élément de la contrainte par corps : la prison pour dettes est l'asile de la privation et de la faim, et non de l'insouciance et de la débauche.

Qui croirait que, même dans cette enceinte, l'exploitation ait pu établir son siége? Cela est pourtant. Voici des hommes réduits à donner leur corps comme gage, et qui, faute d'une rançon, subissent les peines de la servitude : certes, c'est là une déclaration de

misère difficile à décliner. Il y a des exceptions peut-être, mais, pour la masse, le dénûment résulte de l'incarcération. Eh bien, on trouve à gagner quelque chose sur ces malheureux. La loi, prévoyante à demi, a voulu que le créancier déposât trente francs par mois au greffe de la prison pour être appliqués aux aliments du débiteur; elle a oublié d'ajouter qu'aucune réduction ne pourrait être opérée sur cette insuffisante subvention. Or, voici ce qui arrive. L'état assure aux prisonniers le logement, mais non le mobilier et les objets de literie. On a une couchette, mais moyennant un prix de location. Où la spéculation ne se glisse-t-elle pas? Le captif paye donc l'usage du lit, des matelas, des chaises, des tables, des armoires, et les vingt sous se réduisent ainsi à quatorze ou seize sous, ou mieux soixante-et-dix et quatre-vingts centimes. Soixante-et-dix

centimes par jour, voilà à quoi est réduit le peuple qui habite Clichy. Ces soixante-et-dix centimes supportent encore les bénéfices de la cantine. Quant au reste, il appartient aux fournisseurs du mobilier. L'eau même ne coule pas pour tout le monde à Clichy : on l'y vend. L'état devrait se montrer plus généreux vis-à-vis de gens qui payent de leur corps le droit de passer pour dénués de ressources.

Comme on le pense, j'arrivais là dans des conditions exceptionnelles. Par mesure de précaution, j'avais mis quelques pièces d'or dans mes poches, et à cette vue, le troupeau de guichetiers s'inclina profondément. Je ne marchandais sur rien, et distribuai à droite et à gauche des largesses qui me firent prendre pour un lord anglais. On me donna à choisir entre les cellules ; j'arrêtai la plus propre dans les étages supérieurs.

De là je dominais la ville entière et une portion de l'ancien jardin de Tivoli. Le panorama était magnifique ; les barreaux seuls assombrissaient la perspective. Je veillai à ce que le domicile que me fournissait l'état n'offrît rien de trop repoussant au premier aspect. Malvina allait venir ; je voulais ménager sa sensibilité. Je me mis au courant des habitudes du lieu, je visitai le jardin, la salle commune, le restaurant, enfin tout ce que Clichy offre de curieux et d'utile. Au bout d'une heure de séjour j'étais déjà un hôte acclimaté à cette résidence.

Ainsi, toutes mes gloires m'avaient conduit là, au milieu de cette population souffrante et déshéritée. Était-ce la peine de monter si haut pour aboutir à une semblable décadence ? Je n'ai jamais été un grand philosophe ; mais Clichy donnerait de la philosophie aux esprits les moins méditatifs. En jetant

les yeux sur cette immense ville qui se déroulait à mes pieds et m'envoyait des bruits confus, involontairement je songeais au rôle que j'y avais joué ; je repassais dans ma mémoire cette marche rapide dans le chemin des grandeurs, mon élection comme capitaine, puis comme chef de bataillon de la garde citoyenne, ma candidature électorale, et le succès qui l'avait couronnée, ma situation financière et commerciale si longtemps brillante, les fêtes dont j'étais l'âme, la phalange d'artistes et de savants qui venait de perdre en moi un Mécène, mes efforts dans la carrière oratoire et l'insaisissable moment où j'avais failli devenir sous-secrétaire d'état. Quels souvenirs, et en quel lieu !

Pour me tirer de ce rêve, il me suffit de jeter les yeux autour de moi, dans ma cellule de huit pieds carrés, d'y voir cette cruche d'eau, compagne obligée du prisonnier,

l'étroite couchette garnie d'un matelas, la chaise boiteuse et la table de sapin qui composaient tout le mobilier. Ce retour vers la réalité remplit mon cœur d'une douleur qui n'était pas sans charme. J'avais abusé de la fortune : je devais m'attendre à l'expiation.

XV

Clichy. — La visite du philantrope. — Le mont-de-piété.

Il existe, dans le cercle des relations sociales, une foule d'exploitations qui ne pèsent en général que sur les hommes éprouvés par l'adversité. Les riches y échappent ou ne les subissent que volontairement; les classes aisées, les existences régulières n'en sont point atteintes. Le malheur seul reste donc le principal aliment de plusieurs industries, à partir

de l'escompteur pour arriver au geôlier, en passant par l'huissier et le garde du commerce. Il faut que tout ce monde vive sur les positions embarrassées, les impose et les aggrave. Dès qu'on a descendu le premier degré de cette échelle fatale, on est livré à des mains qui, de charge en charge et d'expédient en expédient, conduisent infailliblement un homme à l'abîme. Vraiment la société n'a pas assez d'entrailles pour les êtres qu'atteint une sorte de déchéance ; elle est tenue à plus de protection et plus d'appui envers ceux qui tombent ; elle devrait empêcher qu'on ne se partageât ainsi leur dépouille. La chute est assez lourde et l'expiation assez cruelle pour qu'on n'y ajoute pas les tortures de l'exploitation la plus ingénieuse et la plus raffinée.

Sans rien dire ici qui puisse blesser aucune classe, et en rendant justice à ce qu'il y a d'honorable dans toutes, il suffit de jeter un coup

d'œil sur ce qui se passe au vu et au su de chacun. Dans les termes les plus ordinaires, et surtout pour les sommes modiques, une dette se double par les frais de procédure, et celui qui, avec deux cent cinquante francs se serait libéré avant toute poursuite, ne voit guère lever son écrou à moins de cinq cents francs, quand les choses en sont allées jusqu'à l'incarcération. Les efforts désespérés qu'il a faits pour éluder la captivité ou pour en reculer le moment sont autant d'ajouté aux difficultés et souvent à l'impossibilité de la délivrance. On a vu quelquefois les charges s'élever dans une proportion plus forte encore, en dépit de la surveillance des magistrats et souvent des prescriptions de la loi. Sous le poids d'une servitude corporelle et d'un embarras de position, un homme ne conserve jamais l'idée bien nette de son droit et devient presque toujours une victime résignée; il ne se

défend plus, il s'abandonne. Ce serait alors que la tutelle publique devrait intervenir d'une manière plus efficace, couvrir ces malheureux et les arracher à l'exaction. Des mesures bien simples suffiraient pour cela : un tarif de frais extrêmement modéré et une pénalité rigoureuse contre les hommes qui, en y dérogeant, essayeraient d'abuser de l'infortune. Avec une réforme dans ce sens et quelques exemples sévères, la chasse donnée au malheur n'aboutirait plus à une curée.

J'étais à peine installé à Clichy, et déjà les plaintes de la population qui l'habite frappaient mes oreilles. J'avais pu voir que, pour y vivre convenablement, il faut avoir constamment l'argent à la main : les millionnaires seuls s'y trouvent commodément et avec toutes leurs aises. Au moindre détail est attaché un salaire ; on ne porte pas à la geôle un

journal, une bouteille de vin, une lettre, quoi que ce soit, sans qu'il y ait un factage attaché à ce service. Faire transsuder les poches du prisonnier, de manière à ce qu'elles restent complétement à sec, voilà quelle est la grande affaire de la hiérarchie des guichetiers. L'administration ne devrait pas souffrir qu'un pareil mobile dominât, même dans une prison pour dettes: elle est tenue à plus de générosité et de grandeur; elle devrait se refuser à ces règlements intérieurs qui ne sont qu'une exploitation régularisée, et faire en sorte qu'une peine corporelle, subie dans un intérêt plutôt individuel que social, ne s'aggravât point de charges pécuniaires, que le plus grand nombre des prisonniers ne peuvent supporter sans douleur. L'administration, en outre, devrait être humaine. Dans toutes les prisons de malfaiteurs se trouve une infirmerie, où des soins leur sont assurés; il n'y a rien à Cli-

chy qui mérite ce nom. Les maladies y sont rares, dira-t-on ; cependant plusieurs prisonniers y sont morts ; ce qui prouve que l'on peut y tomber malade. Les créanciers sont intéressés à la santé de leur gage, et puisque la loi leur rend le service de le séquestrer, il est du devoir de l'administration, ne fût-ce qu'à ce point de vue, de ne pas le laisser périr.

J'avais passé près de vingt-quatre heures à Clichy, sans que personne fût venu m'y voir, et, de la part de Malvina, un si long retard m'étonnait. Je n'accusais pas son cœur ; mais je craignais quelque nouvelle catastrophe. Tant de secousses avaient ébranlé mon cerveau ; les idées les plus sombres l'assiégeaient. Seul dans ma cellule, les coudes appuyés sur la table, et tenant ma tête à deux mains, je me laissais aller à un profond désespoir, quand un bruit me réveilla. C'était elle, c'était ma

femme; elle se jeta à mon cou, les yeux inondés de larmes :

— Mon Jérôme, s'écria-t-elle enfin, je t'ai rejoint; ça n'est pas malheureux. Oh! ces Cerbères de porte-clefs! j'ai cru que je n'en finirais pas. Tiens, que je t'embrasse encore, mon bonhomme, ajouta-t-elle en se jetant dans mes bras. Vrai! j'ai cru mourir deux cent cinquante fois depuis hier. J'en pleurais des ruisseaux de larmes. Toi ici! Dieu! si ce pauvre oncle vivait!

Elle sanglottait et disait tout cela d'une manière entrecoupée, en m'embrassant et s'essuyant les yeux.

— Oui, Malvina, voilà où je suis venu aboutir, à Clichy! La leçon est rude : plus d'amis, plus personne.

— Et ta femme donc, Jérôme! Pourquoi oubliez-vous votre femme, monsieur? Faut pas m'en vouloir, mon chéri : je suis venue

deux fois hier, mais porte de bois. Passé trois heures, plus d'entrée. C'est pas tout : pour venir ici, faut un permis de la police, rue de Jérusalem, au fond de la cour, un monsieur raide comme un clou. J'y vais le soir; ce monsieur était parti pour aller dîner avec madame son épouse. Ça a des femmes, à ce qu'il paraît. J'y retourne ce matin; autre tuile. Une heure de queue, mon bonhomme, comme à la Porte-Saint-Martin; la prison donne, faut croire. Enfin le respectable employé me délivre mon affaire. Tu n'as pas d'idée de cet air rogue : à empailler, quoi!

— Pauvre chérie, que de mal je te donne!

— Tu crois que c'est tout. J'arrive ici à la porte en deux temps; 3 fr. la course; le fiacre brûlait le pavé, un cocher de choix. Je montre mon permis et je file vers le guichet. Ah bien oui! — Madame! qu'on me dit, ma-

dame !—De quoi ? que je réponds, je vais voir mon mari avec l'assentiment de l'autorité. Vous ne connaissez donc pas la signature de vos chefs. — Si bien, madame, mais il y a une formalité à remplir ; veuillez passer dans le greffe. — C'est bien, que je réplique ; seulement, dépêchez-vous.

— A-t-on vu vexation pareille?

— Tu n'y es pas encore. J'entre, et je vois venir une femme qui me passe les mains sur le corps, sous le châle, sur le... ; enfin, partout. As-tu vu une horreur pareille? On me prenait pour de la contrebande.

— Ah ! je devine, on voulait voir si tu n'entrais rien de prohibé, de l'eau-de-vie ou autre chose.

— Prohibé ou non, j'ai administré à la commère une poussée dont elle se souviendra. Tâter une femme ainsi : vilaine malhonnête !

— Tu te seras fait quelque mauvaise affaire, pauvre Malvina.

— Du tout, du tout; elle a eu sa poussée. Maintenant elle ira se plaindre au roi si elle veut; il ne la lui enlèvera pas.

— C'est le règlement de la prison.

— Je te dis qu'elle a eu sa poussée, et que si tout le monde lui en donnait autant, ça la dégoûterait du métier, la commère. Voilà.

— Toujours la même, cette Malvina. On peut le dire : toi, les grandeurs ne t'ont point changée.

— C'est bon, flatteur! Mais parlons sérieusement. Jérôme faut sortir de cet antre, faut en sortir.

— J'y ai songé depuis hier, chérie. En prison, il n'y a que la réflexion de libre : aussi se donne-t-elle carrière. Il n'y a plus à reculer, mon enfant : le nom des Paturot est des-

tiné à une dernière épreuve. Je remettrai mon bilan, c'est le moyen qui me reste. Il est tout dressé ; tu le feras porter demain au tribunal de commerce.

— Et quand sortirais-tu, Jérôme?

— Dans quelques jours, Malvina, avec un sauf-conduit du juge : un huissier viendra lever l'écrou.

— Dans quelques jours, pas plus tôt : tu resterais une semaine dans cet enfer ! Ça ne me va pas !

— Comment faire?

— Écoute, Jérôme, tu as ton moyen, suis-le ; moi, mon bonhomme, j'en ferai à ma tête. Ces murailles me tombent sur les épaules ; je ne te dis que ça. Embrasse-moi vite, que je file : j'ai des affaires en ville, vois-tu. Adieu, mon pauvre mouton, adieu ! Et soyez sage surtout ; ne vous émancipez pas trop, ajouta-t-elle, en me tapottant les joues.

Elle disparut comme une biche, et de toute la journée je ne la revis pas. Je savais qu'elle s'occupait de moi, cela me consolait. J'essayai de me mêler au mouvement de la maison; je descendis au billard, dans le cabinet de lecture, dans la grande salle commune, où se confondent les prisonniers. Tout respirait la tristesse; l'odeur même du local avait quelque chose de nauséabond. Cependant, ce jour-là il était facile de remarquer un air de propreté inaccoutumé. On attendait la visite d'un philanthrope connu qu'accompagnait le préfet de police. Dans ces occations, la sollicitude des directeurs des prisons prend tout à coup un ressort extraordinaire. Ils se souviennent du procédé de Potemkin, et des villages postiches dont il sema l'itinéraire de Catherine de Russie. Par le même coup de baguette, les directeurs redorent et vernissent la cage de leurs adminis-

trés, et s'efforcent de donner à la prison un air de luxe et de fête. Les visiteurs trouvent que c'est là un séjour charmant dans lequel on doit nécessairement se plaire : ils félicitent le directeur, et tout est dit. Une note hyperbolique, insérée dans les journaux, complète l'inspection; après quoi on passe à d'autres prisons et à d'autres exercices.

Le philanthrope qui devait accompagner le préfet de police est un homme qui s'est fait en ce genre une réputation européenne. Toutes les maisons de détention le connaissent; les bagnes ont longtemps retenti de ses louanges. On lui doit l'amélioration du scélérat au point de vue du tête-à-tête et de l'influence personnelle. Quand il avait gardé un forçat ou un réclusionnaire pendant une demi-heure seulement, il le renvoyait parfaitement amélioré. Ce malfaiteur pouvait désormais prétendre à tout; il avait droit au prix Montyon.

Le philanthrope comptait dans sa vie une multitude de conversions éclatantes; il avait peuplé les bagnes de moralistes qui lui étaient dévoués, et qui y propageaient ses leçons. Jamais spectacle plus édifiant ne fut offert dans l'asile du crime. De quelque attentat qu'un homme se fût rendu coupable, assassin, parricide, peu importe, entrepris par le philanthrope, il cédait, et donnait dès lors l'exemple de toutes les vertus. Les natures les plus rebelles furent ainsi domptées, et il y eut un instant où les âmes pures étaient en si grand nombre dans les bagnes, qu'en comparaison la société paraissait peuplée de chenapans. C'était un danger très grave. Pour le conjurer, il fallut prier le philanthrope d'améliorer moins complétement le détenu, afin que la société n'eût pas autant à rougir.

Le philanthrope se rabattit alors sur l'alimentation du prisonnier, et chercha par

quelles substances il pourrait se rendre agréable à cette classe intéressante de la société. Le potage de ses protégés se composait communément, soit de bœuf ou de porc salé, soit de bœuf ou de porc frais accompagnés de haricots : nourriture insuffisante! inhumanité gratuite! On avait sous la main les éléments des meilleurs consommés, des gélatines les plus substantielles, et, avec cette barbarie qui caractérise les industriels, on en faisait des petits sifflets, des jeux de dominos, des becs de parapluie et autres ustensiles peu pénitentiaires. Le philanthrope exécuta une rafle générale sur ces objets d'art, et les convertit en potages et bouillons alimentaires. Les détenus moururent d'inanition, mais bénirent leur ami; c'était encore une manière de les amender. Depuis ce temps, le philanthrope vit partout des soupes salutaires et économiques; il en vit dans les vieilles casquet-

tes et dans les collets des habits, il en vit dans les feutres des chapeaux portés avec persévérance. Tout à ses yeux se transformait en potages; ce fut la seconde phase de sa gloire : elle fit autant de bruit que la première. Les mêmes journaux qui avaient célébré l'amélioration du détenu célébrèrent les perfectionnements de la gélatine : après avoir agi sur les cœurs, le philanthrope se portait au secours des estomacs, et procurait des indigestions aux mêmes bagnes qu'il avait peuplés de moralistes.

Tel était l'homme célèbre qui honorait Clichy de sa visite. Il fut reçu à la porte par le directeur, qui l'attendait de pied ferme et connaissait le pèlerin. Ils échangèrent un regard amical, et l'inspection commença. On inspecta les salles, les cellules, la cuisine. Malheureusement quelques quartiers de bœuf y étaient pendus au croc. Ce spectacle rem-

brunit le visage de l'inventeur de la soupe aux dominos : il parut se scandaliser de voir que l'on nourrissait Clichy par un procédé si arriéré et si vulgaire; aussi s'en vengea-t-il en passant dans la salle commune, où étaient de grands bancs en cuir que l'usage avait horriblement graissés.

— Directeur, s'écria-t-il en se tournant vers ce fonctionnaire, quand vous réformerez ce meuble, n'oubliez pas que vous avez là d'excellents consommés. Je vous en donnerai la recette. C'est divin au goût, et tout à fait économique.

Ainsi parla le philanthrope, tout en cherchant de l'œil, dans la phalange des détenus qui remplissaient alors la salle, s'il n'y en avait pas quelqu'un qui fût susceptible d'être amélioré. L'examen du personnel ne parut pas le satisfaire, et cela se conçoit. Il lui fallait de grands criminels, des scélérats fieffés,

et il n'y avait là que de fort honnêtes gens. Aussi l'inspection fut-elle courte. L'essentiel était d'avoir paru sur les lieux, afin de justifier la note que l'on devait insérer dans les journaux du lendemain avec accompagnement de grosse caisse.

— « M***, ce philanthrope que l'Europe « nous envie, a visité hier la prison de Cli- « chy, et s'est montré satisfait de la tenue de « l'établissement, comparable à tout ce que « l'on connaît de mieux en ce genre en An- « gleterre, en Prusse, en Amérique et à Ota- « hiti. Il a obtenu une audience de leurs ma- « jestés pour leur rendre compte des résultats « de cette inspection. On ne saurait trop ac- « corder d'éloges à cette sollicitude active « qui éclate en soupes économiques, etc. »

La comédie était jouée ; la prison reprit sa physionomie ordinaire. Le directeur n'en fut ni plus généreux ni plus attentif ; les gui-

chetiers n'en furent ni plus polis ni moins avides; le greffe se montra toujours aussi fiscal, et les visites corporelles n'en furent pas moins continuées à la porte. Rien n'était changé dans la prison; il n'y avait qu'une inspection et un *puff* de plus.

La journée se passa, la nuit aussi; la matinée suivante s'écoula également sans que j'eusse des nouvelles du dehors. J'étais certain que Malvina ne m'oubliait pas : mais, que faisait-elle? Le chapitre des suppositions était immense, et je ne l'avais pas épuisé, quand un commissionnaire attaché au service de la maison vint m'avertir que l'on me demandait au parloir. J'y courus : Malvina était là; elle venait de faire lever mon écrou; j'étais libre. Le capitaliste d'Oscar avait été désintéressé : il ne restait plus qu'à régler avec le greffe. Quand j'arrivai, ma femme y exhalait sa mauvaise humeur :

— Ah ça! disait-elle, c'est à n'en pas finir. J'irai dire à Louis-Philippe comment l'on tond le pauvre monde! Encore 12 fr.! mais c'est une horreur.

— C'est l'usage, madame, la levée de l'écrou!

— Il est propre, l'usage. Montrez-moi donc où vous le prenez, l'usage! Aussi bien, depuis ce matin, je ne fais que donner! huissier par-ci, greffier par-là, guichetier, geôlier, timbre, quittance, levée d'écrou. Ce n'est pas possible, monsieur; j'irai me plaindre à la chambre des députés.

— Allez, madame, vous en avez le droit.

— Oui, et vous ne me rendrez pas mon Jérôme. Tenez, monsieur, ajouta-t-elle avec colère et en jetant trois pièces de cent sous sur la table du greffe, payez-vous. Aussi bien n'est-ce pas acheter trop cher le plaisir de ne plus vous voir.

Le greffier ne répondit rien, retint sa somme, et rendit le reste : probablement il était habitué à de pareilles scènes. Mes préparatifs de départ furent bientôt faits; une voiture nous attendait à la porte; nous partîmes. Quand je franchis la porte de la prison, il me sembla que je respirais plus librement. Malvina était radieuse.

— Mais comment as-tu fait, lui dis-je?

— Ah! ça, c'est mon secret, répliqua-t-elle.

— Voyons, parle, tu piques ma curiosité.

— Mon bonhomme, quand une femme a son mari sous les verroux, elle n'a plus besoin de toilette, et, comme dit l'autre, le Mont-de-Piété n'a pas été inventé pour les habitants de la lune. J'ai emprunté dix mille francs *à ma tante*, voilà.

Tout s'expliquait : les diamants, les bijoux, les châles de ma femme m'avaient servi de rançon; elle y avait consacré les débris de

notre opulence; l'argenterie même avait pris ce chemin. C'était encore un de ces moyens qui ne servent qu'à aggraver le mal; mais ici l'intention couvrait et justifiait tout. Cependant il fallut songer à dégager ces objets. Je déposai mon bilan et obtins de l'agent de la faillite les premières sommes disponibles pour opérer ce retrait. Il importait de toutes les manières à la masse des créanciers de rentrer dans des valeurs plus fortes que l'avance qui avait été faite. Je me rendis donc avec la *reconnaissance* d'usage dans le bureau que m'indiqua Malvina.

Ma pauvre femme avait été fort mal inspirée dans ce choix : guidée par ses souvenirs, elle s'était adressée à l'un des commissionnaires intermédiaires du Mont-de-Piété, qui grèvent d'un droit à leur profit les sommes qu'ils procurent. Cette institution est, dans bien des cas, un piége dont le gouvernement se

rend complice : les déposants qui se rendent dans ces maisons croient avoir affaire à des agents de l'état et non à des personnes qui opèrent pour leur compte; elles ignorent qu'en s'adressant à l'établissement principal, elles y trouveraient de l'argent à trois pour cent de moins que dans ces succursales. Malvina avait eu affaire à l'un de ces intermédiaires, et il fallut supporter toutes les conséquences de son erreur. Je me présentai à son bureau avec la somme nécessaire pour retirer le gage. Le dépôt avait été fait un mois et un jour auparavant; voici ce qu'il nous coûta et sous quel décompte j'obtins la restitution des objets :

Somme avancée.	10,000 fr.
Droit du commissionnaire : 2 centimes par franc, 2 0/0 pour engagement.	200 fr.
Droit du commissionnaire : 1 centime par franc, 1 0/0 pour dégagement. . .	100
A reporter. . .	300 fr.

	Report. . .	300 fr.
Droit de prisée : 1/2 0/0.		50
Intérêts et frais du Mont-de-Piété : 1/2 0/0 (le mois commencé comptant pour un mois plein).		150
		500 fr.

C'est-à-dire que le gouvernement, qui proscrit et punit l'usure, m'avait prêté, sur gage, de l'argent à raison de 60 pour cent par an.

Il est vrai que le Mont-de-Piété est une institution philanthropique.

XVI

Le délire de Malvina. — L'assemblée de créanciers. — Le port après l'orage.

Je croyais avoir épuisé la coupe du malheur, quand une nouvelle épreuve vint fondre sur moi : Malvina tomba gravement malade. Tant que la pauvre femme avait eu l'espoir de rétablir notre position à force de courage et d'activité, sa santé n'avait pas souffert d'une manière apparente. L'âme domptait le corps, un effort fiévreux couvrait

et déguisait les ravages du mal. Les soins du magasin, le souci que lui donnaient ses enfants, les embarras financiers et le brusque incident de ma captivité, tout avait contribué à entretenir chez elle cette exaltation, cette agitation qui suppléent à la vie régulière. Quand cet aliment lui manqua, un affaisement complet s'empara d'elle, une désorganisation lente se révéla dans ses traits et altéra ses habitudes. Elle, si rieuse et si vive, tombait parfois dans des accès de taciturnité profonde, et rien ne pouvait la tirer de cet abattement. La maison de commerce était en pleine déconfiture; il ne me restait plus qu'à suivre les phases d'une liquidation légale et des tristes formalités qu'elle entraîne. Quant à Malvina, le désœuvrement le plus absolu avait succédé pour elle à l'existence la plus occupée : ce contraste détermina une crise.

Malgré tous nos soins, chaque jour l'état de la malade empirait : des symptômes aigus avaient succédé au marasme chronique. La fièvre redoublait, la tête était prise; les médecins appelaient cela une méningite. Les saignées, les sangsues, rien ne put calmer le mouvement du pouls et arrêter une destruction évidente. Le délire compliquait le mal, et des accidents nerveux l'aggravaient. Les moments lucides devinrent de plus en plus rares; ma pauvre femme semblait avoir perdu le sentiment de ce qui se passait autour d'elle. Des paroles sans suite, des mots entrecoupés, produit d'affreux cauchemars, s'échappaient de sa bouche; des gestes convulsifs attestaient la violence de la lutte et les efforts d'une riche constitution. Depuis que la maladie avait pris cette gravité, je ne quittais plus le chevet de la mourante. C'est moi qui la veillais et la soignais : je ne voulais

laisser à personne ce soin et ce devoir; à peine me résignai-je à prendre quelque nourriture. Une nuit, je me trouvais près de son lit : triste et douloureuse nuit! la garde venait de s'endormir, ma femme semblait assoupie, quand tout à coup une crise épouvantable se déclare. L'agitation est extrême, le délire redouble, les hoquets se succèdent, une sorte de râle se fait entendre au milieu de cris entrecoupés. On dirait qu'une pensée fatale obsède la malade; elle porte la main à son front comme pour la chasser :

— Oscar, Oscar, disait-elle avec un tremblement nerveux, Oscar.... Oscar.... laisse-moi!

Ses dents claquaient, des flots de sueur inondaient son visage. Ce que c'est que le délire, et quelles idées il peut éveiller! Ce nom d'Oscar, ainsi prononcé, était-il une hallucination ou une réminiscence? D'où

vient que ce nom se mêlait à ce cauchemar et retentissait sur ce lit d'agonie? Ce nom planait sur la période brillante de ma vie et semblait la dominer; j'avais obéi malgré moi à cet homme comme on obéit à l'ange du mal. Il m'avait fait capitaine et commandant de la garde nationale, premier échelon de ma grandeur, et, depuis ce temps, l'esprit de gloriole et de vertige ne m'avait plus abandonné. Je lui devais la connaissance de la princesse Flibustofskoï et de son acolyte le feld-maréchal Tapanowich; il s'était mêlé de ma candidature au parlement; il avait disposé de mon crédit comme d'une chose qui lui appartenait. En recueillant mes souvenirs, je réfléchis alors que ma maison avait été la sienne, que ma caisse n'avait pas eu de plus rude assaillant, qu'il m'avait imposé son intimité, ses tableaux, plus verts que son âme, ses amis, ses connaissances, ses goûts

culinaires. Il était devenu plus maître que moi de mon propre intérieur, et cela au point que Malvina elle-même s'en était souvent révoltée. Pauvre chère âme! s'était-elle toujours défendue avec succès contre ses obsessions, et n'avait-il pas poussé plus loin ses entreprises?

C'est une justice à me rendre, en face de ce lit d'angoisses le soupçon ne pénétra point dans mon cœur, la défiance l'effleura à peine. Le sentiment d'une compassion profonde, d'une tendresse éplorée, suffisait pour le remplir. Ma femme m'avait donné tant de preuves de dévouement, anciennes ou nouvelles, que rien ne pouvait tenir contre cette pensée. Si l'autre, que je m'abstiens de nommer, avait été mon démon au jour du vertige, elle avait toujours été mon ange au jour de la douleur. On a souvent attaqué, critiqué le mariage par l'exception, par le détail; on

a oublié cette communauté d'intérêts et de souffrances qui le relève et qui l'épure. Les nuages passent et le lien reste. Je l'éprouvais alors; je comprenais par combien de fibres cette âme qui s'en allait tenait à la mienne, et à quel point, entre deux existences longtemps confondues, l'identification est complète. Aussi ne me resta-t-il de ce triste épisode qu'un amour plus grand pour cette compagne qui s'éteignait, et en même temps une haine implacable pour le nom échappé de ses lèvres. Abominable rapin! Je me promis bien de me soustraire désormais à son influence.

Cependant cette crise, qui m'avait tant effrayé, eut un dénouement heureux. Une transpiration abondante tempéra les ardeurs de la fièvre; le pouls se modéra; les symptômes dangereux disparurent; Malvina était sauvée. Trois jours après, elle entrait en con-

valescence; quelques soins attentifs devaient compléter la guérison. La vigueur du sujet rendit le retour à la santé plus prompt et plus facile; le babil revint, et dès lors je fus complétement rassuré. Pour maintenir cet état favorable, je me permis un petit mensonge : je laissai croire à Malvina que mes affaires s'arrangeaient naturellement. C'est le contraire qui était vrai. Faute d'avoir su m'arrêter à temps, le désordre s'était introduit dans mes écritures, et ma liquidation se présentait sous l'aspect le plus déplorable. Ce que l'imprudence de mon commis avait commencé, l'escompte et l'usure l'avaient aggravé sans remède. Les livres n'avaient jamais été ni régulièrement ni sincèrement tenus, ce qui rendait ma position bien plus alarmante. Le premier travail de dépouillement des syndics n'élevait pas au dessus de six pour cent le dividende probable. Un

million de passif contre soixante-dix mille francs d'actif, voilà où j'en étais. Vendus par expropriation forcée, mes immeubles n'avaient pas même suffi pour désintéresser les créanciers hypothécaires. La maison moyen âge fut adjugée à l'architecte chevelu pour 250 mille francs, le château de Valombreuse à mon notaire pour 103 mille francs. Ainsi mes folies profitaient à ceux-mêmes qui les avaient provoquées. On ne pouvait être dépouillé plus légalement, ni égorgé en meilleure forme.

Malgré la triste tournure que prenaient les choses, je me faisais encore illusion, je formais des plans pour l'avenir, je croyais à un retour de fortune. Mes créanciers allaient se réunir ; je voulais leur offrir un *dividende* plus élevé que l'actif net, en les priant d'accepter comme garantie ma probité et mon désir de les désintéresser entièrement. Avec le maga-

sin et les débris d'une vieille clientèle, nous pouvions espérer de rétablir nos affaires: un travail assidu et une surveillance infatigable pouvaient réparer le mal qu'avaient causé l'oisiveté et la négligence. Malvina était enchantée de ce projet : l'idée de se remettre à la besogne la ranimait; elle y voyait un moyen de réhabilitation, et l'avenir commençait de nouveau à lui sourire.

— C'est ça, disait-elle; vienne de l'ouvrage, et l'on verra! Ah! il faut serrer son jeu dans les affaires, eh bien ! on le serrera, son jeu. Tu tiendras la caisse, moi je serai à la vente.

— Plût au ciel que tu ne l'eusses jamais abandonnée! lui dis-je.

— Le passé est passé, Jérôme! Le père éternel lui-même n'y pourrait rien ; mais avec les honnêtes gens il n'y a rien à perdre. Comme le disait ton pauvre oncle, les Patu-

turot n'ont jamais demandé grâce à personne.

— Quel souvenir, Malvina!

— Ah! oui, c'est dur; ça fait saigner le cœur! Pauvre vieux bonhomme d'oncle! s'il n'était pas mort, il en prendrait une attaque. Dam! les anciens, c'était pas comme les modernes! Délicats sur la chose! payant jusqu'au dernier centime! Ah! les anciens! purs comme l'or, tout ce qu'il y a de plus pur!

— Soyons comme eux, ma femme.

— A mort, mon homme. Rends-moi à la filoselle, et tu verras.

Nous nous donnions ainsi du courage et vivions d'illusions : l'espoir jette des racines si profondes dans le cœur de l'homme. Plein de cette confiance, je négligeais de voir mes créanciers et d'implorer leur compassion. Il me semblait que l'exposé de mes pertes, fait

par les syndics de la faillite, suffirait pour justifier mon impuissance et rendre manifeste ma bonne foi. Dans l'intérêt même de la liquidation, un concordat était une chose utile qui ne devait pas, à ce qu'il me semblait, rencontrer d'opposants. Je comptais sans les créanciers farouches qui s'élèvent toujours du sein d'une masse, et sans les créanciers subtils qui cherchent, à l'aide d'une opposition, à se ménager des arrangements particuliers. Jusqu'au jour fixé pour le concordat, je m'abusai ainsi et ne visitai personne. Cette faute indisposa contre moi la plupart des porteurs de titres : ils y virent de l'orgueil et une réminiscence de mon ancienne morgue de député. La politique s'en mêla ; il se forma un complot, une cabale à mon insu ; il fut question de me donner une leçon éclatante. L'explosion devait avoir lieu en public, devant le juge-commissaire. Je n'en aurais rien su sans une vi-

site singulière dont je fus honoré le matin même de la réunion et au moment où j'allais m'y rendre.

— Monsieur, me dit la personne qu'on venait d'introduire dans mon cabinet, ne me reconnaissez-vous pas?

C'était l'un des escompteurs qui m'avaient traité le plus usurairement; je ne le reconnaissais que trop et le saluai par son nom.

— Monsieur, ajouta-t-il alors, le temps presse; on nous attend l'un et l'autre au tribunal de commerce; je serai bref. Vous croyez que votre affaire ira toute seule, que vous obtiendrez un concordat : détrompez-vous. Vous allez rencontrer des créanciers irrités et implacables.

— Comment cela, monsieur?

— Comment? Ce serait trop long à vous l'expliquer. D'abord, vous n'avez que 6

p. 0/0 à donner : 6 p. 0/0, c'est-à-dire rien. Personne n'a d'intérêt à vous ménager.

— Je donne tout ce que j'ai, en honnête homme.

— Soyez fripon, et donnez 20 p. 0/0.

— Monsieur !

— Allons au fait. Vous allez être attaqué violemment, vous n'aurez pas votre concordat : l'affaire est montée de main de maître.

— Et qui m'a rendu ce service, monsieur ?

— Moi, et je viens voir si vous voulez que la bombe éclate. La mèche est dans ma poche; je suis chargé d'y mettre le feu. Réfléchissez vite ; nous n'avons plus que douze minutes, ajouta-t-il en jetant les yeux sur ma pendule.

Je vis que j'avais affaire à un aigrefin à qui de pareils marchés étaient familiers, et qui ne

s'avançait pas à la légère : il importait de savoir où il en voulait venir.

— Vos conditions? lui dis-je en imitant son laconisme.

— Très douces, répliqua-t-il : Vous me renouvellerez mon titre en le datant du mois d'août prochain ; quatre mois pour vous blanchir ; ce sera suffisant.

— Autrement?

— Autrement ; point de concordat ; je n'ai qu'à ouvrir la main, elle est pleine de tempêtes.

— Eh bien ! monsieur, vous l'ouvrirez, lui dis-je alors ; j'ai été malheureux, mais je ne serai pas déloyal. J'ai peu de chose à offrir à mes créanciers, mais je ne me laisserai pas rançonner par l'un d'eux au détriment des autres. Ce serait un indigne marché.

— C'est votre dernier mot?

— Oui, monsieur.

Il prit son chapeau et sortit. Certes, je n'eus pas de regret d'avoir repoussé cette ouverture ; mais mon cœur se serra à l'idée des hostilités que j'allais essuyer. Je m'étais habitué à considérer une assemblée de créanciers comme une simple formalité ; elle allait se transformer en une lutte pleine de passion. Quand j'entrai, je rencontrai de tous côtés des regards hostiles ou curieux. Un ancien député à l'état de déconfiture est un spectacle assez rare ; on en jouissait alors dans ma personne. Les syndics firent leur rapport ; il était favorable : mes pertes s'y trouvaient justifiées, et quelques reproches bien mérités de négligence formaient la part de la censure. Quand cette pièce eut été lue, mon ennemi se leva et tira de sa poche un formidable dossier. C'était un contre-rapport, un réquisitoire dans toutes les formes. Jamais masse pareille de griefs ne fut accumulée avec plus d'art :

mon adversaire avait compulsé tous mes livres et y avait trouvé les traces des altérations que mon fondé de pouvoirs s'était autrefois permises. A mesure que la série de ces accusations se déroulait, je voyais la figure du juge-commissaire se rembrunir, j'entendais un murmure sourd s'élever du sein de l'assemblée. Je n'étais plus devant des créanciers, j'étais devant un jury, et l'acharnement de mon antagoniste fut tel, qu'il alla jusqu'à prononcer le mot de banqueroute. J'étais consterné, atterré, je n'avais jamais entrevu cette expiation nouvelle. Cependant il fallait parler, se défendre : je le fis, en balbutiant, avec la mort dans le cœur ; j'invoquai ma bonne foi, mon dénûment actuel, la vieille probité commerciale du nom que je portais. Mes paroles ramenèrent quelques créanciers ; ils y virent l'émotion d'un honnête homme et l'accent de la conviction. Mais l'influence de mon ennemi

était trop puissante et il m'avait porté des coups trop rudes pour que je pusse me relever. A une assez grande majorité, on me refusa un concordat. Il en est ainsi dans presque toutes les affaires où le failli ne subit pas la loi des meneurs et ne se soumet pas aux conditions qu'ils lui dictent.

Adieu dès lors mes projets et ceux de Malvina ! La masse des créanciers se forma en contrat d'union et s'empara des instruments de travail qui nous restaient, magasin, marchandises, mobilier, valeurs de toute nature. Nous restions nus et dépouillés, avec la misère en perspective : on ne pouvait pas descendre plus bas. Que faire? Où trouver de l'emploi? Nos dernières et faibles ressources allaient s'épuiser : il fallait prendre un parti. Malvina voulait retourner à ses occupations d'ouvrière ; je l'en empêchai. Il me semblait impossible que le gouvernement ne fît rien

pour un homme qui avait toujours marché avec lui, qui avait joué un rôle à la chambre et failli devenir sous-secrétaire d'état. On ne pouvait pas laisser s'éteindre dans la misère un vote longtemps dévoué et une existence brillante naguère. Je demandai une audience au président du conseil des ministres, qui m'accueillit très galamment. On chercha de toutes parts une place vacante qui ne fût pas promise à un député en exercice. Cette recherche dura longtemps : mes ci-devant collègues ont tant d'électeurs à nourrir, qu'ils sont en quête de tout ce qui peut apaiser d'insatiables appétits. Enfin, un petit poste de mille écus fut découvert dans une résidence éloignée : on me l'offrit, et je l'acceptai avec reconaissance.

C'est là que je vis avec Malvina, revenu des grandeurs et résolu désormais à prendre les choses en philosophe. Ce tourbillon de Pa-

ris, dans lequel la tête la plus saine éprouve des vertiges, n'est pas, après tout, un souvenir si enivrant qu'on ne puisse s'en détacher. La province laisse bien plus d'action à la pensée, bien plus de liberté à la méditation. Ici le paysage est charmant, et nous en jouissons à toute heure. La nature remplace avec succès les prestiges de l'art, et je ne sais point de décoration d'opéra qui puisse atteindre aux effets d'un coucher de soleil dans nos montagnes. La maisonnette que nous habitons est petite, mais charmante; elle s'ouvre, d'un côté, sur la rue principale du lieu, de l'autre, sur un jardin dont la rivière baigne le pied. Je pêche des truites, ma femme élève des serins; je fais chaque soir la partie de reversis du conservateur des hypothèques, et Malvina donne des leçons de guitare à sa fille aînée. Ainsi s'écoulent des jours qui se ressemblent, sans surprise comme sans douleur.

Plus je m'interroge, plus je vois que j'étais fait pour cette vie paisible. Aucun plaisir ne me trouve indifférent : je m'intéresse à mon allée de pommiers, à mes plants de framboises, à mes carrés de légumes. Un rien m'occupe, un rien me charme. Dans la politique et dans l'industrie, ce don naïf de l'enthousiasme, cette faculté d'entraînement, perdent facilement un homme. Au milieu d'une société cuirassée, je marchais la poitrine nue; j'obéissais au vice comme un fanfaron et sans avoir l'étoffe du vicieux; je tranchais du fripon et j'étais dupe. Aujourd'hui, pour les politiques et les industriels, il n'y a que deux chemins : l'un mène à la considération, l'autre à la fortune : le premier ne demande que de la droiture, le second exige de l'habileté. Je n'avais pas assez de fermeté pour choisir le premier, pas assez de talent pour suivre le second. Avec plus

d'imagination qu'il n'en faut à un homme d'affaires, avec plus de candeur qu'il n'en faut à un homme politique, j'étais d'avance une victime vouée à toutes les déceptions et à toutes les chutes. Suis-je le seul qui ait ainsi méconnu la portée de son esprit, et parmi les industriels n'existerait-il pas des prétentions pareilles à celles qui m'ont perdu? Je laisse à d'autres le soin de tirer cette conclusion grosse de bien des réformes. Peut-être renverrait-elle trop de marchands de draps à leurs foulons, trop d'herbagers à leurs bestiaux, trop de commerçants à leurs comptoirs, trop de magistrats à leurs siéges, trop d'avocats à leurs dossiers.

Mon exemple ne guérira personne, je le sais : l'ambition ne capitule pas aisément, et il n'est pas donné à tous les cœurs déçus de se plaire à la greffe des arbres à pepins ou à l'amélioration du chou de Bruxelles. Quant à moi, ces goûts champêtres me suffisent, et

Malvina y ajoute les distractions de la volière et les délassements de la serinette. Mon fils, le second de ma race, déniche des oiseaux jusqu'à ce que la bosse de la version latine l'appelle dans la capitale. Son frère continue à être le premier thème grec de l'Université.

Nous avons rarement des lettres de Paris. Cependant, un jeune peintre, envoyé pour orner le maître-autel de notre résidence, m'a donné des nouvelles d'Oscar. L'odieux rapin est décoré; il continue à exécuter des portraits de S. M. pour les communes de France, toujours avec des tons plus verts que nature. On a retrouvé les traces de mes deux principaux débiteurs, la princesse Flibustofskoï et son acolyte Tapanowich. La palatine tient un café sur les bords fortunés de la Newa, et le feld-maréchal rince les verres de l'établissement.

FIN.

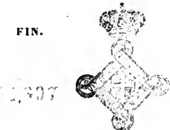




TABLE DES MATIÈRES.

—

FIN DE LA TABLE.

